

# *HOMMAGE A* **Pierre Dommergues**

**Professeur émérite, américaniste  
Cofondateur du CUEV  
Fondateur de la MICEFA**



Textes et documents  
rassemblés et présentés par  
**Mireille Azzoug**

***Le Fil d'Ariane***  
Institut d'études européennes  
Université Paris 8–Vincennes–Saint-Denis

*HOMMAGE A*

## **Pierre Dommergues**

**1931-2015**

**Professeur émérite  
à l'université Paris 8 – Vincennes – Saint-Denis**



angliciste et américaniste,  
écrivain et journaliste  
cofondateur du Centre universitaire expérimental de Vincennes  
ancien directeur du département d'études des pays anglophones  
fondateur et ancien secrétaire général de la MICEFA (Mission  
interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains)

© *Le Fil d'Ariane*

ISBN : 1241-7084

Publié avec le concours de l'Institut d'études européennes,  
et de l'Association ARISTEE, université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

## ***Remerciements***

Nos remerciements vont tout particulièrement à :

**Jacqueline Collette Dommergues**, la dernière épouse de Pierre Dommergues, et à **Marc, Emmanuel et Laurent**, ses fils, pour nous avoir autorisée à reproduire certains extraits des écrits et documents de P. Dommergues, tirés de ses archives personnelles.

**Danielle Tartakowsky**, la présidente de l'université ainsi qu'à **Anne-Marie Autissier**, la directrice de l'IEE, et **Catherine Husson-Theullier**, la responsable administrative de l'IEE pour la contribution apportée par l'université et par l'IEE à la publication de l'hommage et à l'organisation de la journée d'hommage à P. Dommergues

**Jean-Yves Dommergues**, son neveu, pour son aide dans la mise sur pied de cet hommage et sa relecture attentive.

Les **collègues** qui nous ont envoyé leurs hommages et témoignages, en particulier :

**Lazare Bitoun** pour ses remarques.

**Noëlle Batt**, pour sa relecture attentive et ses précieux conseils.

**Bernard Cassen**, pour sa relecture et sa collaboration à la rédaction de l'histoire de la création du CUEV.

**Marie-Louise Azzoug**, pour son aide à la rédaction de l'historique de la MICEFA.

**Patrice Vuidel**, pour sa relecture et son aide à la rédaction relative au projet Eco-citoyen Paris-Rive gauche.

### **Les sources utilisées sont les suivantes :**

- Nos souvenirs personnels : nous avons côtoyé Pierre Dommergues durant plus de 30 ans, comme étudiante d'abord, puis, lors de la création du CUEV, comme collègue particulièrement investie dans la vie de l'université et du Département d'anglo-américain, rebaptisé par la suite Département d'études des pays anglophones (DEPA). Dans les diverses fonctions que nous avons occupées – en tant que directrice du DEPA, puis de l'UFR des Langues, sociétés, cultures étrangères et enfin de l'Institut d'études européennes, dont P. Dommergues a été membre à la fin de sa carrière –, nous avons souvent apporté notre collaboration et

une aide institutionnelle ou logistique aux divers projets réalisés par Pierre et évoqués dans les pages qui suivent.

- Nos documents personnels sur l'Institut d'anglais de la Sorbonne (année 1968), le CUEV et l'université Paris 8.
- Les divers ouvrages, publications et documents dont Pierre Dommergues a été l'auteur, le rédacteur ou le concepteur, et qu'il nous a fait l'amitié de nous offrir au fur et à mesure de leur élaboration.
- Le site du *Monde diplomatique*.
- Les archives personnelles (écrits et documents) de Pierre Dommergues ainsi que celles de l'Institut d'études européennes et du Département d'études des pays anglophones.
- Les divers ouvrages, périodiques, sites Internet cités en note.
- Rémi Faucherre, « Préhistoire de l'université de Saint Denis : la naissance de Vincennes (mai 1968-janvier 1969) », sur le blog de Bernard Gensane : <http://bellacio.org/fr/spip.php?article84546>

Ce texte reprend des éléments du mémoire de maîtrise d'histoire qu'il a rédigé : « Atypie-Utopie, Vincennes, naissance d'une université. Mai 1968-janvier 1969 », en 1991-1992 à l'université Paris 7 (Jussieu) sous la direction de Michelle Perrot et avec l'aide de Bernard Weber – en ligne sur le site de Paris 8 : <http://www.ipt.univ-paris8.fr/hist/Atypie-Utopie.htm>

Les documents reproduits le sont avec l'autorisation des proches de Pierre Dommergues, des éditeurs, ou sont en accès public sur Internet. Nous remercions tout particulièrement l'éditeur Alain Moreau et le directeur du *Monde diplomatique*, Serge Halimi, pour nous avoir autorisée à reproduire les textes de Pierre Dommergues parus dans les ouvrages publiés aux Éditions Alain Moreau ou dans les colonnes du *Monde diplomatique* et de sa revue *Manière de voir*.

## Table des matières

<i>Remerciements</i> .....	3	
<i>Préambule</i> .....	7	
<b>I. Parcours universitaire et publications</b>		
Parcours universitaire .....	11	
Principales publications .....	13	
<b>II. Hommages et témoignages</b>		
Hommages .....	23	
Danielle Tartakowsky, Pierre Merlin, Francine Demichel, Bernard Cassen, Mireille Azzoug, Noëlle Batt, Lazare Bitoun, Jean-Yves Dommergues, Mark Kesselman, Serge Halimi, Vincent Pacini, Patrice Vuidel		
Hommage de l'APLV et des <i>Langues modernes</i> .....	45	
Ses collègues du DEPA témoignent .....	47	
Jo Arditty, Fawzi Ben Salha, Alain Deschamps, Bernadette Grandcolas, Bernard Gensane, François Grosjean, Jacqueline Guéron, Joëlle Réthoré, Claude Traullet, Patricio Tupper, Renaud Zuppinger, Nancy Merritt		
<b>III. Le Centre universitaire expérimental de Vincennes. Histoire d'une création</b>		
Pierre Dommergues, l'un des fondateurs les plus actifs du CUEV.....	53	
Mai 68 en France et la création du CUEV en 7 flashs Pierre Dommergues raconte .....	57	
<b>IV. L'université menacée. Vincennes ou le désir d'apprendre</b>		
Vincennes mobilisée contre son transfert .....	69	
<i>Vincennes ou le désir d'apprendre</i> « Introduction » au chapitre « Mutations », Pierre Dommergues .....		71
<b>V. La MICEFA. Genèse d'un réseau d'échanges</b>		
Pierre Dommergues, fondateur de la MICEFA .....	77	
<b>VI. L'identité américaine, la littérature et les écrivains</b>		
<i>La res fantastica</i> mise à nu .....	85	
A la rencontre des écrivains américains Pierre Dommergues .....	89	
« L'aliénation dans le roman américain » Jean-Michel Palmier .....	93	
« L'écrivain dans les pièges de la société industrielle » Jean-Michel Palmier .....	95	

« “Oui, cet enfant, c’était moi ”, <i>Meurtres à Atlanta</i> , de James Baldwin » Pierre Dommergues .....	105
« Le romancier Norman Mailer : <i>Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?</i> » Propos recueillis par Pierre Dommergues .....	109

## VII. Analyste du présent, journaliste du futur

La réalité américaine : de l’enquête à l’analyse prospective .....	115
Périples dans la galaxie américaine Pierre Dommergues .....	117
« Contestation de l’histoire aux Etats-Unis » Pierre Dommergues .....	121
« Vers une nouvelle alliance contre les puissants ? Une histoire du peuple des Etats-Unis, de Howard Zinn » Pierre Dommergues .....	123

## VIII. Les Etats-Unis et l’Europe en mutation.

### Regards croisés

« Face à la révolution conservatrice » Pierre Dommergues .....	135
<i>Le Nouvel Ordre intérieur</i> .....	143
<i>Le Nouvel Ordre intérieur</i> . « Avertissement » Pierre Dommergues .....	145
<i>Les Syndicats français et américains face aux mutations technologiques</i> .....	151
« Introduction : L’espace de négociation » Pierre Dommergues .....	153
« The American Right Revisited » Pierre Dommergues .....	161

## IX. L’engagement éco-citoyen

Le projet Eco-citoyen Paris-Rive gauche .....	171
« Les nouveaux temps de la vie : les espaces au quotidien. Quelques pistes de réflexion » Pierre Dommergues .....	179

## X. Table ronde en hommage à Pierre Dommergues

Interventions à la table ronde du 26 mai 2016 .....	185
Anne-Marie Autissier, Francis Wurtz, Bernard Cassen, Mireille Azzoug, Noëlle Batt, Lazare Bitoun, Jean-Yves Boulon, Vincent Pacini, Patrice Vuidel, Jacqueline Collette, Maurice Goldring	

## XI. Annexes

« Faut-il démolir les bâtiments de l’université de Vincennes ? » Pierre Dommergues et Bernard Cassen .....	231
Sélection d’ouvrages et documentaires sur l’histoire du CUEV et de l’université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis .....	233

## **Préambule**

*Cet hommage à Pierre Dommergues voudrait contribuer à ce que la mémoire collective de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis n'oublie pas celui qui fut l'un des principaux fondateurs du Centre universitaire expérimental de Vincennes (CUEV), et l'un de ses acteurs les plus actifs et les plus inventifs. Celui aussi qui conçut et mit sur pied la MICEFA (Mission interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains), précurseur des échanges ERASMUS en parvenant à obtenir que les étudiants français et américains acquittent les droits d'inscription dans leur université d'origine, principe sans lequel les étudiants des universités franciliennes auraient été bien peu nombreux à pouvoir aller effectuer un séjour d'études dans une université outre-Atlantique.*

*Il veut aussi rendre justice à l'américaniste d'avant-garde qui, à sa manière, a contribué à révolutionner les études anglo-saxonnes et américaines tant dans la conception que dans l'enseignement. A l'extraordinaire « passeur » de la culture et des écrivains américains qu'il fut auprès des universitaires, des étudiants et de l'intelligentsia française, à travers ses ouvrages et ses nombreux articles, chroniques et reportages dans Le Monde (le supplément « Le Monde des livres » notamment), Les Langues modernes et Le Monde diplomatique, entre autres.*

*Saluer l'analyste clairvoyant des évolutions culturelles, politiques et économiques, ainsi que des mouvements sociaux et des combats des minorités aux Etats-Unis. Celui qui s'est efforcé inlassablement de jeter des ponts entre ceux qui contribuaient à penser et à anticiper le monde des deux côtés de l'Atlantique, organisant colloques, rencontres, séminaires, débats... avec une fringale de faire découvrir et fructifier les idées nouvelles ou d'éclairer les tendances et évolutions qui allaient engendrer le monde technologisé et globalisé que nous connaissons.*

*Saluer enfin le militant actif du développement local participatif et éco-citoyen qu'il a été dans la dernière période de sa vie, avec la volonté de participer à la construction d'un environnement durable*

*et d'un vivre-ensemble articulant toutes les dimensions de la vie – sociale, professionnelle et personnelle.*

*Les textes de Pierre Dommergues que nous avons choisi de présenter ici, tirés de ses publications, de ses archives personnelles ou de celles du Monde et du Monde diplomatique, mettent en lumière les différentes facettes de sa pensée et de son engagement, que contribuent à situer les brèves introductions à chacun des chapitres. Les relire aujourd'hui, outre le plaisir que procure une écriture d'une très grande qualité, contribue à éclairer bien des mutations qui se sont produites ou sont toujours à l'œuvre, grâce à la justesse et à la finesse des analyses. Pierre Dommergues y évoque aussi, en termes très personnels, qui mêlent narration, analyse et prospective, les expériences qu'il a vécues – Mai 68, la fondation du CUEV et de la MICEFA, ses voyages aux Etats-Unis à la rencontre des écrivains américains, son investissement dans les divers projets citoyens.*

*Quant aux hommages et aux témoignages ici rassemblés, ils montrent tous combien la rencontre avec Pierre aura été importante pour l'institution comme pour les individus. Sans oublier ses étudiantes et ses étudiants, d'avant ou d'après 68, éparpillés aux quatre coins du monde, pour lesquels Pierre Dommergues a beaucoup compté.*

*Les grandes orientations et les lignes directrices qui ont fait et font ce qu'est notre université sont indubitablement, pour une part non négligeable, le legs de Pierre Dommergues.*

*Mireille Azzoug*

**I.**  
**Parcours universitaire**  
**et publications**



## **Parcours universitaire**

Pierre Dommergues est né le 6 août 1931 au Louroux-Béconnais, près d'Angers.

Après des études de droit, d'anglais (diplôme d'études supérieures sur William Faulkner, études à Balliol College d'Oxford avec une bourse « Senior Scholar » et agrégation) et de science politique (IEP Paris), il débuta sa carrière dans l'enseignement secondaire (1955-1962 : lycées de Meaux, Condorcet, Henri IV, Ecole alsacienne), intervenant parallèlement dans divers instituts et écoles (ESSEC, IEP).

En 1962 il fit son entrée dans l'enseignement supérieur comme assistant – en études anglaises et américaines – à la Sorbonne. Mai 68 marqua un tournant décisif dans son parcours universitaire : investi dans les réflexions sur la rénovation des études anglo-saxonnes et la démocratisation de l'université, il fit partie du petit groupe des fondateurs du Centre universitaire expérimental de Vincennes (CUEV), dont il sera l'un des artisans les plus actifs.

Nommé maître-assistant la Sorbonne, puis maître de conférences au CUEV à son ouverture, il sera le cofondateur (avec Bernard Casen) du département d'anglo-américain et son premier directeur (1968-1972), ainsi que le responsable de la section des études américaines (1973-1991). En 1972 il soutient à la Sorbonne un doctorat d'Etat : « L'aliénation dans le roman américain contemporain » (publié en 1976) et sera nommé professeur titulaire à Paris 8-Vincennes (ex-CUEV) en 1977.

Il consacra une partie de sa carrière à renouveler l'enseignement des études anglo-saxonnes et à développer les coopérations avec les universités américaines ainsi qu'à mettre sur pied un vaste réseau d'échanges étudiants et enseignants. Celui-ci donnera naissance, en 1986, à la MICEFA (Mission interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains), dont il sera le premier secrétaire général.

Souvent invité dans les universités outre-Atlantique, il organisa de nombreux séminaires et rencontres sur les évolutions des sociétés

face à la globalisation et à la montée du néolibéralisme, dont il fut l'un des premiers à entrevoir et analyser les effets.

S'intéressant également aux mutations des pays d'Europe centrale et orientale, il pilota un programme TEMPUS en partenariat avec diverses universités et institutions de ces pays.

La question des territoires et des villes étant devenue son nouveau centre d'intérêt, il mit sur pied les réseaux Horizon (programme européen pour la compétitivité et l'innovation, avec la municipalité de Saint-Denis) et EUREXCTER (sur l'excellence territoriale en Europe, financés par le FSE et la DG XVI).

Outre un enseignant-chercheur et un directeur de recherches (il fut directeur du doctorat d'études anglophones de 1970 à 1992 et une vingtaine de thèses furent soutenues sous sa direction), Pierre Dommergues fut l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages et de très nombreux articles dans des revues et journaux. Collaborateur assidu dès 1966 au *Monde* (notamment à son supplément : « Le Monde des livres ») ainsi qu'au *Monde diplomatique*, il fut aussi rédacteur en chef adjoint (1964-1968) puis rédacteur en chef (1968-1970) des *Langues modernes* et conseiller littéraire aux éditions Stock (1965-1968).

En 1991, il rejoignit l'Institut d'études européennes nouvellement créé à Paris 8, contribuant à la mise sur pied d'une formation professionnalisante en développement économique régional, ce qui le conduisit à fonder, en 1993, l'Institut universitaire professionnel d'Ingénierie du management, qu'il dirigea durant quelques années.

A compter de sa retraite, il se consacra à une réflexion approfondie sur le développement durable dans sa dimension citoyenne et fut à l'initiative, en 2009, du projet Eco-citoyen Paris-Rive gauche, dans lequel il s'investit jusqu'à sa disparition, le 4 juillet 2015.

MA

## Principales publications

(Liste établie d'après son CV – 1996 – complétée par M. Azzoug)

Auteur de plusieurs ouvrages ainsi que de très nombreux articles et chroniques sur la littérature et la société américaines parus dans des journaux (*Le Monde*, *Le Monde diplomatique*) et des revues (*Esprit*, *Preuves*, *L'Avant-Scène*, *Le Magazine littéraire*, *Les Langues modernes* – dont il fut rédacteur en chef –, *Cahiers Renaud-Barrault*), Pierre Dommergues est aussi l'auteur d'une série d'ouvrages, de rapports et d'études sur le développement économique régional, la coopération décentralisée, les stratégies urbaines... en France, en Europe et aux Etats-Unis.

### Ouvrages

*Les Ecrivains américains d'aujourd'hui*, PUF, Paris, 1965, 1969, 1972, 1974, 1978.

*Les USA à la recherche de leur identité. Rencontres avec 40 écrivains américains*, Grasset, Paris, 1967.

*Saul Bellow*, Grasset, Paris, 1967.

(En collaboration) *Les Etats-Unis d'aujourd'hui par les textes*, Colin, Paris, 1968, 1970.

(En collaboration) *Littérature de notre temps*, Casterman, Paris, 1972.

*L'aliénation dans le roman américain contemporain*, 2 vol., UGE 10/18, Paris, 1976.

(En collaboration) *Vincennes ou le désir d'apprendre*, Alain Moreau, Paris, 1979.

(En collaboration) *Le Nouvel Ordre intérieur*, Alain Moreau, Paris, 1980.

(En collaboration) *Les Syndicats français et américains face aux mutations technologiques*, Anthropos/Encrages, Paris, 1984.

Collaboration à *L'Etat du monde*, rubrique : « Etats-Unis : Une reprise fragile », La Découverte, Paris, 1984.

(Direction) *La Société de partenariat : économie-territoire et revitalisation régionale en France et aux Etats-Unis*, Afnor-Anthropos, Paris, 1988.

(En collaboration) *Les Mécanismes de la création d'emplois : l'exemple américain*, OCDE, Paris, 1989.

*Les Fonctions internationales d'une métropole : le cas de Strasbourg*, Syros, Paris, 1990.

*Les Stratégies internationales des métropoles régionales*, Syros, Paris, 1992.

(En collaboration) *La prospective au cœur des régions*, Syros, Paris, 1993.

(Codirection) *Temps et Territoires*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2003.

(En collaboration) *La Nouvelle Aire du temps : Réflexions et Expériences de politiques temporelles en France*, Éditions de l'Aube/DATAR, La Tour d'Aigues, 2003.

### **Principales contributions au *Monde diplomatique***

(Accessibles en ligne sur le site du *Monde diplomatique* :

<http://www.monde-diplomatique.fr/>)

« Les intellectuels et la politique. Les Etats-Unis : une crise de confiance radicale », octobre 1970.

« La lutte antiraciste aux Etats-Unis. Le défi indien et le colonialisme blanc », reportage, mai 1973.

« Les Noirs américains : de nouvelles formes de lutte. Du refus de l'intégration au combat contre le pouvoir économique et à la solidarité avec les colonisés », décembre 1973.

« Le Mythe de la machine » (à propos du livre de Lewis Mumford, *Le Mythe de la machine*, Fayard, Paris, 1974), avril 1974.

« Les Chicanos ou la fierté retrouvée », avril 1974.

« La lutte contre les diverses formes d'exploitation aux États-Unis. Une gauche plurielle », octobre 1975.

« Regard neuf et synthèse magistrale. Porto-Rico. La lutte pour l'indépendance », janvier 1976.

« L'esclavage dans le développement de la société et de l'économie » (à propos du livre d'Eugene D. Genovese, *Roll, Jordan, Roll*, Pantheon Books, New York, 1974), février 1976.

« "False promises" ? La conscience de classe chez les ouvriers américains » (à propos du livre de Stanley Aronowitz, *False Promises*, McGraw-Hill, New-York, 1973), juin 1976.

« Une recherche qui bouscule les mythes. Pour comprendre le fascisme », juin 1976.

- « Les disparités sociales ne sont pas un accident de l'histoire. Une politique de l'inégalité » (dossier « Capitalisme et inégalités »), juillet 1976.
- « Comment, sur un vaste territoire, la course aux richesses énergétiques oppose depuis cinq ans une grande firme multinationale, des tribus indiennes, les syndicats et le gouvernement du Québec. L'affaire de la Baie James », octobre 1976.
- « Contestation de l'histoire aux Etats-Unis », mars 1977.
- « Un capitalisme politique », mars 1977.
- « *Démocratie, croissance zéro*, de Maurice Goldring », mars 1978.
- « L'essor du conservatisme américain », mai 1978 et *Manière de voir* n° 2, « Le libéralisme contre les libertés », avril 1988.
- « Offensive judiciaire et contre-révolution politique », mai 1978.
- « Loin du New Deal et de l'Etat-providence. La révolte des contribuables américains et les nouveaux politiciens », novembre 1978.
- « Après les élections aux Etats-Unis », décembre 1978.
- « Comment l'Etat néolibéral peut aider le capitalisme en crise à franchir une étape. Le modèle américain », mars 1979.
- « Comment la classe dirigeante a investi les principaux rouages de l'Etat et comment elle parvient à détourner à son profit l'exercice de la démocratie. Qui gouverne l'Amérique ? », avril 1979.
- « Sociobiologie et politique. Une "science" à l'heure de l'austérité », août 1979.
- « « Récupération de concepts et détournement de la pensée : les tentatives de la Nouvelle Droite invitent la gauche à prendre conscience de ses propres limites idéologiques. Face à la "révolution conservatrice" », décembre 1979.
- « Pourquoi n'y a-t-il pas de socialisme ? » (à propos du livre de Werner Sombart, *Why is there No Socialism in the United States ?* M. E. Sharpe, Inc., White Plains, New York, 1979), avril 1980.
- « Vers une nouvelle alliance contre les puissants ? Une histoire du peuple des Etats-Unis, de Howard Zinn » (à propos du livre de Howard Zinn, *A People's History of the United States : 1492-Present*, 512 pages, Harper & Row, New York, 1980), avril 1980.
- « Les Etats-Unis à la recherche d'une nouvelle idéologie. L'éternel retour du "libéral-conservatisme" », août 1980.
- « Recettes pour une réaction à la crise » (à propos du livre collectif coordonné par Peter Duignan et Alvin Rabushka, *The United States in the 1980s*, Stanford University, Hoover Press, Californie, 1980), août 1980.

- « Le contrôle de l'opinion politique aux Etats-Unis. La "campagne permanente" », octobre 1980.
- « Etats-Unis : le nouveau cours. Le nécessaire rajeunissement du compromis social », novembre 1980.
- « The Conservative Decade. Emerging Leaders of the 1980s », « Thunder on the Right », « Tax Revolt. A How-To Guide », décembre 1980.
- « Après les élections présidentielles aux Etats-Unis. Réduire les inégalités pour sortir de la crise. Un projet à contre-courant du néoconservatisme », décembre 1980.
- « Interrogations de journalistes. Qu'attendre du futur président ? [Ronald Reagan] », janvier 1981.
- « La course aux ressources minérales. Les stratégies multinationales à l'heure de l'austérité », mars 1981.
- « Insatisfaction et culte du moi. Le citoyen américain face au système » (à propos des livres de Christopher Lasch, *The Culture of Narcissism. American Life in an Age of Diminishing Expectations*, Norton, New York 1978 ; *Le Complexe de Narcisse, la nouvelle sensibilité américaine*, Laffont, Paris, 1981), avril 1981.
- « Une nouvelle tendance du pouvoir aux Etats-Unis. Un autoritarisme à visage démocratique ? », mai 1981.
- « Face aux nouveaux "faucons", réflexions d'un historien. L'Amérique et la perpétuelle tentation de l'hégémonie », octobre 1981.
- « The Hidden Election », novembre 1981.
- « Comment revitaliser les économies occidentales ? », décembre 1981.
- « Le "complexe technoculturel" », janvier 1982.
- « Bibliographie. National Defense », janvier 1982.
- « Les travailleurs américains victimes de la restructuration. Progrès technologique et régression sociale », mars 1982.
- « Consolidation et fissures. Avec les technologies sont exportées des conceptions et "toute une culture de l'armement" », avril 1982.
- « Les syndicats américains entre le déclin et un nouvel espoir », octobre 1982.
- « Les nouveaux libéraux américains en quête d'un "grand dessein" », octobre 1983.
- « Culture noire, conscience noire aux Etats-Unis. Survivre dans la souffrance », octobre 1984.
- « La potion libérale et la fin du rêve de Jefferson », avril 1985.
- « La culture de la guerre » (à propos du livre de Gustav Hasford, *Le Merdier*, Stock, Paris 1985), mai 1985.

- « Un grand romancier devant la révolte noire. La condition essentielle de la dignité », août 1985.
- « L'éducation à l'heure des nouvelles mutations », septembre 1985.
- « "Oui, cet enfant, c'était moi", *Meurtres à Atlanta*, de James Baldwin » (à propos du livre de James Baldwin, *Meurtres à Atlanta*, Stock, Paris, 1985), octobre 1985.
- « Les voies risquées du "nouveau partenariat". Aux Etats-Unis, un virage difficile à négocier », février 1986.
- « Produire plus et travailler mieux. Les mutations dans les stratégies de production », février 1986.
- « Silicon Valley, un marché aux puces » (à propos du livre de Robert Magnaval, Alain Azouaou : *La Silicon Valley, un marché aux puces*, Ramsay, Paris, 1986), juillet 1986.
- « Une Amérique des ténèbres. Métamorphoses et possession », septembre 1986.
- « Compter d'abord sur les propres forces » (dossier : « Le Michigan, laboratoire de l'économie-territoire »), octobre 1986.
- « Libéralisme et intervention gouvernementale aux Etats-Unis. Le Michigan, laboratoire de l'économie territoire », octobre 1986.
- « A l'américaine, faire un président », janvier 1987.
- « L'interventionnisme libéral », janvier 1987 (à propos de Bertrand Bellon, *L'Interventionnisme libéral : la politique industrielle de l'Etat fédéral américain*, Economica, Paris, 1986), janvier 1987.
- « Clef de la survie économique ? La recherche industrielle, tremplin de la compétitivité américaine », février 1987.
- « Ce qui compte, c'est de survivre » (à propos du livre de Maryse Condé, *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*, Mercure de France, Paris, 1986), mars 1987.
- « Redéploiement industriel et espace de travail », octobre 1987.
- « D'un Krach à l'autre » (à propos du livre de Denise Artaud, *L'Amérique en crise. Roosevelt et le New Deal*, Armand Colin, Paris, 1987), octobre 1987.
- « A un an de l'élection présidentielle. L'Amérique s'interroge sur la meilleure façon de gérer son déclin ? », octobre 1987.
- « L'essor du conservatisme américain » et « Dix ans après : Aggravation de la pauvreté aux Etats-Unis », *Manière de voir* n° 2, « Le libéralisme contre les libertés », avril 1988.
- « Sociétés écartelées, planète disloquée. La fin du rêve américain ? », mai 1988.

- « Un foisonnement d'expériences de développement local. Les prémices d'une société de partenariat aux Etats-Unis », novembre 1988.
- « Saul Alinsky, organisateur et agitateur » (à propos du livre de Thierry Quinqueton, *Saul Alinsky, organisateur et agitateur*, éditions Desclée de Brouwer, 1989), août 1989.
- « Des Américains en quête d'un nouveau contrat social », mars 1990.
- « Un empire en déclin. Le rêve américain n'est plus ce qu'il était », octobre 1990.
- « Aux Etats-Unis. La spirale du déclin », juin 1992.
- « Un débat largement occulté dans la campagne pour l'élection présidentielle. Comment inverser la spirale du déclin américain ? », octobre 1992.
- « Dès 1978, l'outillage intellectuel est en place », *Manière de voir* n° 72, « Le nouveau capitalisme », janvier 2004.
- « Des médias et du retour aux normes », *Manière de voir* n° 94, « Les droites au pouvoir », octobre-novembre 2007.
- « Le modèle américain », *Manière de voir* n° 102, « Le Krach du libéralisme », décembre 2008-janvier 2009.

**Principales contributions au *Monde*, notamment au supplément**

- « **Le Monde des livres** » dont P. Dommergues a été l'un des tout premiers collaborateurs à compter de sa création en 1967
- « Shakespeare à l'heure du Vietnam. Rencontre avec Peter Brook », 9-10 octobre 1966.
- « Les intellectuels dans la société américaine I. L'écrivain, l'étudiant et la politique », 12 avril 1966.
- « Les intellectuels dans la société américaine II. La négritude », 13 avril 1966.
- « Les intellectuels dans la société américaine III. Le théâtre à l'heure de l'opulence », 14 avril 1966.
- « Les intellectuels dans la société américaine IV. Survivance d'une époque révolue », 15 avril 1966.
- « Les intellectuels dans la société américaine V. "L'établissement littéraire" d'aujourd'hui », 16 avril 1966.
- « Dans la lignée de Babel. Les Démons d'Isaac B. Singer », 6 septembre 1967.
- « Vladimir Nabokov. Pourquoi j'écris », 22 novembre 1967.
- « Isaac Babel. L'influence en Amérique », 7 juin 1967.

- « *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* de Norman Mailer », 7 février 1968.
- « Le romancier Norman Mailer. *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* », propos recueillis, « Le Monde des livres », 11 mai 1968.
- « John Steinbeck est mort. La fin d'un monde du roman américain », « Le Monde Dimanche », 22-23 décembre 1968.
- « Nabokov, précurseur du nouveau roman », « Le Monde des livres », 8 mars 1969.
- « Flannery O'Connor et le catholicisme », 1<sup>er</sup> novembre 1969.
- « William Burroughs sur les chemins de la résistance », « Le Monde des livres. Littérature et critique », 27 juin 1970.
- « Peaux Rouges », 6 avril 1971
- « Entretien avec Saul Bellow », « Le Monde des livres », octobre 1972.
- « Le monde de Malcolm X selon James Baldwin », 6 septembre 1973.
- « William Styron à Paris. "Le camp de concentration, c'est la répétition de l'esclavage" déclare l'écrivain américain », propos recueillis, 26 avril 1974.
- « Avec Herbert Marcuse. Le "travail aliéné" par la création », entretien, en collaboration avec Jean-Michel Palmier, 10 mai 1974.
- « Le nouveau départ d'Updike », « Le Monde des livres », 27 juillet 1977.
- « Updike en marche arrière », « Le Monde des livres », 18 août 1978.
- « Norman Mailer, le président et le bourreau », « Le Monde Dimanche », 30 novembre 1980.
- « Faut-il démolir les bâtiments de l'université de Vincennes ? » (en collaboration avec Bernard Cassen), 5 août 1980.
- « Paternité, maternité. *La part du père*, Geneviève de Parseval ; *Naître d'une femme*, Adrienne Rich ; *Acte de naissance*, Bernard This », 13 février 1981.
- « Christopher Lasch et les nouveaux Narcisse », « Le Monde Dimanche », 12 avril 1981.
- « Lester Thurow et la "société du reste nul" », « Le Monde Dimanche », 6 juillet 1981.
- « Etats-Unis. La sexualité des hommes. Le rapport Hite », 4 octobre 1981.
- « Richard Sennett, un anarchiste autoritaire », « Le Monde Dimanche », 18 octobre 1981.
- « La révolte du "deuxième sexe". Des déclarations percutantes de Germaine Greer », propos recueillis, 20 octobre 1981.
- « Patrick Moynihan, champion du néoconservatisme américain », 13 décembre 1981.

- « Être indien au Canada. Bill Kinselle brouille les pistes, « Le Monde des livres », 26 mars 1982.
- « Felix Rohatyn, un banquier contre Reagan », 30 mai 1982.
- « Isaac Singer ou la gloire de l'exil », septembre 1982.
- « Jane Fonda : cinéma, politique, gymnastique... même combat ! », « Le Monde Dimanche », 21 novembre 1982.
- « Michael Harrington, socialiste, marxiste américain », entretien, « Le Monde dimanche », 8 mai 1983.

### **Contributions à la revue *Les Langues modernes***

- « Le dernier roman de Kerouac » (2 – 1964).
- « Entretien avec Herbert Gold » (3 – 1964).
- « Romanciers américains de l'innocence » (2 – 1965).
- (Carson McCullers, Truman Capote, William Styron) « Le roman contemporain aux Etats-Unis » (6 – 1965).
- « La négritude américaine » (5 – 1966).
- « LeRoi Jones au théâtre » (4 – 1966).
- « Rencontre avec Saul Bellow » (5 – 1966).
- « Rencontre avec Norman Mailer » (4 – 1967).
- « Entretien avec Nabokov » (1 – 1968).
- « Norman Mailer et *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* » (4 – 1968).

### **Autres contributions**

Pierre Dommergues a également écrit des articles dans plusieurs autres revues : *Esprit*, *Les Lettres nouvelles*... Nous avons retrouvé quelques-unes de leurs références sur Internet :

- « Etats-Unis : démocratisation, excellence, inégalité », *En jeu* n° 23, « Notre école », juin 1985 (hors série).
  - « France-Amérique : une généalogie du développement local », *Labyrinthe* n° 11, 2002.
- En collaboration avec Francis Godard et Jean-Yves Boulin, « Quels espaces-temps de la vie quotidienne à l'horizon 2020 ?, *Territoires 2020* n° 3, DATAR, 30 mai 2001.
- « La conscience magique d'Edward Albee » et « Le théâtre américain entre deux aliénations », *Cahiers Renaud-Barrault* n° 63, octobre 1967.
  - « Le dépassement de la psychanalyse dans le nouveau théâtre américain », *Esprit* n° 338, numéro spécial « Théâtre moderne et public populaire », mai 1965.

**II.**  
**Hommages**  
**et témoignages**



## **Danielle Tartakowsky**

Présidente de l'université  
Professeure d'histoire contemporaine

Pierre Dommergues, cet américaniste de talent, fut avec Hélène Cixous et Bernard Cassen l'un des concepteurs et fondateurs du Centre universitaire expérimental de Vincennes (CUEV, qui deviendra en 1970 l'université Paris 8-Vincennes, laquelle sera rebaptisée, après son déménagement à Saint-Denis en 1980, Paris 8 Vincennes-Saint-Denis).

Journaliste, formateur, chercheur et homme d'action comme il aimait à se définir, il a déployé son infatigable énergie et son inventivité débordante au service des études anglo-américaines et de l'université toute entière, contribuant notamment au premier chef à faire de l'université Paris 8 un lieu de confrontation entre intellectuels français et étrangers qu'il invitait volontiers à Vincennes pour y déployer leur savoir.

Le bouillonnement intellectuel qui a caractérisé le CUEV (puis l'université de Vincennes) et lui a valu sa réputation internationale doit beaucoup à Pierre Dommergues. C'est ainsi que des troupes de théâtre d'avant-garde comme le Living Theatre ou le Bread and Puppet Theater sont venues interpeller autant qu'éblouir tous ceux qui le fréquentaient alors.

Pierre Dommergues était à la fois un visionnaire des évolutions qui traversaient la société américaine et de la mondialisation, un réformateur des études américaines, mais aussi un intellectuel engagé dans la défense des idées progressistes.

## **Pierre Merlin**

Ancien président de l'université, professeur émérite d'urbanisme  
Ancien directeur puis président de l'Institut français d'urbanisme

*a adressé à la communauté universitaire le message suivant à l'annonce du décès de Pierre Dommergues :*

« Pierre Dommergues a été un des fondateurs (sans doute le plus actif d'entre eux) de Vincennes et il a joué un rôle fondamental, surtout dans la période cruciale du début. C'est une grande figure de notre université qui disparaît. »



## **Francine Demichel**

Ancienne présidente de l'université, professeure émérite de droit  
Ancienne directrice de l'enseignement supérieur au ministère de l'éducation nationale (1998-2002).  
Présidente de la Fondation de l'université de Corse Pascal-Paoli

Pierre était un être délicieux, d'une extrême sensibilité, un être rare, gentil, attentif aux autres, empreint de douceur dans ce monde violent, agressif et impitoyable.

Nous avons conduit ensemble plusieurs de ses projets au ministère de l'enseignement supérieur car il fut inventif et soucieux d'améliorer la vie universitaire, et notamment la vie étudiante : c'est ainsi qu'il eut un rôle majeur dans la mise en place des plans U2000 et U3M<sup>1</sup> pour l'aménagement des universités franciliennes. Chaque fois que nous nous rencontrions, il avait la tête pleine de réformes, et cet artiste (qui tricotait ses sculptures pendant ses trajets en métro) était non seulement cultivé, mais curieux de tout et il sut toujours donner à des fonctions administratives, souvent rébarbatives et ingrates, une allure, une originalité, une vivacité, une authenticité exceptionnelles.

Pierre aimait la vie, il la vécut dans toute sa plénitude. Il nous a quittés brutalement. Nous n'oublierons ni son sourire, ni sa force, ni sa fragilité. Cet homme de conviction a compté dans ma vie, il va me manquer. Adieu l'ami, je ne t'oublierai pas.

---

<sup>1</sup> NDLR. U2000 (Université 2000) et U3M (Université du 3<sup>e</sup> millénaire) furent des plans de modernisation et de réhabilitation des universités, lancés par les gouvernements de gauche dans les années 1990 et 2000. Menés en partenariat entre l'Etat et les régions dans le cadre des projets de contrat Etat-régions, U2000 (1991-1995, 32 milliards de francs, sous le ministère de Lionel Jospin) et UM3 (2000-2006, 50 milliards de francs, sous le ministère de Claude Allègre) aboutirent à la création de huit nouvelles universités, 194 départements d'IUT, 24 IUT et 7 pôles européens. C'est dans ce cadre que furent réalisées l'extension des locaux ainsi que la construction de la bibliothèque de Paris 8.

Francine Demichel, qui avait participé à ces actions en tant que présidente de Paris 8 (1986-1991), les poursuivit en tant que directrice de l'enseignement supérieur au ministère de l'éducation nationale (1998-2002, ministère de Claude Allègre).



## **Bernard Cassen**

Professeur émérite, études anglaises et européennes, chaire européenne  
Jean-Monnet à l'Institut d'études européennes  
Vice-président de l'Institut d'études européennes  
Ancien directeur du Département d'études des pays anglophones<sup>1</sup>

Pierre fait partie du très petit nombre de personnes avec lesquelles, pendant une trentaine d'années, j'ai entretenu des rapports d'une particulière intensité. Nous étions des amis, mais plus encore des partenaires dans les diverses actions que nous avons menées ensemble et dont la plus notable fut la création de l'université de Vincennes à laquelle le nom d'Hélène Cixous est également associé.

J'avais connu Pierre au lycée Condorcet en 1959 comme stagiaire de CAPES dans ses classes. D'emblée, j'avais été impressionné par son talent pédagogique et son goût de l'innovation. Après l'agrégation je fus nommé prof au lycée Henri IV en 1961, au moment où il était nommé assistant à la Sorbonne. Déjà, formant un « tandem » généralement considéré comme efficace, nous avons reconfiguré la revue de l'APLV (Association des professeurs de langues vivantes), *Les Langues modernes*, en assurant sa rédaction en chef. C'était notre première expérience journalistique commune, et elle allait se poursuivre au « Monde des livres » à partir de 1967, avant que je ne bifurque vers *Le Monde diplomatique* en 1973.

Pour revenir à l'université, en 1964 je rejoignis Pierre à l'Institut d'anglais de la Sorbonne et, pendant l'été 1968, après un passage à Amiens, je me retrouvai à son côté pour créer Vincennes. Là encore, Pierre fit preuve d'une exceptionnelle inventivité et d'une capacité de persuasion et de négociation sans égale. Elle se poursuivit plus tard avec la création de la MICEFA à laquelle je pus apporter un soutien financier lorsque je fus nommé chef de la MIDIST (Mission interministérielle de l'information scientifique et technique) au ministère de la recherche.

---

<sup>1</sup> Nommé maître de conférences au Département d'anglo-américain en 1969.

Sans Pierre, il n'y aurait pas eu de Vincennes ni de MICEFA. Mais cette histoire vous est connue.

Nous étions loin d'être d'accord sur tout, mais les conflits micro-cholins dont l'université est friande n'ont jamais remis en cause notre vieille complicité. Elle survivra dans ma mémoire.

## Mireille Azzoug

Maîtresse de conférences hors classe (retraîtée), études anglaises et européennes, à l'Institut d'études européennes

Directrice honoraire de l'Institut d'études européennes

Ancienne directrice du Département d'études des pays anglophones puis de l'UFR Langues, sociétés, cultures étrangères<sup>1</sup>

C'est avec une très grande tristesse que j'ai appris le décès de Pierre Dommergues, professeur émérite qui a enseigné au Département d'études des pays anglophones, puis à l'Institut d'études européennes de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.

Né en 1931, agrégé d'anglais, docteur d'Etat, spécialiste d'études américaines, assistant à la Sorbonne, Pierre Dommergues rejoint, fin 68, le Centre universitaire expérimental de Vincennes (CUEV) dont il a été, avec Hélène Cixous et Bernard Cassen, l'un des principaux concepteurs et fondateurs. Participant très activement à son développement, il mettra sur pied, avec Bernard Cassen, le Département d'anglo-américain (qui deviendra par la suite le Département d'études des pays anglophones, DEPA), dont il sera le premier directeur.

Étudiante en anglais à la Sorbonne, je suis venue au CUEV y poursuivre mes études et j'ai eu la chance d'être associée, avec d'autres étudiant-e-s (notamment Noëlle Batt et Michel Royer) à la mise sur pied de ce département. Pierre y impulsera une conception pédagogique novatrice des études : approche pluridisciplinaire et comparative (il intégrera dans le corps enseignant des sociologues, historiens, philosophes, politologues, écrivains de renom), travail en petits groupes, cursus organisés en unités d'enseignement et modules, association des étudiants au processus pédagogique, modèle qui se généralisera à Paris 8. L'expérience des premières années fondatrices de Vincennes (comme on appelait alors la « fac ») est relatée dans le livre *Vincennes ou le désir d'apprendre*, à la direction duquel Pierre Dommergues

---

<sup>1</sup> Nommée monitrice en 1969, puis assistante au Département d'anglo-américain.

avait contribué (coédition Alain Moreau/Paris 8, 1979), livre paru pour célébrer le dixième anniversaire de la création de l'Université, peu avant son transfert autoritaire à Saint-Denis. Développant un important réseau d'échanges avec les universités américaines, il invitera de nombreux intellectuels prestigieux (Stanley Aronowitz, Noam Chomsky, Herbert Marcuse, Harlan Lane, Howard Zinn...) et sera le fondateur de la MICEFA (Mission interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains), qui associera des dizaines d'universités françaises et américaines pour promouvoir les échanges étudiants et enseignants. Attentif aux mouvements alternatifs, et notamment aux courants culturels et artistiques underground, il fera venir le Living Theatre et le Bread and Puppet Theater en résidence à Paris 8.

Rejoignant l'Institut d'études européennes à sa création en 1991, il contribuera à la mise sur pied de la formation « Réussir sur le marché américain », en lien avec l'École nationale de commerce de Paris, et créera la maîtrise de sciences et techniques en alternance « Développement économique régional et commerce international » ainsi que l'IUP d'Ingénierie du management, qui deviendra peu après autonome.

Par ses actions et ses réalisations, Pierre Dommergues s'est totalement inscrit dans les orientations que s'était données notre université à sa création : ouverture à l'international, sur la société et sur le monde du travail. Il a constamment eu le souci de développer les échanges avec les universités et les institutions étrangères (le DEPA, par le nombre et la nationalité de ses enseignants étrangers – associés ou conférenciers –, était une mini université-monde à lui seul) et d'impulser la création de formations professionnalisantes.

Outre un enseignant au charisme exceptionnel et un chercheur animé d'une rare curiosité intellectuelle, Pierre Dommergues a aussi été un homme d'écriture et de communication : ancien rédacteur en chef des *Langues modernes*, intervenant dans de nombreuses émissions de radio et de télévision, collaborateur régulier au *Monde* et à son supplément, « Le Monde des livres » ainsi qu'au *Monde diplomatique*, auteur de nombreux articles et ouvrages sur la société et la culture

américaines. Ses ouvrages sur les écrivains américains<sup>1</sup> et sa thèse, *L'aliénation dans le roman américain contemporain*, publiée en deux volumes (10/18, Paris, 1976), qui offre une magistrale analyse peu conventionnelle du roman américain, font référence.

Intellectuel engagé dans la défense des idées progressistes, il s'intéressera, en visionnaire, aux multiples mutations que traversent les sociétés : rapports de classe, race, sexe (un rapprochement considéré, à l'époque, comme non orthodoxe par la plupart des sociologues français), nouveaux modes de production et rapports sociaux engendrés par les nouvelles technologies, territoires et développement économique régional, réseaux de villes et métropoles, écologie urbaine, transitions dans les pays d'Europe centrale et orientale, organisant colloques, séminaires et programmes d'échanges consacrés à ces problématiques.

Conscient très tôt des évolutions géopolitiques, économiques et technologiques qui bouleversent le monde, il fut, en 1979, l'un des organisateurs du colloque international sur le Nouvel Ordre intérieur (actes publiés sous le même intitulé aux éditions Alain Moreau, 1980). Face à l'instauration aux Etats-Unis et au Royaume-Uni de la déréglementation, de l'hyper-concurrence, de la flexibilité du travail ainsi que de nouvelles formes de contrôle social, cette rencontre s'attela à une analyse lucide de ce qui préfigurait la mondialisation libérale.

Son intérêt pour le développement des collectivités territoriales l'amena à collaborer à des initiatives avec la DATAR et, dans les derniers temps, à consacrer son énergie à la création du projet Éco-citoyen Paris-Rive gauche.

L'universitaire peu conventionnel et éclectique qu'il était se doublait d'un être chaleureux, passionné, fonceur, infatigable producteur d'idées nouvelles et concepteur de projets, doué d'une formidable capacité de conviction mais qui savait aussi écouter.

Avec lui, c'est non seulement un professeur, un collègue et un ami qui disparaît, mais l'un des acteurs les plus originaux de l'université Paris 8.

---

<sup>1</sup> *Les Ecrivains américains d'aujourd'hui*, PUF, Paris, 1965, 1969, 1972, 1974, 1978. *Les USA à la recherche de leur identité. Rencontres avec 40 écrivains américains*, Grasset, Paris, 1967.



## **Noëlle Batt**

Professeure émérite de littérature américaine et de théorie littéraire au Département d'études des pays anglophones

Ancienne directrice du Département d'études des pays anglophones<sup>1</sup>

Je ne voudrais pas laisser partir Pierre sans le remercier une ultime fois en mon nom, celui de Michel Royer qui l'aurait fait lui-même s'il n'avait précédé Pierre de quelques mois dans le grand départ, celui du petit groupe de jeunes collègues que Pierre a associé à la gestation du Centre universitaire expérimental de Vincennes (CUEV), celui de tous les collègues plus âgés qui ont accepté de jouer le jeu de l'expérimentation et sont venus d'autres universités françaises ou étrangères (Laurette Véza, André Le Vot, Monique Frazee, Olga Scherer, Viola Sachs, Judith Stora et tant d'autres), celui des générations d'étudiants qui ont été formés dans l'esprit que Pierre avait insufflé.

Pierre était un homme doué, qui ne voulait pas se laisser enfermer dans un seul rôle. Professeur, il voulait être aussi journaliste. Essayiste, il voulait aussi être entendu à la radio. Et toujours, à l'écrit comme à l'oral, devant les micros ou dans la salle de classe, plus tard dans les entreprises ou les milieux associatifs, il déployait la même fougue et la même énergie pour exposer et pour convaincre. Passionné par les questions intellectuelles, il l'était aussi par les problèmes pratiques. Lors de la conception de Vincennes, il est intervenu à toutes les étapes de la construction des bâtiments par GEEP Industrie, il a pesé dans toutes les décisions concrètes, de la plus importante à la plus modeste, car conscient de la chance historique que représentait la possibilité de créer une université de toutes pièces, il voulait pour les étudiants d'après Mai 68 ce qu'il y avait de mieux et de plus beau dans tous les domaines, qu'il s'agisse des programmes ou du mobilier. C'est ainsi qu'après avoir refusé le matériel scolaire standard vraiment trop laid, il avait convaincu Mobilier international de meubler, pour un prix accessible aux finances publiques, les amphithéâtres et les salles de cours. Il en reste quelques vestiges ça et là dans les salles de Paris 8. Quant aux programmes, ils ont été inventés pour répondre à

---

<sup>1</sup> Nommée assistante au Département d'anglo-américain en 1969.

la vocation du CUEV centré sur le monde contemporain, pour être, au fil des trois premières années, testés, modifiés, peaufinés, abandonnés pour d'autres qui paraissaient plus excitants. Et quand l'excitation retombait vraiment, on ravivait l'enthousiasme des enseignants et des étudiants avec des groupes expérimentaux. Et c'était reparti !

Dans cette situation historique extra-ordinaire, Pierre nous a fait confiance, à nous les jeunes de l'époque. Il nous a offert un espace de pensée joyeux et tumultueux, un terrain de jeux intellectuel, une aire de liberté où tout était possible si les idées étaient neuves, les projets audacieux, et forte la volonté de les faire aboutir. Du Centre expérimental de Vincennes à l'université Paris 8, de Vincennes à Saint-Denis, nous avons tenté de maintenir dans l'institution un peu de cet air vif et revigorant auquel nous avons pris goût, en faisant le pari que nos étudiants, à leur tour, n'y seraient pas insensibles.

Nous avons eu de la chance et cette chance avait un nom, celui d'un être généreux, inventif et débordant... Pierre Dommergues auquel l'université continue à être fidèle, envers et contre tout, même sur un mode erratique, même quand elle ne le sait pas.

## **Lazare Bitoun**

Professeur (retraité) de littérature américaine au Département d'études des pays anglophones

Ancien directeur du Département d'études des pays anglophones<sup>1</sup>

Il y a une douzaine d'années, on m'avait demandé de dire quelques mots au moment du départ à la retraite de Pierre. Mais comme la date de la réunion prévue pour fêter ce départ avait changé à la dernière minute, Pierre n'avait pu être là et j'avais dû réciter mon petit discours en son absence.

Et voilà qu'encore une fois il n'est pas là quand je vais parler de lui. Une habitude qu'aujourd'hui je trouve particulièrement détestable.

Je ne vous parlerai pas ici du rôle de Pierre dans la diffusion de la littérature américaine en France ni de tout ce qu'il a fait pour ce qui devait devenir la fac de Vincennes, depuis la construction du site jusqu'à l'invention des cursus, l'introduction dans le système français des unités de valeur et la dynamisation permanente de l'équipe d'alors. Ne serait-ce que pour cela, nombreux sont ceux parmi nous aujourd'hui qui lui doivent beaucoup et ne l'oublieront pas.

Je veux vous parler de l'enseignant et de l'ami que Pierre a été pour moi. J'ai fait sa connaissance au cours de l'automne 1966 alors qu'il animait, c'est bien le mot qui convient, un cours de littérature américaine. Je n'avais jamais rencontré dans la Sorbonne de cette époque aucun enseignant comme lui, aussi vif, aussi ouvert et aussi proche de ses étudiants, aussi imprégné de son sujet et aussi généreux de son savoir. Il était, de ce point de vue-là, déjà bien en avance sur son temps, sur Mai 68 et les bouleversements dans les rapports entre enseignants et étudiants qui en ont découlé. Surtout, il a été le premier, devrais-je dire le seul, des enseignants que j'ai côtoyés durant mes années d'étudiant à me donner confiance en moi, à me montrer que moi aussi j'étais à ma place dans cette université si élitiste en ce temps-là.

---

<sup>1</sup> Nommé assistant au Département d'anglo-américain en 1969.

Pierre a été le seul à m'encourager, à me pousser en avant et à m'inciter à me dépasser, à ce moment-là comme à d'autres quand par la suite nous sommes devenus collègues. Quand, par exemple, il a corrigé, avec la pertinence et la compétence que nous connaissons, les premiers articles que j'avais écrits, deux chapitres d'un livre pour lequel il avait organisé la participation de tous les jeunes assistants que nous étions. Je n'ai jamais oublié ses remarques, ni cette leçon d'écriture à laquelle je me fie encore aujourd'hui quand je suis devant ma page blanche.

Par la suite, la vie à Vincennes étant ce qu'elle était, nous nous sommes tout naturellement rapprochés et sommes devenus amis. Une amitié fidèle que nous avons toujours préservée au-delà ce qui aurait pu nous séparer, car il ne m'a jamais tenu rigueur des désaccords d'ordre professionnel que nous avons pu avoir au fil du temps. Pour lui comme pour moi, notre amitié était ailleurs, dans le respect mutuel et bien au-dessus de ces contingences.

Une des dernières fois où j'ai vu Pierre, j'étais à la campagne, pas loin de Gondreville, cette maison où il aimait tant se retrouver avec ses amis. On venait de me demander dans l'urgence un article sur les années 40 et, comme je n'avais évidemment aucune documentation dans mes bagages, j'ai tout naturellement téléphoné à Pierre, qui m'a immédiatement proposé de venir chez lui. Comme à son habitude, il était en plein travail ; il m'a aussitôt emmené dans le garage transformé en bibliothèque, en m'invitant à prendre tous les livres dont je pouvais avoir besoin. Après, nous avons bavardé un instant, puis il est retourné à sa table tandis que je repartais avec tout ce qu'il me fallait pour me mettre à l'ouvrage.

C'était cela Pierre, un homme très occupé mais toujours – un peu – disponible pour les amis, très direct et surtout très chaleureux, qui ne s'embarrassait pas des convenances avec les amis, qui ouvrait grand ses armoires et donnait avec la générosité que nous lui connaissons ce dont on pouvait avoir l'usage.

Voilà Pierre Dommergues tel que je l'ai connu, voilà le maître et l'ami dont je me souviens et que je n'oublierai pas.

## Jean-Yves Dommergues

Professeur émérite de psycholinguistique au Département d'études des pays anglophones

Ancien directeur du Département d'études des pays anglophones<sup>1</sup>

Adolescent, je suis en vacances dans le Vercors. J'entends encore la voix claire de ma mère, toute heureuse :

- Yvon, file m'acheter un gigot d'agneau. Du Trièves, hein !  
Pierre arrive ce soir. Il vient travailler trois jours à la campagne, comme l'autre fois.

Pour s'extraire de Paris et trouver le calme, Pierre improvisait 750 km. Ma mère, toujours sous son charme, lui préparait la plus belle chambre. Il s'y installait avec sa machine à écrire, descendait à peine pour déjeuner ou dîner, et remontait travailler aussitôt.

Le lendemain de son arrivée, après une course en montagne, je rentre vers 18 heures.

- Mais où est Pierre ?

- Reparti !

- Mais pourquoi si vite ?

- Il avait fini son travail. Il était content. Il est rentré à Paris.

Je lui avais à peine parlé, et il nous laissait, ma mère surtout, frustrés de sa présence, de son charme, de sa voix, de sa vitalité.

Pierre n'était pas toujours où je l'attendais. Il allait vite ! C'était un oncle de passage. On l'aimait. Il nous aimait. Mais on ne l'arrêtait pas. On ne le possédait jamais plus de quelques heures. Il était là, habité d'un projet, et celui-ci abouti, il courait ailleurs, à la poursuite d'un autre projet.

Dans ma jeunesse, j'ai parfois séjourné chez lui. Je tentais de m'accrocher à son rythme. J'étais spectateur un peu ahuri de soirées réunissant des intellectuels francophones et anglophones dont la présence m'intimidait.

---

<sup>1</sup> Chargé de cours en 1970, puis assistant au Département d'anglo-américain en 1972.

Pierre était un esprit bouillonnant. Plein d'idées. Il en avait aussi pour les autres. Ainsi, c'est lui qui m'a suggéré de prendre contact avec Jo Arditty et les linguistes de Vincennes, et plus tard, avec Harlan Lane de Boston, un psycholinguiste qu'il avait invité. Je lui dois cette chance ; je ne suis pas le seul.

## Mark Kesselman<sup>1</sup>

Professeur émérite à Columbia University (Etats-Unis)

*nous a adressé le message suivant :*

« Je ne pourrai malheureusement pas participer à l'hommage à Pierre Dommergues organisé à l'université Paris 8 car je ne serai pas à Paris fin mai.

J'aurais bien voulu être parmi vous et vous faire partager les souvenirs que j'ai gardés de Pierre – avec lequel j'ai collaboré non seulement au sein du département d'anglo-américain où j'ai été professeur invité, au tout début de la création de l'université – quand Vincennes était un lieu expérimental – mais aussi sur d'autres projets, notamment des colloques et des publications.

Je regrette vivement la disparition de Pierre, pour lequel j'avais beaucoup d'estime. C'était quelqu'un d'un rare dévouement, qui avait beaucoup de talent et d'énergie et qui était un ardent défenseur de la cause de la justice sociale... »

---

<sup>1</sup> NDLR. Mark J. Kesselman est l'auteur d'articles dans diverses revues scientifiques, dont : *American Political Science Review*, *Comparative Politics*, *World Politics*. Il est également coauteur, directeur ou codirecteur de la publication de divers ouvrages, notamment :

- *The French Workers' Movement : Economic Crisis and Political Change* (1984),
- *European Politics in Transition* (6<sup>e</sup> édition, 2009),
- *Introduction to Comparative Politics* (5<sup>e</sup> édition, 2010).

Son enseignement et ses recherches portent sur la mondialisation et l'économie politique du capitalisme avancé, avec une attention particulière accordée à la politique française, à la gauche et aux syndicats en Europe occidentale.

Mark Kesselman a participé à divers colloques organisés par Pierre Dommergues et collaboré, entre autres, à l'ouvrage : *Les Syndicats français et américains face aux nouvelles technologies*.

## **Serge Halimi**<sup>1</sup>

Directeur du *Monde diplomatique*

*nous a adressé le message suivant :*

« J'ai connu Pierre Dommergues quand j'étais aux Etats-Unis. Et ses articles dans le *Monde diplomatique* furent souvent remarquables. Sa série sur le basculement idéologique à droite, extrêmement perspicace sur une évolution que nous allions subir longtemps... »

---

<sup>1</sup> Serge Halimi est journaliste et chercheur, docteur en science politique, diplômé de l'université de Berkeley. Il a été professeur associé à l'Institut d'études européennes de l'université Paris 8. Auteur de nombreux articles, essais et ouvrages, il a publié notamment : *Les Nouveaux Chiens de garde* (Liber-Raisons d'agir, Paris, 1997 et 2005) ; *Le Grand Bond en arrière* (Fayard, Paris, 2004 et 2006 et Agone, Marseille, 2012) ; *Economistes à gages* (Les liens qui libèrent-*Le Monde diplomatique*, coll. « Prendre parti », Paris, 2012).

## **Vincent Pacini**

Professeur associé au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM)<sup>1</sup>

### **Un chercheur qui trouve en faisant...**

J'ai rencontré Pierre il y a plus de 20 ans à l'occasion de la création de l'Ecole des territoires (programme européen EUREXCTER). Cette expérience a donné naissance à plusieurs projets : l'Ecole des mutations, l'Ecole des temps... et aujourd'hui, en région Rhône-Alpes-Auvergne, l'Institut de management des pratiques locales (piloté par Aradel). Nous avons développé ensemble avec d'autres (Patrice Vuidel, Jean-Pierre Aubert...) ces expériences sur la base d'un même constat : « les apprentissages cognitifs ne sont pas suffisants pour passer à l'acte. Il faut produire une connaissance hybride mixant apprentissages cognitifs, comportementaux, organisationnels ». Ne pas produire cette connaissance hybride, c'est prendre le risque de créer une tension entre la réalité et le futur souhaité. Produire cette connaissance implique d'expérimenter, de s'engager dans une démarche essai/erreur qui doit être maîtrisée.

Je n'ai pas seulement continué d'explorer ce chemin, il est devenu le moteur de ma vie professionnelle.

---

<sup>1</sup> NDLR. Docteur en sciences économiques, Vincent Pacini est chercheur associé au PACTE (Politiques publiques, action politique, territoires) à l'unité mixte de recherche du CNRS et de l'université de Grenoble. Il est consultant, gérant d'entreprise. Ses enseignements et ses recherches portent sur la prospective et le développement durable des territoires et des réseaux.



## **Patrice Vuidel<sup>1</sup>**

Consultant, coresponsable du projet Eco-citoyen Paris-Rive gauche

J'ai connu Pierre lorsque je travaillais pour l'association Objectif Emploi ! à Saint-Denis. J'ai eu la chance à l'époque de faire partie d'une équipe de quelques techniciens de la Ville et de ses associations partenaires inscrits dans la formation « Excellence territoriale » aux côtés de représentants d'une dizaine d'autres territoires français. Jeune professionnel, j'ai profité de l'énergie que Pierre avait mise dans le montage de cette formation pour approfondir les enjeux de développement territorial des territoires (je sortais d'une maîtrise de sciences et techniques en développement local).

Lorsque la DATAR a lancé un appel aux laboratoires universitaires pour concourir aux différents axes identifiés dans le cadre de la réflexion prospective France 2020, un groupe associant universitaires et représentants de territoires (élus et techniciens) s'est constitué pour déposer une proposition de travail sur le sujet « Temps et territoires ». Nous avons été choisis et avons continué à cheminer collectivement, Pierre étant l'un des coordinateurs scientifiques du groupe.

En 2005, j'ai cherché à quitter Objectif Emploi ! Pierre m'a alors proposé de travailler à ses côtés au sein de l'AFET (Association française pour l'excellence territoriale). Ensemble, nous avons notamment mené l'étude sur la création d'une Agence des Temps à Paris (avec Vincent Pacini). Puis nous avons créé de toutes pièces (avec Vincent Pacini et Stéphane Cordobes) une « école des Temps », mise en œuvre une fois. Et l'année suivante, nous récidivions avec une « école des mutations territoriales », destinée à accompagner des territoires en mutation suite à un départ de l'armée. Là également le dispositif a été mis en œuvre une première fois. Malgré la pertinence de la proposition et l'énergie que Pierre a mise dans la question de l'ingénierie financière, nous n'avons pas réussi à créer les conditions de la mise en place de sessions suivantes.

Le projet « Eco-citoyen Paris-Rive gauche » a pris la suite de l'étude sur l'agence des temps et, peu à peu, a occupé la majorité puis la totalité du temps que Pierre a consacré au travail. Infatigable promoteur du projet, il savait aussi bien convaincre le maire du

---

<sup>1</sup> NDLR. Diplômé en sciences économiques, Patrice Vuidel est consultant associé au Laboratoire de recherche et d'intervention ATEMIS et délégué général du Club Economie de fonctionnalité et développement durable.

13<sup>e</sup> arrondissement, les dirigeants des grandes entreprises privées ou des établissements publics du quartier, l'Université, que créer des temps d'échange avec des associations du quartier ou de simples habitants, quel que soit leur âge.

Pendant cinq années, le projet a vécu en grande partie grâce à l'investissement de Pierre, investissement allant bien au-delà des quelques moyens financiers que nous avons réussi à mobiliser et à mutualiser. Pierre était au cœur d'une vraie démarche de développement local participatif, assurant ce travail peu visible de maillage, de rencontres, de diffusion de l'enthousiasme qui était le sien, mais également de montage technique, administratif, financier et politique pour que le projet s'installe peu à peu. Une association de préfiguration d'un groupement d'intérêt public visant à porter institutionnellement le projet Eco-citoyen a été créée après quelques années. Elle avait pris le relais de l'AFET, qui avait été dissoute courant 2011, n'ayant d'autres activités que ce projet. Cependant, la Ville de Paris n'a pas réussi à mobiliser les moyens financiers prévus, faisant tomber le tour de table imaginé, qui associait également les grandes entreprises du quartier, l'Université. L'association de préfiguration du GIP a été dissoute à l'été 2013.

Tout au long de ces années, et de ces projets, j'ai énormément apprécié de travailler aux côtés de Pierre. La relation de travail était construite sur un dialogue d'égal à égal, dans lequel chacun apportait ses propositions, ses idées, son expérience, et écoutait celles de l'autre. Pierre était toujours attentif à ce qui pouvait être dit, aux arguments apportés. Il était capable, tout en tenant le fil du projet, d'évoluer dans sa réflexion, de faire confiance, et d'intégrer les idées qui lui paraissaient justes.

Universitaire, journaliste, il avait une rigueur concernant l'écrit qui faisait que, quand il était satisfait d'un document, d'une lettre d'information ou d'un rapport, j'étais rassuré quant à la qualité de la production !

Il m'avait dit, il y a deux ans, qu'il était heureux de voir comment le jeune professionnel qu'il avait rencontré lorsque nous nous sommes connus s'était construit un parcours sur des questions, enjeux qui lui tenaient à cœur : l'innovation économique et sociale, le développement des territoires, la participation de tous à la vie sociale. Ayant cheminé à ses côtés durant une quinzaine d'années, je me suis construit professionnellement en partie grâce à lui, dans une logique de « compagnonnage ». Et je lui en suis profondément reconnaissant.

## **Hommage de L'Association des professeurs de langues vivantes (APLV) et de la revue *Les Langues modernes***

Paru sur le site de l'Association le 13 juillet 2015  
(à l'initiative de Bernadette Grandcolas, membre d'honneur de l'APLV,  
ancienne rédactrice en chef des *Langues modernes*)

Nous déplorons le décès, le 4 juillet 2015, de notre collègue Pierre Dommergues, qui a été plusieurs années rédacteur en chef des *Langues modernes*.

Après avoir obtenu l'agrégation d'anglais, Pierre Dommergues a enseigné tout d'abord au Lycée Condorcet, puis en 1964 il a été nommé assistant à la Sorbonne. En 1968, il a dirigé, avec Bernard Cassen, le Collectif fondateur de la nouvelle université de Vincennes, université dans laquelle il a enseigné la littérature américaine jusqu'à la fin de sa carrière. En 1985, il a fondé la MICEFA, organisme qui continue encore à promouvoir la coopération culturelle et scientifique entre l'Amérique du Nord et la France et qui organise des échanges d'étudiants entre la France et l'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada anglophone).

Membre de l'APLV, il s'est particulièrement impliqué dans *Les Langues modernes* dont il devient rédacteur en chef adjoint en 1964, puis rédacteur en chef de 1968 à 1970. Il a par ailleurs écrit dans la revue plusieurs articles qui montrent sa connaissance des auteurs américains contemporains. Il a aussi coordonné plusieurs dossiers : sur Emerson (3 - 1966), sur le problème noir aux Etats-Unis (3 - 1966), et sur l'Irlande (2 - 1967).

### ***Articles***

- « Le dernier roman de Kerouac » (2 – 1964)
- « Entretien avec Herbert Gold » (3 – 1964)
- « Romanciers américains de l'innocence » (2 – 1965)
- « (Carson McCullers, Truman Capote, William Styron) Le roman contemporain aux Etats-Unis » (6 – 1965)
- « La négritude américaine » (5 – 1966)

« LeRoi Jones au théâtre » (4 – 1966)

« Rencontre avec Saul Bellow » (5 – 1966)

« Rencontre avec Norman Mailer » (4 – 1967)

« Entretien avec Nabokov » (1 – 1968)

« Norman Mailer et *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* » (4 – 1968)

## Ses collègues du Département d'études des pays anglophones témoignent...

*A la création du CUEV, le département s'intitulait Département d'anglo-américain. Il a été rebaptisé quelques années plus tard Département d'études des pays anglophones (DEPA), à la fois pour tenir compte des nouveaux enseignements sur les pays d'Afrique, d'Asie et des Caraïbes anglophones et parce que l'adjectif « anglo-américain » ne correspondait à aucun concept linguistique ou civilisationnel.*

MA

« Bien que nos conceptions aient parfois divergé, je n'oublie ni le rôle que Pierre a joué dans la création de Vincennes et, accessoirement, dans mon arrivée dans cette fac, ni les moments partagés au début de nos aventures communes. »

**Jo Arditty**

Maître de conférences (retraité) au DEPA.

Nommé assistant au Département d'anglo-américain en 1969.

\*\*\*

Je viens d'apprendre, avec un certain émoi, alors que je suis en Tunisie, le décès de Pierre, survenu en juillet dernier ! C'est un ami qui vit à Washington, ancien du DEPA, qui m'a transmis hier par le web l'« Hommage à Pierre Dommergues » publié par l'IEE signé par Mireille Azzoug. Je ne peux cacher ma tristesse d'avoir perdu cet ami, dont je fus le collaborateur pendant quelques années pour assurer le secrétariat du programme d'échanges entre les universités new-yorkaises (City College, NYU, Queen's College) et Vincennes, puis au sein de la MICEFA (Mission interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains) quand elle fut transférée dans les locaux de l'Alliance française, boulevard Raspail, alors que j'avais quitté la fac pour rejoindre Bernard Cassen à la MIDIST (Mission interministérielle de l'information scientifique et technique).

**Fawzi Ben Salha**

Ancien secrétaire au DEPA puis de la MICEFA.

\*\*\*

« Pierre a été un des piliers de la construction et de l'histoire de Vincennes, qui lui doit beaucoup. Il a été un des grands acteurs de cette épopée qui nous tient à cœur et dont nous continuons à revendiquer l'héritage... »

**Alain Deschamps**

Professeur (retraité) à l'université Paris 7.  
Nommé maître de conférences  
au Département d'anglo-américain en 1970.

\*\*\*

« La mort de Pierre m'attriste comme c'est sûrement le cas pour nous tous, surtout ceux qui ont participé aux débuts de Vincennes. Je garde un souvenir particulier des échanges avec les professeurs américains, surtout un été où il nous avait invités chez lui, dans sa campagne en organisant l'hébergement des profs chez les habitants de son village. »

**Bernadette Grandcolas**

Maîtresse de conférences (retraîtée) au département de linguistique.  
Nommée maîtresse assistante au Département  
d'anglo-américain en 1969.

\*\*\*

« Grâce à Pierre Dommergues, et à quelques autres, j'ai connu la période la plus foisonnante de ma carrière universitaire. Pierre m'a appris la liberté dans la recherche, une valeur dont on a perdu la trace aujourd'hui. »

**Bernard Gensane**

Professeur (retraité) de littérature et civilisation britanniques  
à l'université de Poitiers.  
Chargé de cours au Département d'anglo-américain en 1969.

\*\*\*

« Un être exceptionnel qui a marqué notre vie à tous, au moins ceux du début de Vincennes... J'avais beaucoup d'admiration pour lui. »

**François Grosjean**

Professeur honoraire (retraité) à l'université de Neuchâtel,  
Nommé assistant au Département d'anglo-américain en 1969.

\*\*\*

« Une personne dynamique à la fois par l'intelligence et par l'action. C'était un pilier de la jeune université de Vincennes... et il emporte avec lui une partie de notre jeunesse et de l'atmosphère si vivante de notre université dans les bois. »

**Jacqueline Guéron**

Professeure émérite à l'université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.  
Nommée assistante et chargée d'enseignement en 1969  
puis maîtresse de conférences en 1977 au  
Département d'études des pays anglophones.

\*\*\*

« C'est lui qui m'a mise en piste pour l'enseignement supérieur. Je lui dois cette chance. »

**Joëlle Réthoré**

Professeure (retraîtée) à l'université de Perpignan Via Domitia.  
Nommée d'abord chargée de cours puis  
assistante au Département d'anglo-américain en 1971.

\*\*\*

« C'est également avec une grande tristesse que je viens d'apprendre le décès de Pierre Dommergues. Pierre (et Bernard Cassen) m'ont confié, dans le bureau du doyen Las Vergnas à la Sorbonne, ce qui a préfiguré le service audiovisuel de la future fac de Vincennes.

Pierre et Bernard m'ont fait confiance et guidé dans cette expérience nouvelle, j'avais 23 ans. Ce fut un grand bonheur d'avoir travaillé avec Pierre. Nos liens étroits m'ont permis de rencontrer ma femme (Françoise Petithomme).

Nous formions une équipe soudée avec d'autres collègues, et je rends également hommage à Michel Royer, qui a été la cheville ouvrière des réunions pour la constitution des équipements de la future fac, réunions interminables dans l'appartement de Pierre ».

**Claude Traullet**

Maître de conférences hors classe (retraité)  
au Département de sciences de l'éducation.  
Créateur et ancien responsable du Service audiovisuel de Paris 8.

\*\*\*

« J'apprends avec tristesse le départ de Pierre, humaniste, acteur universitaire, homme d'action et homme solidaire. C'est Bernard Cassen qui nous a présentés en 1976. Je devais être recruté pour faire cours au Département d'études des pays anglophones, à Vincennes. Il était partant et ce fut dans sa maison et avec lui que j'ai préparé mes premiers cours. Il se passionnait pour mon vécu au Chili et on parlait des heures avec mon français précaire des processus politiques et des relations Etats-Unis-Amérique latine. Ainsi nous sommes devenus collègues et amis, et, même si la vie nous a conduits vers des chemins différents, nos souvenirs revenaient à chaque fois qu'on se rencontrait. »

**Patricio Tupper**

Professeur émérite en sciences de la communication  
à l'UFR Culture et communication.  
Nommé maître-assistant associé  
au Département d'anglo-américain en 1976.

\*\*\*

« Nous savons bien entendu l'immense rôle que Pierre Domergues a joué pour notre aventure vincennoise puis individuellement pour chacun d'entre nous... Je sais à titre personnel tout ce que je lui dois. »

**Renaud Zuppinger**

Professeur émérite à l'Institut d'études européennes,  
ancien directeur adjoint de l'Institut.  
Nommé assistant au Département d'anglo-américain en 1969

\*\*\*

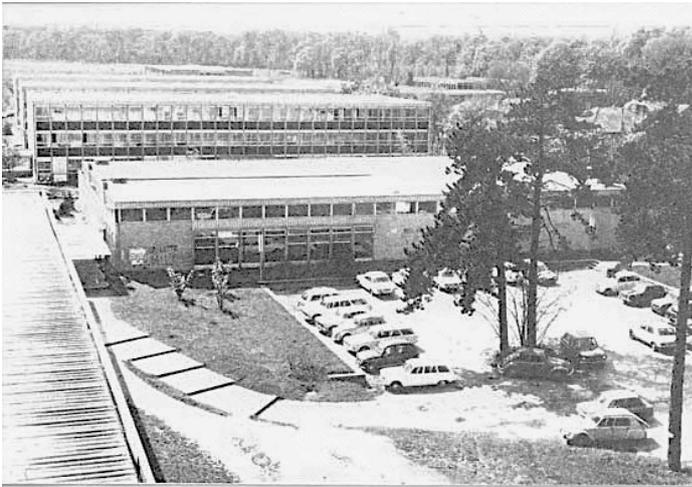
Pierre was a visionary. He had a sixth sense of foresight to discern some of the great minds of the future... and invite them to come and work with us. Marcuse, Howard Zinn, Bill Domhoff, Cornel West, Harlan Lane... and many others who became leaders in their fields were our colleagues. His idea of creating a consortium of Parisian universities (both left and right... unheard of!) to form the MICEFA was brilliant and successful. Think of how many minds have been touched by that experience, from both countries. Many of us, certainly I, owe our careers to his inspiration.

**Nancy Merritt**

Maîtresse de conférences au Département d'études des pays anglophones  
Directrice des études puis directrice des programmes  
médecine et santé publique à la MICEFA  
Nommée assistante au Département d'anglo-américain en 1970

### **III.**

**Le Centre universitaire  
expérimental de Vincennes  
Histoire d'une création**



Le CUEV à sa création

## **Pierre Dommergues, l'un des fondateurs les plus actifs du CUEV**

La création du CUEV, Centre universitaire expérimental de Vincennes<sup>1</sup>, fut décidée par Edgar Faure, nommé ministre de l'éducation nationale par le général de Gaulle au lendemain des événements de Mai 1968. Edgar Faure – dont les vues en matière de politique universitaire étaient plutôt réformatrices – prévoyait d'étendre le parc des universités pour accueillir les étudiants en nombre croissant (les mauvaises conditions d'études figurant parmi les récriminations du mouvement étudiant) et de moderniser l'enseignement supérieur pour répondre aux aspirations portées par la contestation enseignante et étudiante au printemps 1968. Fut alors décidée la construction de deux universités expérimentales, dont l'une sera le Centre universitaire expérimental de Vincennes et l'autre Paris-Dauphine. C'est à la hâte durant le mois d'août que le ministre choisit, pour y installer la nouvelle université, l'un des terrains vacants de l'armée dans le bois de Vincennes, lequel appartient à la ville de Paris. Sans véritable autorisation du conseil municipal, alors en vacances, il obtint la location du site pour dix ans, bail que Jacques Chirac (devenu maire de Paris en 1977) refusera de reconduire, ce qui aboutira au déménagement autoritaire de l'université à Saint-Denis durant l'été 1980 et à la destruction totale du site du CUEV (voir à ce propos le témoignage de Pierre Dommergues et Bernard Cassen dans *Le Monde* du 5 août 1980, en annexe à la fin du volume).

Ainsi ouvrait ses portes fin 68 une université d'un type nouveau, excentrée dans un bois parisien, autorisée à mener des réformes

---

<sup>1</sup> La rédaction de cet historique repose sur mes souvenirs et documents personnels, ceux de Bernard Cassen, les archives personnelles de Pierre Dommergues et le mémoire de maîtrise de Rémi Faucherre « Atypie-Utopie, Vincennes, naissance d'une université. Mai 1968-janvier 1969 », sous la direction de Michelle Perrot, 1991-1992 à Paris 7-Jussieu : <http://www.ipt.univ-paris8.fr/hist/article-Faucherre.htm>

novatrices et qui présentait aussi l'avantage de canaliser les contestataires enseignants et étudiants en les regroupant à l'écart du reste des universités parisiennes.

La nouvelle université fut construite à la hâte durant le mois d'août, en préfabriqués d'une conception nouvelle (verre et acier plutôt que béton), par Paul Chaslin, architecte et entrepreneur progressiste aux idées novatrices qui dirigeait une grosse société de construction, GEEP Industrie. (Celle-ci ne fut d'ailleurs rémunérée qu'avec beaucoup de retard – et pas totalement – pour les constructions effectuées, ce qui mènera l'entreprise au bord de la faillite.)

Dans la mise sur pied de la nouvelle université expérimentale, c'est un groupe d'enseignants de l'Institut d'anglais de la Sorbonne<sup>2</sup> – qui avait organisé, dès le début des événements de Mai 68, un séminaire de réflexion sur les nouvelles missions de l'Université<sup>3</sup> – qui va jouer un rôle déterminant : Raymond Las Vergnas, son directeur, qui deviendra peu après doyen de la Sorbonne<sup>4</sup>, Hélène Cixous, Pierre Dommergues et Bernard Cassen. Le noyau de réflexion de base – Hélène Cixous, Pierre Dommergues et Bernard Cassen – se met au travail et élabore un projet d'université expérimentale, en rupture avec le fonctionnement des universités françaises et s'inspirant largement du modèle anglo-saxon et, plus particulièrement, américain à l'initiative de Pierre Dommergues, américaniste : système de cours validés de façon autonome et constituant des unités de valeur, à l'instar des « crédits » américains. S'y agrégeaient des revendications de Mai 68, reprises pour certaines dans la nouvelle loi d'orientation

---

<sup>2</sup> Dont la dénomination officielle était « Faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Paris ».

<sup>3</sup> Selon ce qu'en dit Pierre Dommergues dans ses écrits, ce groupe – qui était composé de trois assistants (Hélène Cixous, Bernard Cassen et lui-même), une douzaine d'étudiants et un professeur (le linguiste Antoine Culioli) – réfléchissait déjà, entre avril et juillet 1968, à une réforme de l'enseignement des langues vivantes, notamment des « études anglaises » : « substituer à l'enseignement par discipline un enseignement autour de trois grands axes, perméables les uns et les autres : littératures, linguistique (sous la baguette de Chomsky) et sciences sociales » [jusqu'ici le parent pauvre] et intégrer les « études nord-américaines ».

<sup>4</sup> Il fut élu à cette fonction en juin 1968. Après l'éclatement de l'université de Paris en treize universités (décret Guichard en 1970), il devint président de l'université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.

de l'enseignement supérieur du 12 novembre 1968 (loi Faure) – autonomie, participation (et cogestion enseignants-étudiants-personnels), pluridisciplinarité – ainsi que d'autres propres au CUEV : contrôle continu, cours en petits groupes, ouverture à la société et à l'international, qui se traduira par l'accueil d'étudiants salariés (y compris non bacheliers) dans des cours du soir et d'étudiants étrangers en nombre important. Ce projet, présenté au ministre Edgar Faure en août 1968 par le doyen Las Vergnas, sera retenu : ce dernier sera nommé chargé de mission, et un décret ultérieur (7 décembre 1968) fondera officiellement le CUEV qui deviendra, en 1970, l'université Paris 8-Vincennes suite à la réforme liée au décret Guichard (du 21 mars 1970) portant création de treize universités franciliennes en remplacement de l'université de Paris.

C'est essentiellement Pierre Dommergues et Bernard Cassen qui piloteront la conception et la construction du CUEV : la plupart des réunions de travail se dérouleront dans l'appartement de Pierre Dommergues, rue Claude Bernard à Paris, et ils s'entoureront de quelques-uns de leurs étudiants de la Sorbonne : Noëlle Batt et Michel Royer, puis Lazare Bitoun. De même Bernard Cassen fera venir du Collège littéraire universitaire d'Amiens (où il enseignait depuis 1976) deux de ses étudiants : Bernard Gensane et Françoise Petithomme. J'y serai un peu plus tard associée, ainsi que d'autres – Claude Safir et Renaud Zuppinger notamment – lors de la mise en place du département d'anglo-américain (devenu plus tard département d'études des pays anglophones). Hélène Cixous, de son côté, est active au sein du noyau cooptant, composé pour une bonne part à partir des propositions de Pierre Dommergues et Bernard Cassen, qui regroupera une trentaine d'universitaires de diverses disciplines – dont certaines présentes pour la première fois dans une université de lettres et sciences humaines, ainsi les arts, l'urbanisme, l'informatique, les mathématiques... – et sera chargé du recrutement des enseignants des divers départements (28 au départ).

Les inscriptions, qui se dérouleront jusqu'à l'ouverture de l'université en janvier 1969 (environ 10 000 inscrits la première année), seront pilotées par Jean Gattégno, spécialiste de littérature anglaise.

Pierre Dommergues a, en outre, joué un rôle majeur dans la conception architecturale de l'université : la disposition et la destination des locaux, les équipements, notamment audiovisuels (laboratoires

de langues, plateau et régie télévision reliée à de nombreuses salles de cours<sup>5</sup>), le choix du mobilier. Il choisit d'équiper l'université d'un mobilier contemporain, alliant confort et élégance, en rupture avec le mobilier traditionnel assez austère des établissements d'enseignement, comme le rappelle Noëlle Batt dans son hommage. Je me souviens personnellement l'avoir vu tester lui-même la résistance des chaises en les renversant et en sautant dessus à pieds joints...

Pierre Dommergues évoque à grands traits, dans les documents et écrits qu'il a laissés, son vécu personnel de l'aventure que fut la création du CUEV. Nous lui donnons la parole.

MA

---

<sup>5</sup> C'est Claude Traullet qui allait être chargé du suivi de la réalisation des équipements audiovisuels. Il sera le premier responsable de ces services, avant de devenir enseignant.

## **Mai 68 en France et la création du CUEV en 7 flashs**

### **Pierre Dommergues raconte...**

Témoignage extrait des archives personnelles  
de Pierre Dommergues.

Le « Mouvement du 22 mars » (1968) à Nanterre est le premier indicateur visible des événements de Mai 68 : les étudiants occupent les bâtiments universitaires. Ils veulent plus de libertés (sexuelles) et (secondairement) la fin de la guerre au Vietnam. En fait, depuis octobre 67, ils diffusent leurs idées anarchistes sur le campus. C'est quand la police intervient violemment en mars 68 que le mouvement se durcit. C'est la première intervention des forces de l'ordre dans une université depuis le Moyen Age. L'université de Nanterre est fermée. Les étudiants nanterrois émigrent en masse vers la Sorbonne. Dès le début du Mouvement, et jusqu'à ce qu'il soit expulsé de France, Cohn-Bendit est le symbole de la contestation. J'ai suivi en spectateur cette période de l'avant Mai 68, bien que j'aie pris conscience, très tôt, des ressemblances entre les mouvements de Berkeley et ceux de Paris : mêmes besoins de liberté, même remise en cause de la société, même lutte contre la guerre au Vietnam, même rôle joué par les étudiants. Mais c'est à partir d'avril 68 que j'ai participé aux toutes premières expressions du mouvement étudiant à Paris lorsque commence à s'effectuer la liaison entre les revendications sociétales, sociales et politiques.

### **Comment nous avons porté Vincennes à bout de bras**

Dans les pages qui suivent, je propose quelques flashs qui montrent comment j'ai vécu les événements de Mai 68 et comment – avec deux collègues – Bernard Cassen et Hélène Cixous – nous avons créé, à nous trois, et porté à bout de bras, le Centre universitaire expérimental de Vincennes (CUEV) ; comment nous avons transformé, petit à

petit, au cours de l'été 68, un projet de simple transfert de la propédeutique en une université à part entière ; comment nous avons recruté 4 000 étudiants en quelques semaines afin de répondre à l'argument des « anti-Vincennes » qui, sous le prétexte de l'absence d'étudiants, refusaient d'ouvrir officiellement la Fac ou proposaient de la détourner de sa mission d'enseignement et de recherche.

[...]

### **Le peu d'intérêt pour les questions pédagogiques.**

Dès mars/avril 1968, le bruit court que la Sorbonne qui croule sous les étudiants va dégager son « trop plein » en créant une annexe réservée aux étudiants de propédeutique (première année du cursus universitaire) en dehors de Paris. Le choix s'est rapidement porté sur le bois de Vincennes où les terrains appartiennent à la ville de Paris, les étudiants étant suffisamment éloignés de leurs aînés parisiens toujours susceptibles de reprendre le combat et les enseignants assez près de leur domicile pour jouer le jeu. Les débats souvent houleux dans les amphis de la Sorbonne développent à l'infini les désaccords politiques sur les questions de société et sur l'avenir du capitalisme, mais rien ou presque rien sur l'avenir de l'Université en général et de Vincennes en particulier. On ne parle de l'Université que pour dénoncer la mainmise présumée de l'entreprise. Pourtant quelle opportunité avec la création par Edgar Faure de deux universités nouvelles : Dauphine en sciences économiques et en gestion ; Vincennes en sciences humaines et sociales.

### **Flash 1 : on rêve à l'Institut d'anglais de la Sorbonne – avril-juillet 1968**

Une douzaine d'étudiants, trois assistants (le trio B. Cassen, H. Cixous, P. Dommergues,) et un professeur (le linguiste Antoine Culioli) se rencontrent en fin d'après-midi ou le soir, pour débattre des missions de l'université de demain et aussi pour dessiner les contours de l'enseignement des langues vivantes dans l'après-Mai. Les projets concernant l'avenir de l'université paraissent, au début du mouvement, utopiques ou lointains. Ils se réaliseront pourtant en grande partie : ouverture de l'université aux non bacheliers et aux salariés, cursus souple formé d'unités de valeur qui se substituent au système rigide d'années et différentes formes d'interdisciplinarité.

On rêve de substituer à l'enseignement par discipline un enseignement autour de trois grands axes, perméables les uns et les autres : littératures, linguistique (sous la baguette de Chomsky) et sciences sociales.

On rêve aussi de sortir des études « anglaises », centrées sur le Royaume-Uni et son Commonwealth, pour explorer le champ des études « nord-américaines » (Nous, enseignants de gauche, sommes perçus comme « vendus aux Américains » !) On ne lâche pas. On ne lâche pas sur la nouvelle place accordée à la linguistique. On ne lâche pas non plus sur la parité entre « littérature » et « sciences sociales » – la littérature étant seule enseignée jusqu'à 1968 ; on espère même qu'un jour les étudiants pourront participer à l'élaboration de leurs cursus.

### **Flash 2 : le ballet des notes ministérielles – juin-août**

Elles sont destinées selon leur importance à Edgar Faure, Michel Alliot (son directeur de cabinet) et Jacques de Chalendar (conseiller technique du Ministre). Etant l'aîné des trois, j'étais chargé de remettre, en main propre, au destinataire ou à leurs secrétaires, les notes – au nombre d'une ou deux par semaine – le plus souvent manuscrites. Chaque note était la description d'une étape nouvelle dans la création d'une université et chaque note était examinée attentivement et recevait une réponse assez précise mais jamais écrite : création d'un cycle nouveau menant à une université à part entière ; nouveau mécanisme de nomination des enseignants en marge des processus habituels trop lents ; nombre de postes d'enseignants par discipline ; création de postes d'« associés », hors contingent, réservés à des personnalités étrangères et à des Français non enseignants, etc.

### **Flash 3 : « Le noyau cooptant » et le PC – été 1968**

Le noyau cooptant est constitué par un groupe d'enseignants auto-désignés qui grossit au cours de l'été 68 et dont la responsabilité est double : proposer, sous couvert du doyen Las Vergnas, le seul officiellement habilité à dialoguer avec le ministère de l'éducation nationale, la nomination d'un premier groupe d'enseignants ; proposer une organisation innovante des programmes d'enseignement et de recherche. Parmi les membres fondateurs : Robert Castel

(sociologie), Hélène Cixous (anglais), Pierre Dommergues (américain), Jacques Droz (histoire), Jean-Baptiste Duroselle (histoire), Michel Foucault (philosophie), Maurice Gross (linguistique), Jacques Julliard (histoire), Yves Lecerf (informatique), Jean Levaillant (littérature française), Jean-Claude Passeron (sociologie), Michel Serres (philosophie). D'autres enseignants seront nommés dans les semaines qui suivent – notamment sous la pression du PC, dans le cadre d'un accord négocié par Bernard Cassen.

Un soir de la fin août, vers minuit, B. Cassen appelle Guy Bois, membre influent du PC, pour être reçu sur-le-champ. « Oui, on vous soutient, mais il faut nommer à Vincennes les profs suivants, etc. ». Effectivement, le PC s'est mobilisé, et la chance de l'université a été que ces communistes étaient, généralement, des enseignants et des chercheurs de qualité<sup>1</sup>.

#### **Flash 4 : Un campus construit en six mois**

J'ai découvert et rencontré Paul Chaslin sur le terrain. C'est lui qui avait accepté le défi de concevoir et de construire une université en trois mois, et c'est lui qui a tenu son pari. Je voulais appréhender physiquement les lieux où serait implantée la future université. Avec la même passion (pour l'architecture), la même fougue (pour des projets innovants), j'ai arpenté, tout un après-midi – comme je l'avais fait pour mon premier appartement rue Campagne-Première à Paris –, l'espace, encore boisé, de ce qui allait devenir le site de l'université. Je voulais rencontrer l'architecte. C'est alors qu'un homme s'est approché de moi. C'était Paul Chaslin – l'architecte. Nous avons longuement bavardé. Nous nous sommes revus fréquemment, souvent avec Bernard Cassen, moins passionné que moi par les questions d'architecture, mais qui connaissait bien les besoins et les pratiques des étudiants d'Amiens où il enseignait. Nous avons découvert les capacités d'innovation de Chaslin, sa sensibilité sociale et son écoute patiente de nos rêves.

C'est ainsi qu'ont été planifiés des espaces de libre discussion, partagés par les enseignants et les étudiants, des salles de réunion équipées pour les syndicats, un nombre d'amphis limité et de petite

---

<sup>1</sup> NDLR. Voir Bernard Cassen, « Comment le PC sauva Vincennes » in Jean-Michel Djian (dir.), *Vincennes, une aventure de la pensée critique*, Flammarion, Paris, 2009.

taille, de très nombreuses salles pour les unités de valeur (UV<sup>1</sup>), un laboratoire de langues ultramoderne, des salles audiovisuelles, un dispositif sophistiqué d'enregistrement son et image. Ce dispositif allait être utilisé par le département « cinéma » – et par mon département (anglo-américain) pour enregistrer les conférences des enseignants associés, notamment la dizaine de conférences originales de Marcuse sur « marxisme et féminisme ».

Aucun autre enseignant ne s'intéressait à ces questions « techniques » qui étaient pourtant au cœur de toute université moderne. C'est seulement lorsque Chaslin s'est trouvé en faillite... parce que le gouvernement refusait, sans raison, de le payer, que quelques enseignants réagirent en adressant une lettre au ministre de l'éducation nationale. Mais aucune manif ni des étudiants ni des enseignants pour défendre Chaslin ni les bâtiments de l'université. Il aura fallu plusieurs années de combat juridique pour que GEEP Industrie, l'entreprise de Chaslin, pionnier de la construction en préfabriqué de haute qualité, soit partiellement remboursée. Plusieurs années aussi pour que ses talents d'architecte soient reconnus.

#### **Flash 5 : « L'abcès de fixation »**

Une des raisons du désintérêt (voire de l'hostilité) d'un certain nombre d'étudiants pour la construction de l'université était qu'ils étaient persuadés que cette « modernité », comme toute l'université de Vincennes, était voulue par le gouvernement pour « détourner » les étudiants de leurs revendications et servir « d'abcès de fixation ». Pour ceux qui ont participé directement à la création du Centre expérimental, il est clair que toutes ces innovations ont été le résultat non pas de la bonne volonté du gouvernement, mais de la pression incessante et « raisonnée » de quelques universitaires qui, au cours de l'été, ont arraché au gouvernement ces avancées structurelles, en termes de logistique et d'organisation, de l'enseignement et de la recherche. Notre poids dans les négociations au cours de l'été était inversement proportionnel aux fantasmes des politiques inquiets d'avoir à affronter, à la rentrée, un second Mai 68.

Le sentiment d'être victimes de manipulations (imaginaires), de se voir accorder un « petit cadeau » en échange d'un grand silence lors de la rentrée universitaire (on parlait même de « sucette » pour

---

<sup>1</sup> NDLR. Aujourd'hui UE, unités d'enseignement.

pacifier les étudiants !), s'est encore développé lorsque les étudiants sont entrés, pour la première fois, dans l'université : moquette bleu-nuit dans les amphithéâtres, rangées de fauteuils élégants et confortables, bureaux (y compris pour les étudiants et leurs syndicats) meublés avec fauteuils et méridiennes en cuir fauve ou noir, vastes bureaux en bois foncé, meubles de bibliothèque laqués blanc, porte d'entrée avec une partie vitrée de façon à faciliter la communication entre le dedans et le dehors (et non pour « fliquer »), etc. Beaucoup d'étudiants étaient choqués par ce luxe. D'autres si irrités qu'ils commencèrent à casser les meubles. Impossible de les convaincre. Surenchères, atmosphères de folie, imaginations débridées... comme si certains avaient consommé du cannabis ou du LSD.

Pour ma part, j'étais, comme souvent dans des situations complexes, partagé. J'ai tendance non seulement à écouter mais à être en empathie avec les parties adverses, à comprendre et à accepter leurs arguments. J'avais rêvé d'un renouveau pédagogique et souvent les maos affichaient des méthodes anciennes et disciplinaires. J'avais rêvé d'une université non pas luxueuse, mais agréable à vivre, et voilà qu'une minorité d'étudiants venait casser les meubles au nom de la tradition de la Révolution française qui devait faire table rase de tout ce qui n'était pas révolutionnaire. J'étais indigné, mais je comprenais aussi le refus de ce qui leur apparaissait comme du superflu. Voilà pourquoi, malgré mon désaccord sur la destruction du mobilier, un samedi soir, je me suis laissé embarquer par les policiers qui avaient reçu l'ordre d'évacuer le petit amphithéâtre ! Un bout de nuit dans des cellules beaucoup trop petites, puant l'urine, résonnant de « CRS SS ». Pour ma part, j'ai été libéré vers 3 heures du matin sur ordre du cabinet d'Edgar Faure.

Quelle est l'histoire du mobilier de Vincennes ? Paul Chaslin, qui me savait intéressé par la décoration d'intérieur, me proposa de rencontrer Michel Schulmann, un des deux directeurs du Mobilier international, qui était, avec Knoll, l'un des décorateurs les plus innovants de l'époque. Schulmann m'invita au restaurant « Le Méditerranée », place de l'Odéon. Nous y passâmes près de trois heures à discuter des questions d'université qui lui tenaient à cœur : importance des liens université-entreprise, mais aussi du confort des étudiants pendant les cours et en bibliothèque. Avec toute sa passion, Chaslin avait convaincu Schulmann de me rencontrer pour discuter d'une collaboration. Schulmann a rapidement partagé l'enthousiasme

de Chaslin. Imaginez ma joie ! Vite s'est posée la question des coûts. Je m'étais renseigné auprès des services d'achats du Ministère sur le prix à prévoir pour le mobilier standard aussi triste qu'inconfortable. Schulmann fit un calcul rapide sur la base des critères ministériels. Le coût du mobilier retenu par l'Etat était de 20% inférieur à l'offre de Schulmann. Après une brève réflexion, Schulmann proposa de s'aligner sur les prix de l'Etat. Il en serait de sa poche, mais d'autres universités en cours de construction pourraient apprécier ce mobilier. Vincennes deviendrait un *show-room* pour Schulmann. J'ai réussi à convaincre les décideurs au ministère de l'éducation nationale qui sont rentrés dans la mouvance « Vincennes ». Telle est la « vraie » histoire de la construction de Vincennes et de son mobilier.

### **Flash 6 : C'est alors que tout a failli capoter**

Les bâtiments étaient terminés. Le mobilier installé. Mais il n'y avait pas d'étudiants ! Aucune information majeure n'avait filtré sur la nouvelle université. Ni le Ministère de l'éducation nationale ni le Rectorat de Paris n'avaient communiqué sur Vincennes, alors qu'ils l'avaient fait pour Dauphine. Un vrai boycott passif de l'Etat qui est resté longtemps silencieux sur un de ses projets majeurs de l'été 68. Un boycott actif du Rectorat (responsable du recrutement des étudiants) soutenu par toutes les forces conservatrices de la Sorbonne, qui est à l'origine d'un véritable « black-out ».

Il fallait contrer cette ultime offensive d'avant l'ouverture présumée de Vincennes. Il fallait, nous-mêmes, informer la population étudiante et aller pêcher les candidats, un à un. On décide de prendre d'assaut les médias sans feu vert du Ministre, ni de son cabinet, ni du recteur d'Académie. On imprime des affiches et affichettes qu'on colle dans tous les établissements d'enseignement supérieur. On identifie les émissions à forte audience. On contacte les principaux quotidiens et hebdomadaires. On intervient un peu partout (y compris dans les syndicats et certains partis politiques) pour exposer le projet de Vincennes. Deux ou trois fois, on saisit le micro d'un journaliste récalcitrant et on s'adresse directement à son public. Le plus souvent, les journalistes sympathisent, posent des questions, organisent, en direct, un débat de quelques minutes. En une semaine, 1 000 préinscriptions, en deux semaines 3 000, jusqu'à atteindre 5 puis 10 000. Devant cette puissante vague d'intérêt, devant l'affluence des préinscrits, le gouvernement laisse faire : Edgar Faure voit finalement

l'intérêt que son nom soit associé à cette innovation. Quant aux étudiants et aux jeunes profs, c'est pour eux un sentiment de « victoire républicaine » !

### **Flash 7 : Vincennes, haut lieu de l'excès et des exceptions**

Quarante ans après sa création, Vincennes demeure un lieu d'excès et d'exception, un mélange de violence et d'innovation, le refus du discours politiquement correct et une forme de créativité qui permet de passer d'un monde ancien à un monde nouveau. On peut regretter le vandalisme, les chapelets de grèves jusqu'aboutistes, les séquestrations abusives, les diatribes simplistes contre le capitalisme, etc., mais on ne peut pas ignorer l'énergie créatrice qui s'attaque au *statu quo*, qui réclame le droit à la parole dans une société hiérarchisée, qui rêve de faire éclore la société des hommes à la place de celle de l'argent, qui entend faire primer la démocratie sur le marché, le « bon temps » sur le « temps marchand ». Vincennes est une nécessité qui permet de changer le monde, de faire naître de nouvelles valeurs en rupture avec les anciennes. Vincennes une expression du gauchisme ? Chacun le sait. Mais on oublie souvent qu'il y a des moments où une cure de gauchisme est nécessaire et salutaire... Même aujourd'hui.

**Les innombrables grèves** n'étaient pas toujours justifiées, mais elles étaient aussi une expression spontanée de la volonté d'une partie de la communauté étudiante et enseignante. Ce n'était pas toujours très agréable de se faire injurier dans les couloirs et parfois d'être physiquement menacé. Il y avait un aspect humiliant, mais c'était aussi une forme de théâtre où chacun jouait le rôle qu'on attendait de lui. C'était un spectacle permanent où se livraient des luttes contre les inégalités et où se gagnaient des batailles. Par exemple, grâce à cette énergie, des dizaines de postes d'enseignants ont été créés et une centaine de vacataires titularisés.

**Le « souk »** où des marchands improvisés se servent de leurs activités légales pour couvrir le trafic de drogue est une autre « invention », peu glorieuse, qui apparaît néanmoins comme une des premières cohabitations entre le monde marchand et le monde universitaire.

**Autre innovation : la crèche autogérée.** Elle fonctionne sur le principe de l'échange de services entre parents. Ce type de crèche, fortement développé aux Etats-Unis, a été adopté par plusieurs villes

en France avec le soutien des collectivités locales. C'est le début de la prise en main de certains services publics par les usagers. Mais à Vincennes, les subventions sont quasi inexistantes. Locaux insalubres. Fermeture. Grèves. Soutien partiel des enseignants et quasi total des étudiants.

**A Vincennes, des départements nouveaux naissent et se développent :** Art ; cinéma ; études féminines ; urbanisme ; sciences de l'éducation. Le modèle s'étend à plusieurs autres universités. Autre innovation reprise par des universités et des grandes écoles : l'invitation de professeurs, d'experts, d'intellectuels étrangers qui enseignent leur spécialité en anglais ou dans leur langue native. Quelle grande école n'a pas aujourd'hui ses équipes de spécialistes venus du monde entier ? Vincennes n'hésite pas à recruter des vedettes, dès sa création : [Jacques] Chérèque, de Castro, Foucault, Barthes, Châtelet, Chomsky, Deleuze, Glucksmann, Lacan, Marcuse, Miller, Popper, Serres, Rancière, Xenakis, etc. J'avais invité Chomsky à un double titre : linguiste et activiste politique, défenseur infatigable des peuples et nations opprimés. Il enseignait au département de linguistique et au département d'études des pays anglophones. Le ministère de l'éducation nationale a généralement cautionné ces propositions.

**Le Bread and Puppet.** Le spectacle est constitué de marionnettes géantes (trois ou quatre fois la taille d'un homme), faites de chiffon et de papier mâché, représentant des soldats et des avions américains pilonnant les civils et les militaires au Vietnam. Je les avais vues dans le Village, à New York, et j'ai invité la troupe. Créé à New York par Peter Schumann. Schumann, un proche de Julian Beck, l'inventeur du Living Theatre, a accepté d'emmener sa troupe à l'université de Vincennes où elle a déambulé plusieurs jours au son d'un orchestre de cuivres tour à tour criard et tendre. Le spectacle a ensuite été présenté à la Cité universitaire de Paris, et au festival de théâtre de Nancy organisé par Jack Lang, alors professeur de droit à l'université de Nancy. Paris, dit-on, est aujourd'hui la « capitale des spectacles de rue ». Le Bread and Puppet en est un des ancêtres.

**La participation active des étudiants.** Un jour, une étudiante m'interpelle dans le large couloir-parloir du 1<sup>er</sup> étage, alors que je sors de mon bureau : « Il y a des UV sur les Noirs américains, les Mexicains et autres minorités... », dit-elle. « Pourquoi rien sur les

Indiens d'Amérique ? N'avez-vous pas aimé les bandes dessinées sur les Indiens quand vous étiez petit ? Et les films de cowboys ? ». Je bafouille une excuse maladroite qui se conclut par : « on n'a pas, je ne connais pas de spécialiste » « Vous connaissez Robert Jaulin, l'ethnologue ? », reprend-elle, l'auteur de la *Paix blanche* (la référence dans les études indiennes) ? Je le connais bien, je fais mon doctorat sous sa direction ». La semaine suivante, l'étudiante me fait rencontrer Jaulin. Sympathie réciproque. Au semestre suivant, le département offre sa première UV sur les Indiens, conçue et mise en scène par Jaulin et son étudiante. Pendant les années suivantes, le département a proposé en moyenne deux UV par an sur les Indiens. Avec le succès qu'on peut imaginer. »

**IV.**

**L'université menacée.**  
*Vincennes ou le désir d'apprendre*



## Vincennes mobilisée contre son transfert

*Vincennes ou le désir d'apprendre* est un ouvrage collectif écrit en 1979 à la fois pour célébrer les dix ans de la fondation de l'université de Vincennes et pour lutter contre le projet de son démantèlement et son déménagement autoritaire à Saint-Denis, la Ville de Paris ayant refusé de reconduire le bail de son implantation dans le bois de Vincennes (voir chapitre précédent). La ministre des universités de l'époque, Alice Saunier-Seïté, avait l'intention, par ce transfert, de démanteler l'université de Vincennes, considérée pour sa large ouverture aux salariés et aux étudiants étrangers, sa pédagogie non conformiste et sa pensée critique comme un modèle encombrant.

Pierre Dommergues y a signé l'Introduction de la partie « Mutations » (p. 133-135), de ses seules initiales. Mais en relisant ce texte, plus de 35 ans plus tard, et bien qu'il reprenne quelques citations des contributions qui figurent à sa suite, on y reconnaît intégralement la démarche et la créativité pédagogique et scientifique de Pierre Dommergues, à l'œuvre dès la fondation de l'université. On y reconnaît les termes des réflexions et des débats pédagogiques qui, durant les années qui ont suivi la création du CUEV, ont animé les réunions et commissions au sein du Département d'anglo-américain, rebaptisé par la suite Département d'études des pays anglophones. On y retrouve toutes les innovations avec leur part d'utopie – mais aussi d'engagement dépassant largement le champ de la pédagogie et les frontières universitaires – de Pierre Dommergues : nécessité de la pluralité des approches et des analyses, métissage culturel et social, confrontation des expériences pratiques, refus d'un modèle unique, impérialiste à l'image de ce que sont les Etats-Unis, mise en perspective des contenus et des méthodes dans une démarche comparative et dialogique, référence constante au monde extérieur, pour informer le contenu des cours, en recourant à la presse, à la télévision, aux reportages et aux enquêtes de terrain.

MA

*Vincennes ou le désir d'apprendre*



Sous la responsabilité de : Jacqueline Brunet,  
Bernard Cassen, Pierre Dommergues (*son nom  
avait été oublié et ajouté en erratum*),  
François Châtelet, Pierre Merlin  
et Madeleine Rebérioux.

Coordination : Marie-Louise Azzoug  
Éditions Alain Moreau, Paris 1979

## *Vincennes ou le désir d'apprendre.*

### **Introduction au chapitre « Mutations »**

**Pierre Dommergues**

Vincennes, un vaste projet. Pluridisciplinarité. Formation permanente. Notation continue. Accueil des salariés, même non bacheliers. Et des étrangers. Ouverture sur la réalité contemporaine. Renouvellement des rapports sociaux. Insertion dans la vie active. Lien entre formation et vie professionnelle. Prise de décisions plus collectives, etc. Quel esprit peut-être en désaccord avec de tels objectifs – sur le plan du principe au moins ?

Mais lorsqu'il apparaît que ces objectifs – s'ils sont réalisés avec conscience – impliquent de sérieuses mutations dans le rapport au savoir, dans les échanges sociaux, dans la perception du monde quotidien, qu'ils remettent en question la notion de cursus, de niveau, d'évaluation des connaissances ou de sélection – alors rien ne va plus. C'est la levée de boucliers. La réduction d'expériences d'une infinie richesse à des excès qui existent même s'ils sont rares. L'orchestration de campagnes de presse, à l'époque des inscriptions universitaires, sur des épiphénomènes bien éloignés des véritables problèmes.

Vincennes, c'est un public extraordinairement différencié. A côté de jeunes étudiants français bacheliers, on y rencontre des hommes et des femmes qui reprennent leurs études après vingt ou trente années d'interruption. Des travailleurs à plein temps, bacheliers ou non, qui apportent dans les UV le riche bagage de leur vie professionnelle, civique, syndicale et sociale. Des étudiants étrangers, issus de cultures dont la présence aide concrètement les enseignants et les étudiants français à sortir de leur francocentrisme.

Chacun est d'accord pour ne pas « infantiliser » cette population composée à 35% de non-bacheliers engagés dans la vie active et aux deux tiers de salariés, dont la moitié à plein temps. La réticence se

manifeste lorsqu'il devient évident que, pour atteindre cet objectif, les étudiants doivent « participer à la production de leur propre savoir (Bertrand Schwartz<sup>1</sup>), négocier le contenu du cours, la progression du cursus.

Chacun est d'accord pour écouter la différence. A condition qu'elle ne dérange pas. Que la disparité, le recours à la disparité du groupe ne remette en cause ni le savoir homogène, ni la progressivité, ni la hiérarchie.

Ce qui nous menace, rappelle Gilles Deleuze, « c'est une sorte de lobotomie de l'enseignement, des enseignants, et des enseignés à laquelle Vincennes oppose une capacité de résistance ». Pour François Châtelet, l'enseignement à Vincennes est une rencontre au plus haut niveau : « Les participants avancent, eux, chacun à son rythme et selon ses intérêts du côté de l'intelligibilité la plus vive, d'une force polémique plus affirmée, d'une liberté de jugement plus exigeante. »

Concilier la formation permanente et la vie quotidienne, ce n'est plus tolérable lorsque cela débouche sur ce que Jacques Delors appelle « l'autogestion de la vie quotidienne ». Voilà une mutation potentiellement subversive qui s'ajoute au développement, à Vincennes, d'un réseau de relations sociales internes et externes – entre étudiants, entre étudiants et enseignants, entre enseignants, entre l'administration et les organes élus de décision, les collectifs et les commissions.

Heureuse hétérogénéité des enseignements. L'acquisition des savoir-faire au cours d'un cursus donné doit partir des intérêts de l'expérience, et des motivations des individus. Ainsi sont offertes aux étudiants de nombreuses UV couvrant des champs divers et s'adressant à divers publics selon des horaires qui ne sacrifient ni les travailleurs du jour ni ceux de la soirée. Pour éviter l'éparpillement, des regroupements souvent pluridisciplinaires sont proposés autour

---

<sup>1</sup> NDLR. Bertrand Schwartz, polytechnicien, professeur et directeur de l'École des mines, auteur du rapport sur l'insertion professionnelle et sociale des jeunes (1981, rédigé à la demande du premier ministre Pierre Mauroy). Henri Dieuzeide : pionnier des techniques audiovisuelles, fondateur et directeur de la Radio Télévision scolaire 1952-1967. Parmi les enseignants de Paris 8 cités : Nikos Poulantzas, économiste ; Jean Bouvier, historien ; Françoise Decroisette et André Bouissy, italianistes.

d'un même objet de recherche ou d'une même mise en perspective méthodologique : grappes d'UV, blocs, filières.

La diversité des modes de validation n'est pas moins indispensable. Le contrôle diffère d'une UV à l'autre, et très souvent à l'intérieur d'une même UV dès lors que l'on veut adapter l'enseignement non seulement aux thèmes traités, mais aux besoins et aux attentes des étudiants. Plutôt que d'un contrôle, mieux vaut parler d'une évaluation propre à chaque individu.

Une des responsabilités de l'enseignant est, tout en attachant la plus grande importance au travail de chacun, d'encourager l'apprentissage de la découverte collective. Qu'il s'agisse du débat de toute l'UV sur les documents éclairés et explorés en commun, de la discussion collective d'un travail individuel ou de l'organisation en petits groupes chargés de responsabilités devant l'UV toute entière, la pédagogie individuelle de Vincennes n'est pas individualiste. C'est vers la recherche et les réalisations collectives, parfois conduites sur plusieurs années, que le travail s'oriente : montages audiovisuels ou films, réalisation de dossiers, expositions, articles, ouvrages collectifs.

Un travail mené avec rigueur. Non point selon l'antique schéma du couple « empirisme-théorisme », mais selon une formule qui n'est simple qu'en apparence – « celle qui consiste à articuler, dans un même cours, le discours théorique exigeant et l'analyse des faits concrets » (Nikos Poulantzas). Et en dehors de normes : « Le mal français, remarque Jean Bouvier, c'est aussi l'uniformité, et le désir de passer toute chose à la toise. » Et, au-delà des contradictions : « Les “cannibales” de Vincennes, conclut Henri Dieuzeide, ont fait preuve d'une réflexion critique et d'une imagination technologique exceptionnelles à tous égards. »

Les difficultés existent – ainsi qu'en témoigne une table ronde d'enseignants aux prises avec les contradictions inhérentes aux enseignements de langues vivantes. Là encore, d'intéressantes expériences pour dépasser la spécificité disciplinaire et aborder l'interdisciplinaire.

La volonté de ne pas se limiter aux langues étrangères dominantes et de démarginaliser les langues dites « marginales » (Françoise Decroisette et André Bouissy). La volonté encore de construire, face

à l'histoire impériale des Etats-Unis, la multiple réalité latino-américaine (Mme Allende). Une diversité proche du défi : Vincennes n'est-il pas aussi, comme le rappelle Pierre Vidal-Naquet, un lieu privilégié pour faire de l'histoire ancienne » ?

**V.**  
**La MICEFA.**  
**Genèse d'un réseau d'échanges**



## **Pierre Dommergues, fondateur de la MICEFA<sup>1</sup>**

Dès sa création, le Département d'anglo-américain, qui avait été constitué en faisant appel à de nombreux enseignants étrangers, souvent de renom – britanniques (Anthony Sampson, journaliste ; Christine Brooke-Rose, écrivaine et spécialiste de théorie littéraire ; John Wain, Kenneth White, écrivains) ; américains (Jeffrey Kaplow, historien ; Paul Oren, sociologue) ; mais aussi d'autres nationalités (polonaise : Viola Sachs et Olga Scherer, écrivaines et spécialistes de critique et de théorie littéraire ; hongroise : Judith Stora, spécialiste de littérature comparée) –, a mis sur pied un important système d'échanges non seulement avec les universités anglo-saxonnes mais aussi d'autres pays, Porto Rico et la République Dominicaine notamment.

Pierre Dommergues, qui était responsable de la section des études américaines, et à cette époque le premier directeur du département, a très vite développé un important réseau d'échanges d'enseignants avec diverses universités américaines, CUNY (City University of New York et son Graduate Center), UCLA (University of California at Los Angeles), Columbia University, UCSD (University of California-San Diego), William Paterson University. Parmi les trois à quatre professeurs invités chaque année figurèrent des universitaires de notoriété internationale : Stanley Aronowitz, Seymour Chatman, Bill Domhoff, Leslie Fiedler, John Gerassi, Sean Gervasi, William Kelly, Mark Kesselman, Gabriel Kolko, Harlan Lane, Herbert Marcuse, John Mason, Charles Molesworth, Herbert Schiller, Bill Stanton, Barry Wallenstein, Marx Wartowsky, Cornel West, Howard Zinn, pour n'en citer que quelques-uns.

Une douzaine d'années plus tard, avant même l'existence du programme Erasmus, naquit chez Pierre l'idée d'étendre ces échanges aux étudiants de façon institutionnelle, à travers un programme officiel, fondé sur le principe selon lequel les droits

---

<sup>1</sup> (Mission interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains.

d'inscription étaient acquittés par les étudiants dans leur université d'origine uniquement. Sans cette clause, les étudiants des universités parisiennes auraient été bien peu nombreux à pouvoir aller effectuer un semestre d'études dans une université outre-Atlantique. A cette fin, il sollicita et obtint le soutien de la Commission franco-américaine. Puis, avec l'aide de la CIO (cellule d'information et d'orientation) – de Marie-Louise Azzoug<sup>2</sup> et Jacqueline Placide<sup>3</sup> en particulier –, il alla démarcher les universités parisiennes les unes après les autres dans le but de constituer une fédération d'établissements capable de porter cette structure et d'en assurer le financement. C'est ainsi que naissait, dans un premier temps, le Programme d'échanges Paris-New York, puis la MICEFA, Mission interuniversitaire de coordination des échanges franco-américains. Si c'est en 1985, comme il est dit sur le site officiel de la MICEFA, que fut créée l'association sous forme de consortium, elle exista dès 1982, d'abord avec trois universités parisiennes, puis avec neuf en 1983.

A l'origine, c'est la CIO qui se chargea de l'échange des premiers étudiants, pour la majorité issus du Département d'études des pays anglophones et du Département d'arts, qui partirent encadrés par une enseignante américaniste, Claude Safir, alors elle-même en échange à CUNY. L'association Encrages du département servit au départ de structure logistique. Puis la MICEFA s'institutionnalisa : elle fut hébergée par l'Alliance française, au 101 bd Raspail à Paris : Pierre Dommergues en fut le premier secrétaire général<sup>4</sup> et Nancy Merritt Asthalter, enseignante au DEPA, la première directrice académique, fonction qu'elle occupa pendant de très longues années. Fawzi Ben Salha, qui était secrétaire au DEPA, devint le premier secrétaire de la MICEFA.

---

<sup>2</sup> Marie-Louise Azzoug était alors responsable de la CIO (Cellule d'information et d'orientation). Cet historique de la MICEFA a été rédigé avec sa collaboration.

<sup>3</sup> Jacqueline Placide était secrétaire d'administration universitaire à la CIO.

<sup>4</sup> Les conditions de sa création et son activité sont développées dans un article paru dans la *Lettre de l'Association Bernard Gregory, Formation par la recherche* (consultable en ligne :

<http://www.intelligence.fr/docs/FPR/fpr018.pdf>)

D'autres collègues du DEPA jouèrent également un rôle important au sein de la MICEFA : en particulier Paulette Schubert, qui, dès l'origine, contribua très activement à sa mise en place et à son développement et fut successivement chargée de mission, secrétaire générale adjointe, puis secrétaire générale ; et John Edwards, qui en fut ultérieurement l'un des vice-présidents.

Le but de la MICEFA, défini par Pierre, était non seulement de développer les échanges étudiants et enseignants, mais aussi la coopération culturelle, scientifique, technique et industrielle entre la France et les Etats-Unis. Des fonds furent collectés pour attribuer des bourses de recherche à des chercheurs de haut niveau qui partaient, selon les cas, étudier soit en France, soit aux Etats-Unis. Par ailleurs, la MICEFA créa aux Etats-Unis un bus pédagogique itinérant, le *French Bus*, qui y organisait des actions de promotion du français et apportait aux élèves et aux étudiants américains une documentation sur la France. Comme l'explique Pierre Dommergues, une vidéo spéciale fut réalisée en 1986 par la MICEFA, *Minibus/MaxiFrench*, pour promouvoir l'image de la France dans les écoles américaines.

*« C'est dans ce contexte que j'ai conçu et mis en place "le Bus français aux Etats-Unis". Le but ? Faire connaître les points forts de la France, non pas dans le tourisme ou les industries du luxe, mais dans la recherche, l'enseignement supérieur et les industries traditionnelles (automobile, train), etc. Son champ d'action ? Les lycées ou les étudiants du premier cycle de l'enseignement supérieur. Le déroulement ? Arrivée, soigneusement préparée avec les enseignants américains. Accueil dans la salle des fêtes. Drapeaux français et américains entremêlés. Parfois même la Marseillaise ! Les professeurs et élèves entourent le " Bus", curieux de savoir ce qu'il contient. Une demi-journée d'initiation à la pédagogie active. Une demi-journée de discussion autour d'une vidéo en français sous-titrée en anglais. Mon premier court métrage réalisé, sans vraie compétence, mais permettant de satisfaire mon rêve adolescent de formation à l'IDHEC (Institut des hautes études cinématographiques). Une demi-journée d'activités libres et de réponses aux questions des élèves. A cette*

*occasion, on distribuait, gratuitement, des livres et des revues, offerts par des éditeurs français, dont le « Bus » était rempli.*

*L'intérêt de cette expérience, qui n'a duré que 4 ans pour des raisons financières, c'est qu'elle m'a appris plusieurs choses : la curiosité des ados, même américains, pour des choses venues d'ailleurs. L'importance de la mobilisation des acteurs (profs) locaux avec lesquels notre équipe de professeurs de FLE (français langue étrangère) avait préparé l'événement. L'appui financier – et logistique – de l'ensemble des partenaires américains et français. L'impact culturel, à l'occasion de ces deux journées, à savoir une meilleure connaissance de la France et surtout un début de transformation des comportements des élèves. On voit, dans cette expérience, émerger, en pointillé, les grands principes et valeurs qui caractérisent les futures "écoles itinérantes" ».<sup>5</sup>*

La MICEFA organisait en outre des séminaires et rencontres permettant à des acteurs économiques, politiques et sociaux des deux pays de confronter leurs expériences en matière d'innovation technologique, industrielle et sociale. Ainsi une série de mini-colloques fut-elle organisée par Pierre Dommergues sur ces thèmes dès 1983.

Le premier, consacré aux syndicats français et américains face aux mutations technologiques, eut lieu en décembre 1983 au Centre de recherche de l'université de la ville de New York. Les actes (voir ci-dessous l'introduction de P. Dommergues) en furent publiés en 1984 dans une coédition Anthropos/Encrages (la revue du département).

En 1985, ces rencontres débouchèrent sur deux séries de publications (volumineuses, de 300 à 500 pages chacune) de la MICEFA (financées avec le concours du conseil régional d'Ile-de-France), dont l'objectif était de faire connaître en France les travaux de pointe, notamment la littérature grise américaine (rapports d'experts et de chercheurs : économistes, politologues, syndicalistes, journalistes mais aussi industriels, responsables administratifs ...) sur les stratégies de développement économique au plan local, régional et international. Ces rencontres avaient de surcroît un but prospectif, comme l'indiquent les sous-titres des deux séries : « The United

---

<sup>5</sup> P. Dommergues, témoignage extrait de ses archives personnelles.

States in the 1990's » et « Anticiper l'avenir » : celui de dessiner les évolutions qu'allaient générer les nouvelles technologies aux Etats-Unis et en Europe.

**Série 1** : « The United States in the 1990's », octobre 1985 :

*In Search of a New Deal*  
*Strategies for Regional Economic Development ;*  
*High Tech Fever : Challenges and Choices*

**Série 2** : « Anticiper l'avenir », 1986 et 1987 :

*Tendances ; Contextes* (1986)  
*La création d'entreprises* (1986)  
*Le bureau du futur* (1986)  
*L'usine du futur* (1986).  
*La sous-traitance automobile : concurrence et partenariat* (1987)

La question du développement économique, qui intéressait particulièrement Pierre Dommergues, le conduisit, lorsque fut fondé l'Institut d'études européennes en 1991, à y créer une maîtrise de sciences et techniques « Commerce international et développement économique régional » et à mettre sur pied ultérieurement un IUP (institut universitaire professionnel) et un CFA (centre de formation par alternance) pour y assurer cette formation en alternance pour une partie des étudiants.

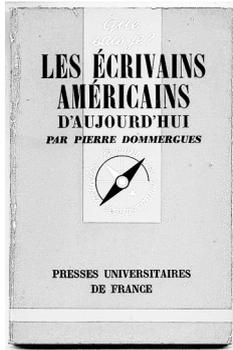
Aujourd'hui la MICEFA regroupe 16 universités franciliennes et organise des échanges d'étudiants, d'enseignants et de chercheurs avec une trentaine d'universités nord-américaines (4 au Canada et 25 aux Etats-Unis représentant plus de 70 campus), dans diverses disciplines : sciences humaines et sociales, sciences politiques, commerce, marketing, gestion, économie, relations publiques, relations internationales, sciences exactes, lettres et arts, médecine. Chaque année plus de 200 étudiants issus des universités franciliennes effectuent un séjour d'études d'un semestre ou d'une année dans une université américaine. Les étudiants américains en échange à Paris bénéficient, eux, d'un encadrement de la MICEFA : tutorat, cours spécifiques, rencontres et visites culturelles...

Cette structure, qui doit tant à celui qui l'a créée, ne cite même pas son nom dans son bref historique.

MA



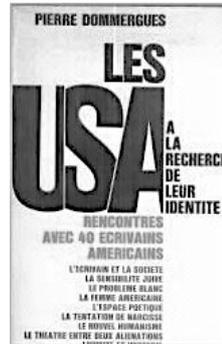
**VI.**  
**L'identité américaine,**  
**la littérature et les écrivains**



*Les Ecrivains américains d'aujourd'hui*

PUF, coll. « Que sais-je ? »,  
Paris, 1965, 1969, 1972, 1974, 1978

*Les USA à la recherche de leur identité.  
Rencontres avec 40 écrivains américains*  
Grasset, Paris, 1967



*L'aliénation dans le roman  
américain contemporain*

Thèse soutenue à la Sorbonne par  
Pierre Dommergues en 1972  
et publiée en 2 volumes  
par UGE 10/18, Paris, 1976



## La « *res fantastica* » américaine mise à nu

Grâce à ses ouvrages, qui font toujours référence – notamment *Les Ecrivains américains d'aujourd'hui*<sup>1</sup>, *Les USA à la recherche de leur identité. Rencontres avec 40 écrivains américains*<sup>2</sup> et *L'Aliénation dans le roman américain contemporain*<sup>3</sup> –, ainsi qu'à ses nombreux articles dans la presse et les revues littéraires (*Le Monde* et son supplément « Le Monde des livres », *Le Monde diplomatique*, entre autres), Pierre Dommergues a fait œuvre de « passeur » en familiarisant l'intelligentsia et le public français avec la scène littéraire et culturelle américaine.

Comme il le raconte dans ses divers écrits, il avait développé une passion pour les Etats-Unis, qu'il sillonna de long en large, au cours de ses incessants voyages, pour aller s'entretenir avec les écrivains, intellectuels et créateurs américains les plus en vue mais parfois aussi totalement inconnus en France, privilégiant ceux qui se situaient dans les nouveaux courants avant-gardistes, anticonformistes, alternatifs ou *underground*. C'est cette longue quête qu'il évoque dans le premier texte qui suit.

En 1972 Pierre Dommergues soutenait son doctorat d'Etat intitulé « L'aliénation dans le roman américain contemporain ». Jean-Michel Palmier<sup>4</sup>, qui assista à la soutenance de thèse, écrivit les deux articles reproduits ci-dessous (l'un en 1972 dans *Le Monde* et l'autre en 1977

---

<sup>1</sup> PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1965, 1969, 1972, 1974, 1978.

<sup>2</sup> Grasset, Paris, 1967.

<sup>3</sup> Sa thèse, publiée en 1976 (UGE 10/18) : voir pages suivantes les deux articles de Jean-Michel Palmier.

<sup>4</sup> Philosophe, historien de l'art, écrivain et essayiste prolifique (il a publié une vingtaine d'ouvrages et des centaines d'articles, avant de disparaître prématurément à l'âge de 53 ans, en 1998), Jean-Michel Palmier fut l'un des enseignants les plus remarquables cooptés par Pierre Dommergues, qui souhaitait ouvrir à la pluridisciplinarité les études anglo-saxonnes et, plus largement, les études dites « de civilisation ». Nommé maître de conférences au Département d'études des pays anglophones, Jean-Michel Palmier quittera l'université Paris 8 en 1986 pour devenir professeur d'esthétique à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

dans *Le Monde diplomatique*), dans lesquels il mettait en lumière l'approche totalement novatrice qu'introduisait Pierre Dommergues dans l'étude de la littérature et des écrivains américains, selon une méthode exposée par l'auteur de la thèse :

*« La thèse reprend la méthode du montage de textes qui parlent. Mais cette fois-ci les paroles ne sont pas seulement celles des romanciers et poètes des années 60, mais aussi celles qui s'expriment à travers des documents historiques authentiques (la Déclaration d'indépendance ainsi que des discours – Johnson par exemple – ou des comptes rendus d'événements qui ont marqué la période) qui permettent au lecteur, par le choc des textes, de mieux appréhender la res publica et la res fantastica américaine. Les paroles, en contrepoint, sont aussi celles de philosophes, sociologues, politologues vivants ou morts depuis longtemps qui sont toujours des références, des clés pour comprendre l'événement, pour construire une problématique. Dernières paroles : celles du rédacteur de la thèse qui déroule le fil rouge – ici de l'aliénation. »*

A travers près d'un millier de pages, Pierre Dommergues se livrait – comme le montre avec brio J.-M. Palmier –, à une magistrale analyse de l'identité et du mythe américains à travers la littérature – plus précisément cinq auteurs – mettant en lumière le rôle ambigu qu'y jouent les écrivains, entre contestation et sublimation, sans pouvoir échapper à l'aliénation engendrée aussi bien par la réalité que par le rêve américains.

Ainsi écrivait-il dans « L'avertissement » de la thèse publiée<sup>5</sup> :

*« L'écrivain américain est un opposant [...]. Quant au romancier contemporain, il défie toutes les formes de pouvoir : les institutions (l'école, l'armée, la famille), les mythes (la prédiction des faits, la légende de la mobilité sociale, l'innocence de l'enfance), les valeurs dominantes (individualisme, principe de linéarité, abstraction) et les techniques de manipulation (intégration, intériorisation, conditionnement par les mots et les images).*

*Mais la remise en question n'est jamais vraiment radicale – en ce sens que le romancier contemporain s'attaque moins*

---

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 10 et 14.

*aux fondements du système qu'à ses excès, moins aux malformations qu'aux déformations, propageant ainsi – en fin de course – une idéologie dominante nettoyée de ses scories. [...]*

*Le rôle du romancier est ambigu – et peut-être est-il difficile qu'il en soit autrement. Pourquoi devrait-il assumer seul la responsabilité de transformer le monde ? Pourquoi exiger de lui plus que du sociologue, de l'enseignant ou du médecin ? Il est, lui aussi, piégé dans un système ; mais il est, lui aussi, responsable de sa production. »*

Dans les deux derniers articles de ce chapitre, extraits du *Monde* et du *Monde diplomatique*, Pierre Dommergues analyse, à travers leurs romans, l'engagement de deux écrivains américains parmi les plus radicaux, James Baldwin et Norman Mailer.

*Meurtres à Atlanta*<sup>6</sup>, de l'écrivain noir protestataire James Baldwin, exprime – commente Pierre Dommergues – le « cri d'un homme meurtri par des siècles de terreur », alimentée par la « folie sudiste » meurtrière à l'égard des Noirs et le racisme quotidien, véritable « émasculatation physique et spirituelle » de la communauté noire.

*Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?*<sup>7</sup>, de Norman Mailer, est appréhendé à travers un entretien accordé à P. Dommergues par l'auteur à l'occasion de la réédition de son livre en France. Le roman, qui ne traite pas directement de la guerre au Vietnam, contient en filigrane une virulente critique de la barbarie d'une société américaine violente et névrosée, empêtrée dans le racisme, la guerre et le « totalitarisme de la médiocrité ». « *Les conduits de la civilisation sont engorgés. Nous avons besoin d'une vision noire de l'existence pour que notre civilisation puisse respirer dans la chambre à gaz qu'elle s'est fabriquée* », confie l'auteur à son interviewer.

MA

---

<sup>6</sup> Traduction de James Bryant, Stock, Paris, 1985. *The Evidence of Things not Seen*, Holt, Rinehart & Winston, New York, 1985.

<sup>7</sup> Grasset, Paris, 2008 (1<sup>ère</sup> éd. 1987), traduction de Maurice Pons et Anne-Marie Le Gall. *Why are we in Vietnam ?*, G. P. Putman's Sons, New York, 1967. Norman Mailer fut un opposant à la guerre au Vietnam, ce qui lui valut d'être emprisonné en 1967.



## A la rencontre des écrivains américains

Pierre Dommergues

Texte extrait des archives personnelles  
de Pierre Dommergues

### **Le désir d'Amérique m'est venu brutalement et s'est transformé rapidement en passion**

J'avais l'impression que je n'avais plus rien à apprendre de l'Angleterre – ni de sa culture que j'avais adorée, ni de ses femmes qui ne m'attiraient plus. C'était comme si j'avais fait le tour de la question, comme si je n'avais plus de secrets à découvrir, comme si je n'avais plus de projet à partager avec l'Angleterre. L'Amérique m'est au contraire apparue comme la terre des possibles [...] La conquête de l'Amérique était mon projet. Comme à l'époque des pionniers, c'était un territoire à conquérir. Ce n'était pas une liberté accordée mais une liberté à conquérir. Tout cela est aussi cérébral qu'affectif, – si on précise que le déclic a été provoqué par la lecture de Faulkner et par un article de Sartre sur la temporalité chez ce romancier américain. Je suis arrivé en Amérique à travers les yeux d'un philosophe français qui a lutté contre le mode de vie des Américains.

[...]

Été 1961. Nous étions une vingtaine de profs de lycée invités par le gouvernement américain pour découvrir l'Amérique. Voyage de propagande. Voyage touristique avec, néanmoins, de nombreuses plages de liberté qui nous ont permis d'apercevoir l'Autre Amérique, celle qui ne profitait pas de l'opulence, celle qui commençait à produire de la pauvreté. Nous étions très privilégiés et débordants d'idées toutes faites et de préjugés sur les Etats-Unis. Mais un mois d'exploration, sans guide officiel, avait eu, sur nous,

un effet lénifiant. On commençait à se sentir chez soi. Presque intégrés.

New York : ses *yellow cabs* lancés à toute allure sur de larges avenues à sens unique. Central Park, espace à la fois urbain et campagnard, bordé au sud-est par de somptueuses propriétés et au nord par des ghettos rampants de Noirs et de Portoricains. Grand Central, la gare historique de New York, coiffée d'un gigantesque dôme, recouvert de boiseries sombres et majestueuses, où se croisent, chaque jour, des milliers de passagers qui s'enfilent à travers des portes comme dérobées menant aux trains.

Le train qui traverse l'Amérique d'est en ouest est l'équivalent de la « *Route 66* » que les *beatniks* rendront célèbre quelques années plus tard. A chaque arrêt, un préposé (noir) installe devant les portes du train un marchepied en bois qui permet d'atteindre le quai sans risque. La nuit, c'est comme dans *Certains l'aiment chaud*. Une armée de Noirs transforme les wagons de jour avec leurs banquettes en couchettes. Des rideaux noirs sont tirés, côté couloir, et d'autres, à angle droit, isolent les cabines qui accueillent, chacune, quatre passagers. A peine les lumières sont-elles baissées que chacun sort de derrière son rideau : les conversations se font de plus en plus bruyantes, des bouteilles de whisky et de coca s'échangent, des chansons, des étreintes. Un des moments inoubliable, fantastique, magique, hors du temps, est lorsque tôt, un matin, le train s'est arrêté en pleine montagne, au milieu de nulle part, au sommet d'un col dans les Rocheuses qui séparent les Etats-Unis, du nord au sud, en deux univers totalement étrangers l'un à l'autre. Côté est, la grisaille, la pluie, la neige. Côté ouest, un soleil éblouissant, une végétation luxuriante, des voitures décapotables.

San Francisco. Libre, multiple, grouillante et calme. C'est là que j'ai découvert le jazz. Il y avait bien eu Louis Armstrong, il restait encore des traces de Betty Smith et de quelques autres chanteuses des années 30 dont on raffolait en France. Mais le jazz, le « vrai jazz », c'était la Californie, Berkeley, à la rigueur Los Angeles, pas encore Chicago, ni Détroit, ni même New York. Certains de nous avons passé les cinq nuits californiennes dans des bars bondés, enfumés, à écouter Cecil Taylor et Charlie Parker.

[...]

J'ai rencontré de nombreux intellectuels américains : la plupart, des romanciers, des dramaturges et des poètes. Les entretiens réalisés avant 1966 ont été publiés, aux éditions Grasset, sous le titre : *Les USA à la recherche de leur identité*. [*Rencontres avec 40 écrivains américains*, 1967]. Un grand nombre d'entre eux sont parus dans *Le Monde* quotidien pendant cette période. D'autres entretiens avec des philosophes, sociologues, politologues et personnalités politiques ont été publiés, notamment, dans « Le Monde Dimanche » entre 1968 et 1980. Un objectif des entretiens littéraires était de faire découvrir ou redécouvrir à un public français des écrivains qui paraissaient « pâles » par rapport à leurs « grands aînés » (Faulkner, Dos Passos, Steinbeck, Hemingway, etc.) adoptés depuis longtemps par l'intelligentsia et le grand public français. Un autre objectif était d'identifier, en comparaison avec la littérature française, au-delà des spécificités actuelles (roman juif, roman noir, roman indien, premières productions portoricaines), les caractéristiques ou les inflexions proprement nationales de la production littéraire aux Etats-Unis. Si Henry James aurait pu être européen (et encore), un Walt Whitman, un Thoreau, même un Melville ne pouvaient être qu'américains. Les entretiens, plus politiques, réalisés après 1970, avaient pour ambition de faire connaître des intellectuels (conservateurs ou progressistes) dont les idées émergentes allaient s'imposer en France et en Europe, quelques années plus tard.

**Avec mon Nagra, j'ai interviewé plusieurs centaines d'écrivains, d'intellectuels et de simples citoyens dans des lieux les plus inattendus**

La plupart des écrivains ont été interviewés dans des lieux typiquement américains : chambres (tristes) de motel, hôtel quasiment en ruine, mais légendaire, (le « Chelsea » à New York qui abrita les *Beatniks*), bars d'hôtel plus ou moins louches, librairies en parfait désordre (celle de Ferlinghetti à San Francisco), appartement réduit au minimum de confort (Algren à Division Street, Chicago), voitures, trains, autobus, aéroports, gares, trottoirs dans des rues bruyantes, etc. Certains ont été interviewés trois fois ou plus : Bellow dans l'appartement sombre d'une femme de lettres d'origine roumaine qui m'avait laissé entendre qu'elle était le modèle de la Ramona de Herzog ; Bellow sur une plage éventée de sable fin qui ondulait en petites dunes à Martha's Vineyard devant sa maison de bois peinte en blanc. (C'est la seule fois où j'ai été reçu par un

écrivain américain dans un décor non urbain). Bellow dans son appartement à Riverside, Chicago.

Avec mon Nagra gainé de cuir noir en bandoulière sur l'épaule droite, un sac plein de bandes vierges ou enregistrées sur l'épaule gauche et, dans la main droite, un baluchon contenant le minimum de vêtements de rechange et d'affaires de toilette, je devais avoir l'air d'un « *hobo-bobo* ». Dans mon baluchon, j'avais notamment un costume, acheté en solde chez Sachs à New York, que je chérissais et que j'ai longtemps gardé – effectivement infroissable, lavable dans un lavabo et sec le lendemain matin. Autre caractéristique de mon accoutrement, la poche droite de mon pantalon qui menaçait de se déchirer sous le poids de dizaines de pièces que j'utilisais toute la journée pour confirmer ou modifier, par téléphone, mes rendez-vous. Au cours des étés de 1964 et 65, j'ai parcouru des milliers de kilomètres avec tous les moyens de locomotion disponibles – avions, trains, bus, voitures de location et, même, vélo. Pour ma seconde rencontre avec Bellow, ce dernier m'avait invité, dans sa maison d'été, à Martha's Vineyard. A la fois pour être sûr d'être à l'heure au RV et pour visiter, même superficiellement, une partie de l'île, j'avais loué un vélo – un de ces légendaires vélos hollandais noirs, haut sur pattes et, à force d'insister, on m'avait donné une carte toute froissée et fourni des explications pour couper à travers dunes. Ce qui devait arriver arriva. Roues ensablées jusqu'à l'essieu, bagages inexorablement attirés vers le sol. Plus je pédalais, plus je m'enfonçais. Je fus sauvé par deux jeunes gens dont le 4/4 glissait sur les dunes avec l'élégance d'un char à voile. Une bière nous attendait ainsi qu'une bouteille de Jack Daniel's, le Bourbon préféré de Bellow.

## « L'aliénation dans le roman américain »

Jean-Michel Palmier

Paru dans *Le Monde* (1972, en ligne, non daté)

Peu d'études ont été consacrées au roman américain de l'après-guerre. Or celui-ci est marqué par un courant unique, né de la confrontation souvent brutale, des écrivains et des événements dans une Amérique qui les a entraînés, à travers ses conflits et ses rêves, au cœur de ses fantasmes et de ses faux paradis. Pierre Dommergues vient de le mettre en évidence sous la forme assez paradoxale d'une thèse de doctorat, soutenue en Sorbonne, dans le très officiel amphithéâtre Descartes, qui a vu s'affronter autour de ce sujet, non seulement un candidat et un jury, mais deux conceptions radicalement opposées de ce que doit être une thèse.

Dommergues appartient à une génération qui a posé à la littérature les questions de Sartre, et qui considère que l'écrivain est responsable tout autant que l'homme politique. Ses écrits l'engagent, mais ses silences aussi. Comprendre l'évolution du roman américain, c'est donc abandonner l'histoire de la littérature pour décrire l'univers bariolé, parfois sanglant, toujours conflictuel dans lequel l'écrivain est en situation. Et quelle meilleure approche choisir, pour comprendre l'infinité de cette littérature américaine, que ce thème de l'aliénation, répercuté à l'infini, dans la prose réaliste d'un Selby ou les paradis artificiels d'un Burroughs ? Trois « postulats » orientent cette recherche : une certaine conception des structures sociales communes à l'Europe et à l'Amérique, fondées sur la consommation, l'hypervalorisation du travail et du progrès, l'autorité et la répression ; l'aliénation considérée comme une manière d'être au monde qui affecte l'existence tout entière ; enfin la certitude que la pratique littéraire s'inscrit comme les autres activités au sein d'un univers social et politique.

Dommergues propose une phénoménologie de l'aliénation fondée sur Hegel, Marx, Lukacs, mais aussi sur Reich, Marcuse, Fanon et Cooper. Il analyse ce qui constitue la « *res americana* », la longue histoire du « rêve américain » et son écart meurtrier avec la réalité, les rapports avec autrui, les multiples visages du moi aliéné, l'autosatisfaction de l'écrivain et ses refuges. Il montre qu'il existe

au sein de la culture américaine une schizophrénie individuelle, mais aussi nationale, comme l'affirme Norman Mailer, une schizophrénie culturelle des Noirs américains telle que la décrit LeRoi Jones. Il dissèque l'Amérique et ses mythes, la littérature et ses pièges, dévoile les contradictions entre les intentions des écrivains et leur engagement effectif.

Toutes ces ambiguïtés sont mises en lumière dans la seconde partie de la thèse qui présente l'évolution politique et littéraire de cinq écrivains, mettant en parallèle des œuvres aussi différentes que celles de Bellow, Mailer, O'Connor et surtout Burroughs.

La méthode de Dommergues a quelque chose de fascinant : il utilise les techniques de la critique littéraire, mais aussi celles du cinéma, tels le montage, la superposition de plans. Il s'exprime dans un langage vivant et imagé, inclut des interviews d'écrivains à l'appui de ses analyses, cite longuement leurs textes et même imagine des rencontres fictives entre vivants et morts, comme si Malcom X, Carmichael, Cleaver, Ellison, LeRoi Jones et Mailer acceptaient de prendre part à un dialogue fantastique.

On se doute que de tels procédés n'ont pas été du goût de tous les membres du jury. La soutenance mouvementée, parfois agressive, à laquelle le public avait envie de participer aux côtés du candidat, est souvent aussi intéressante que la thèse. Dommergues s'est vu reproché d'avoir brouillé les styles en introduisant le journalisme dans la thèse, la sociologie dans la littérature, en sacrifiant le lourd appareil critique traditionnel au dialogue et à la vie. Derrière ces critiques de forme apparaissait une critique de fond : il a osé mêler la littérature et la politique, affirmant qu'elles sont indissociables, prenant parti avec Marcuse et Fanon pour les opprimés contre les oppresseurs.

L'importance de ce débat n'échappa à personne. Par-delà les polémiques méthodologiques, c'est la signification même de la thèse de doctorat qui est en cause. Un travail universitaire a-t-il pour but d'ensevelir ou de découvrir ? Doit-on en exclure tout ce qui est actuel et polémique ? Doit-on taire ses options politiques ou les affirmer ? A toutes ces questions Dommergues a répondu avec la plus grande sincérité, et c'est ce qui donne à sa thèse un caractère exceptionnel. Elle fera date non seulement dans l'histoire de la critique littéraire, mais aussi dans les annales de la Sorbonne, qui, malgré ses réserves, lui a décerné une mention « très honorable » vaillamment disputée.

## « L'écrivain dans les pièges de la société industrielle »

A propos du livre de Pierre Dommergues :  
*L'aliénation dans le roman américain contemporain*

**Jean-Michel Palmier**

*Le Monde diplomatique*, février 1977

Mise en question de la littérature américaine contemporaine, de la radicalité de sa protestation, au sein d'une société aliénante et aliénée, la thèse de Pierre Dommergues n'est pas seulement l'œuvre d'un spécialiste de la littérature et de la civilisation des Etats-Unis. C'est un corps à corps passionné avec les problèmes les plus fondamentaux de la société capitaliste industrielle, ses fantasmes, ses rêves et ses mythes.

Le littéraire est, pour Dommergues, informé par la problématique de Sartre, inséparable du social, l'acte d'écrire du fait de dévoiler, de prendre position, de s'engager. En près de mille pages, il brosse un tableau exhaustif et vivant de la « *res americana* », comme il l'appelle, démonte les mécanismes des différents visages de son aliénation et confronte cette analyse avec les prises de position de cinq écrivains – Norman Mailer, Saul Bellow, Flannery O'Connor, LeRoi Jones et William Burroughs – dont l'œuvre a joué un rôle certain dans l'intelligentsia américaine depuis les années 60. Travail magistral qui ne se satisfait jamais des déclarations officielles des écrivains sur leurs œuvres, des commentaires, mais traque leurs ambiguïtés, révélatrices de leurs idéologies et de leurs visions du monde, à travers ce qu'ils disent de la femme, du Noir, du pouvoir ou de la sexualité.

Dommergues a un goût marqué pour les confrontations, les ruptures de style et d'écriture. Les auteurs qu'il cite ne sont jamais des témoins muets : ils vivent, s'expliquent, se défendent, entrent dans des dialogues fantastiques où les citations de Marx, de Sartre, de Fanon, de Malcom X, de Norman Mailer, de Burroughs, alternent avec les répliques des personnages de romans et les situations

concrètes. Confrontation entre la littérature, la sphère du pouvoir, la misère du vécu qui vise sans cesse l'essentiel : non enrichir la critique littéraire, mais comprendre la vie quotidienne, les espoirs et les rêves qu'elle porte, qu'il s'agisse de l'Indien, du Portoricain, du Noir, de la femme, de l'homosexuel ou de l'homme de la rue. Ce qui est en jeu, c'est notre libération.

### **Le poids du réel**

Aussi la théorie de l'aliénation que propose Dommergues est-elle résolument pluridimensionnelle. Elle se fonde sur Hegel, Marx, Sartre, Freud, Fanon, Lefebvre ou Lukacs. Elle fait appel à la sociologie comme à la psychanalyse car toute approche qui limiterait le phénomène de l'aliénation à la sphère du travail ne peut comprendre la complexité de ce quotidien, de ce vécu qui intéressent l'écrivain. L'Amérique est un monstrueux exemple des caractéristiques sociales et politiques qui se traduisent par un style de vie commun aux sociétés industrielles avec ses conflits spécifiques, ses traditions. Aux Etats-Unis plus qu'ailleurs sans doute, les faits l'emportent sur les idées, le réel écrase les images. Le mythe de la frontière qui hantait les premiers écrivains de ce pays a fait place à un décor de villes géantes qui constituent désormais la toile de fond de toutes les aventures humaines. Les paysages se sont effondrés ainsi que les valeurs traditionnelles pour faire place à un rapport de l'homme au monde qui passe nécessairement par la consommation. Sans doute, parfois, dans un éclair de lucidité, un personnage comme ceux des pièces d'Arthur Miller en vient-il à souhaiter posséder un objet qui ne le tue pas, qui ne meure pas immédiatement. Tandis que sociologues et philosophes – de Riesman à Marcuse – dénoncent une économie de gaspillage qui ne trouve son équilibre que dans la production continue de faux besoins, le roman américain ne cesse de refléter ces créatures brisées, angoissées, broyées par des objets qui les aliènent autant qu'ils les fascinent. Le monde où se meut l'écrivain, comme ses personnages, est fait de supermarchés, de drugstores, de vitrines, de poubelles, de cimetières de voitures. De Malamud à Kerouac, il ne cesse d'être conscient des aberrations du style de vie, de même qu'il peut rarement y échapper véritablement.

Cette fétichisation de l'objet brise peu à peu l'individu, le dégrade et le tue. Le monde comme la vie ne sont que des successions de trompe-l'œil et de vitrines. L'haleine de la femme chez Mailer a un

goût d'amertume, de cendres et de whisky. L'écrivain américain est souvent prêt à se révolter contre cette situation, mais s'il s'en prend aux absurdités les plus criantes du système, il perçoit rarement l'origine véritable de cette aliénation. La révolte fait place à l'ironie d'Herbert Gold ou au lyrisme de Kerouac et de la *Beat Generation*. Mais les « nouveaux barbares » ne dépassent guère les frontières du monde civilisé. Leurs *shums* de San-Francisco ou de Los Angeles deviennent des refuges, des faux paradis. La barbe et les cheveux longs, l'alcool, la drogue, la sexualité « libérée », le jazz et le mysticisme permettent souvent de peindre du rose sur du gris. La violence n'est vécue qu'en rêve, en écoutant Charlie Parker. Révoltés sans doute, mais sûrement pas révolutionnaires.

Et d'ailleurs, comment s'attaquer à ce que Dommergues nomme si bien « *le pouvoir sans visage* » qui caractérise la réalité des sociétés modernes ? L'aliénation n'est pas liée à une simple forme de gouvernement politique. Elle est là, omniprésente, dans chaque geste. L'écrasante concrétude du style de vie, le bonheur, mince pellicule posée sur l'agressivité, l'angoisse, la peur, marquent les désirs et les rêves. Le conformisme et l'anticonformisme n'échappent pas à ces déterminations. Cette Amérique des foules solitaires, décrite par Riesman, Whyte<sup>1</sup> et Marcuse, a un pouvoir invisible, aussi dangereux que tentaculaire. Elle peut tolérer certaines révoltes, certaines marginalités, sachant que ces phénomènes ne peuvent briser son encerclement et sa logique. La parole de l'écrivain, sa révolte s'inscrivent dans l'univers idéologique le plus puissant, même s'il n'est pas sans failles, le discours le plus clos, même s'il est contradictoire, que le capitalisme ait jamais produits. Le pouvoir auquel l'écrivain devrait s'attaquer n'est pas seulement le complexe militaire et industriel, le gouvernement ; c'est un style de vie intériorisé, un système d'extra-déterminations qui exercent sur chacun une emprise grandissante. La société américaine apparaît, dans son ensemble, comme contre-révolutionnaire, capable de transformer la destruction en positivité, de monnayer l'aliénation contre l'illusion de fausses libérations, capable de se mobiliser et de

---

<sup>1</sup> NDLR. William Hollingsworth Whyte est un sociologue urbaniste et journaliste américain qui s'intéressait à l'interaction entre l'homme et l'espace urbain. En 1956 paraissait *The Organization Man*, qui connut un succès considérable.

mobiliser ses membres contre une agression aussi bien intérieure qu'extérieure. L'ennemi n'est plus seulement le communisme mais la différence, et chacun ne cesse de s'observer, comme l'a si bien montré Riesman, pour être fidèle à la norme.

Dans une société hypercontrôlée, malade d'oppression, ce sont encore les mécanismes de contrôle qui apparaissent comme le meilleur recours contre l'angoisse. Dépossédé de son existence, l'Américain ne peut échapper au virus de la possession ; traqué, l'homme de la rue rêve encore d'interrogatoires, de procès, de militarisation de la vie. Au lieu de chercher à découvrir les racines de tant d'aberrations, l'écrivain sera tenté de s'enfuir dans un « *troisième monde* », l'univers de l'aliénation, l'Amérique fantastique et fantasmée, qui devient aussi réelle que le sont ses villes, ses rues et ses supermarchés.

### **La « *res americana* »**

Décors cauchemardesques, les villes échappent au contrôle de l'homme par leur prolifération anarchique mais elles fascinent par les beautés vénéneuses qu'elles recèlent. New York ou Los Angeles ne sont, dans la littérature, que les incarnations passagères d'un même malaise. L'Amérique fantastique, c'est l'aliénation qui devient plus vraie, plus possible que le réel lui-même. Les objets se mettent à vivre et dévorent ceux qui les possèdent. « *L'Amérique croit en la réalité mais elle vit dans l'irréalité* », souligne justement Dommergues. Mais cette irréalité est tellement intégrée au vécu qu'elle devient invisible, même pour l'écrivain. C'est l'univers d'autoroutes, de motels toujours semblables que parcourt Humbert Humbert avec sa Lolita en socquettes, perdue dans ses comics et ses chewing-gums et qui, par son irréalité même, finit par devenir rassurant. Décor banal, tellement banal et familier que son caractère hallucinatoire disparaît. L'écrivain sait que le rêve américain s'en va en lambeaux sanglants, qu'il ne pourra jamais se reconnaître dans cette réalité morcelée, mais il préfère encore considérer la réalité fantastique de la « *res americana* » comme la création d'un démiurge fou que de l'interroger vraiment. Le fantastique a perdu tout caractère allégorique pour devenir quotidien. La logique absurde n'engendre ni prise de conscience ni révolte radicale. Comme Joseph K., l'écrivain américain se soumet à la justice du procès, sans mettre en question la raison de son existence. Comme Kafka, Knickerbocker, Southern,

Kesey et Friedman<sup>2</sup> se réfugient dans l'humour noir. Cette réalité aliénée, l'écrivain américain finit par l'aimer. C'est son cerveau qui est dévoré par une gigantesque fleur rouge (T. Williams) et il devient lui-même une partie du décor, pétrifiée dans « *un temps angoissant qui ne dépend apparemment de personne* ».

### **Du rêve à la schizophrénie**

Dans un monde absurde et éclaté, la conscience elle-même se morcelle tout en cherchant en vain à recouvrer sa plénitude et son unité. Le rêve américain, bafoué, piétiné, ne cesse de renaître avec de nouveaux contenus. Exilé, l'Américain l'est assurément, et l'écrivain plus que tout autre. Les personnages de romans sont là pour témoigner de cette longue quête de l'identité. L'homme total de Feuerbach ne cesse de se profiler derrière les images du pionnier, de l'Indien, de l'homme des prairies. L'écrivain sait que son monde s'est édifié sur la violence et le sang, mais il ne cesse de rêver d'un monde meilleur, d'une innocence radicale à retrouver. Ce paradis n'est pas à chercher dans le passé, mais dans une harmonie à conquérir, qu'il s'agisse du rapport au monde (McLuhan), des paradis artificiels (Burroughs) ou de la sexualité. Hanté par le péché, l'écrivain rêve de sainteté – comme les personnages de Kerouac, vagabonds mystiques, clochards célestes. Il est sans doute celui qui vit le plus tragiquement ce conflit de valeurs, ce divorce entre le rêve et la réalité. Il regarde la révolte des minorités avec un mélange d'angoisse et de sympathie, les soutient parfois, mais ne cesse de se nourrir d'illusions. S'il sait qu'il ne peut se réfugier dans un paradis historique antérieur, il croit encore en d'autres paradis possibles, l'enfance, le mysticisme, la sexualité. Aliéné lui-même dans un monde d'objets, l'écrivain semble parfois tenté de tuer son double, mais bourgeois et beatnik, sainte et prostituée, victime et sadique, exhibitionniste et voyeur restent pris dans les mêmes chaînes. Le romantisme triste de Carson McCullers a comme complément son alcoolisme et sa peur. Conscience fragmentée dans un monde brisé, l'écrivain se blesse contre les éclats du miroir où il ne cesse de se regarder. Même la fuite est impossible : chômeur, clochard, marginal font partie du système et

---

<sup>2</sup> NDLR. Les écrivains cités sont tous des auteurs d'œuvres satiriques et d'humour noir : Terry Southern (1924-1995), Ken Kesey (1935-2001), Bruce Jay Friedman (1930).

sont récupérés par lui. Sa tête ressemble « à une cave aux murs lézardés ». Le corps lui-même n'est plus seulement une dépouille, une défroque, c'est un cancer, une tumeur qui vit et qui souffre. La schizophrénie chez Herzog est le résumé de tout un univers révolté, l'écrivain sent qu'il y a en lui quelque chose de bloqué. Névrosé, il vit ses contradictions et s'y enferme. Ses rêves seuls sont traversés par une liberté et une authenticité qu'il ne peut atteindre.

### **De Mailer à Burroughs : révolte et réformisme**

Si Dommergues analyse longuement cet univers de l'aliénation américaine et ses mécanismes, c'est pour le confronter aux itinéraires politiques, aux visions du monde, aux formes de critique élaborés par cinq des écrivains qu'il juge les plus fondamentaux et les plus représentatifs de la littérature américaine contemporaine. Pour difficile qu'elle soit, l'articulation des œuvres littéraires et des analyses théoriques de l'aliénation ne cesse d'être la préoccupation qui guide toute sa démarche.

Norman Mailer se considère lui-même comme « le père de l'existentialisme américain ». Pas plus que le héros de *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?*, D. J., Norman Mailer n'a lu Kierkegaard, mais il retrouve de nombreux thèmes communs à l'existentialisme européen : méfiance à l'égard de la raison, de la science et de la technique, sentiment extrême de la contingence de l'être humain, de sa fragilité, d'une vie où chaque instant est une victoire sur le désespoir. Révolté, sa protestation n'est pas sans ambiguïtés politiques. Mailer s'est toujours intéressé au problème du pouvoir depuis *les Nus et les Morts* jusqu'à ses prises de position à l'égard de la Nouvelle Gauche ou de la libération de la femme, sans jamais s'aligner sur une direction politique rigoureuse. « Anarchiste », « socialiste libertaire », « marxiste anarchiste », il se définit finalement comme « conservateur de gauche ». Plus qu'une nouvelle conscience politique, Mailer a, comme l'écrit Dommergues, « des intuitions marxistes ». Il s'attaque remarquablement aux différents visages de l'aliénation – armée, pouvoir, totalitarisme, sexualité, – mais il attend un salut d'une transformation de la conscience plus que d'une révolution. Il glorifie le Noir, le psychopathe, le nègre blanc. L'Amérique l'obsède, l'effraye autant qu'elle le fascine. La révolte elle-même traîne avec elle son héroïsme, son épopée et sa légende. Ainsi la grande manifestation d'octobre 1967 contre la guerre du Vietnam,

qu'il décrit dans *les Armées de la nuit*, est-elle avant tout une expérience à vivre, et il se sépare des radicaux, « *enfants fous de la classe bourgeoise* », en affirmant la nécessité du mysticisme, de la vision, de l'interdit, même si c'est pour le plaisir de le transgresser. Chez Mailer, le privilège est toujours donné au vécu, au réel, à l'expérience plus qu'à la théorie ou à l'analyse politique. Critique extrêmement lucide de l'aliénation américaine, il recule devant la radicalité des solutions nécessaires. Face au noir, au marxiste, à la femme, à la révolution, il ne peut s'empêcher de mêler à sa critique des illusions conservatrices.

Saul Bellow est aussi comique que Mailer est tragique. Comme ceux de Mailer, ses romans dominent les années 60. Son œuvre est un « *théâtre de gestes ridicules* ». Pourtant, Bellow, comme ses personnages, refuse de se laisser noyer en eux. Hostile au romantisme suranné, il admire l'authenticité, même si ses critères sont loin d'être clairs. S'il accepte, en tant qu'écrivain une invitation officielle du président Johnson, tout en désapprouvant l'intervention au Vietnam, c'est qu'il craint que l'opposition ne dégénère en geste vide. Bellow méprise ceux qui confondent révolution et exhibitionnisme et se méfie particulièrement de la « révolution sexuelle ». Aussi éloignés des idées abstraites que des gestes romantiques, ses personnages sont en quête d'une nouvelle lucidité. Ils fuient les distractions, les spectacles, le culte des faits et des chiffres, mais échouent, comme Bellow lui-même à atteindre une prise de conscience radicale. Les valeurs fondamentales – la famille, la religion, la cérébralité, le travail – ne sont jamais remises en question. Aussi ce refus s'inscrit-il toujours au sein d'un monde qui demeure inchangé. Bellow ne rompt pas avec les vieux rêves de l'humanisme. Par-delà le scandale, l'offensive avant-gardiste, il s'efforce toujours de défendre l'individu, même avec ironie. Entre le « non » et le « oui », la mort et la vie, le héros bellowien reste suspendu sans identité et sans adresse.

Flannery O'Connor, à l'opposé de Mailer et de Bellow, semble s'approcher d'un refus radical. « *Ecrivain catholique, dans le Sud protestant* », elle se débat dans une logique chrétienne, même quand les symboles sont inversés. Le monde est déchu, partout elle ne voit que laideur physique et dégradation spirituelle. L'écrivain doit rendre omniprésent ce mal qui s'identifie à la culture. Le monde est plein de faux prophètes et de faux Jésus. L'artificiel recouvre la vraie vie.

L'homme est seul, même s'il rêve de rencontrer quelqu'un avec qui il puisse partager quelque chose. Pourtant, cette révolte contre l'égoïsme et les valeurs bourgeoises s'inscrit elle-même dans une perspective bourgeoise. Comme l'écrit Dommergues : « *Jamais il n'est question de passer à l'action. Jamais la moindre contre-valeur n'est suggérée. Jamais n'est esquissé le profil d'un homme nouveau.* » Même au sein de leur névrose et de leur avilissement, les personnages de ses romans continuent à rêver d'un salut. Flannery O'Connor n'aboutit pas non plus à une position radicale, mais elle entrevoit pourtant ce que pourrait être un monde différent : un monde qui échapperait aux rapports de propriété.

C'est la violence, la révolte, la revendication de la différence absolue qu'affirme l'œuvre de LeRoi Jones. Dommergues évoque la situation du Noir américain, ses rêves de vie et de liberté, par un étonnant montage de citations d'écrivains, de leaders noirs, de théoriciens blancs, fondateurs de principes politiques sans cesse trahis. LeRoi Jones veut abolir l'écart qui sépare le réel et le rêve, la théorie et la praxis. Depuis si longtemps que les principes démocratiques à l'égard des Noirs sont bafoués, il faut que leur révolte solitaire éclate et s'affirme. Il appelle, de toutes ses forces, une violence noire qui serait la réponse à la violence blanche du système, à l'humiliation sans cesse subie. Dans ses œuvres, dans ses manifestes, il revendique la création d'une culture noire comme moment nécessaire de cette révolte et de cette prise de conscience de l'identité, refuse l'appui des Blancs, quels qu'ils soient, même si ses idées recoupent souvent, comme le montre Dommergues, celles de certains radicaux blancs. LeRoi Jones veut affirmer la spécificité d'une culture noire, qui n'est pas une invention, une simple superstructure, mais quelque chose à vivre. Révolutionnaire dans un pays qui ne l'est pas, il est contraint d'adopter des positions extrêmes, même s'il ne peut toujours en prévoir toutes les conséquences, et Dommergues rapproche son Enfer de celui de Dante.

Nul enfin n'a plus étroitement expérimenté le lien entre l'écriture, le désir, la subversion et la mort que William Burroughs. Le monde où il se situe est un Etat policier, au milieu de l'espace interplanétaire, parmi les galaxies blessées. Pourtant, c'est toujours de notre quotidien, de notre vécu qu'il parle. La lutte des classes est d'autant plus complexe qu'il s'agit de combattre des processus de répression

intériorisés. Opposition, mort, sadisme et masochisme se rencontrent sans cesse au niveau de l'imaginaire. La répression est omniprésente. Loin de se limiter à l'armée, à la police ou au psychiatre, elle est en chacun. Aussi Burroughs déclare-t-il la guerre au studio-réalité, au monde de nos représentations, au langage lui-même. Les usines mentales sont aussi dangereuses que les usines nucléaires. C'est dans le langage qu'il faut porter la guérilla. Comme d'autres s'attaquent aux casernes, Burroughs s'attaque aux signifiés. Il détruit les mythes que véhicule la langue, les fait exploser, les dissèque, sature l'écriture de sexualité pour en combattre la commercialisation, traque les mots, les pièges, avec une violence rarement atteinte par un écrivain. Plaisir et cruauté sont dans la phrase comme une plaie béante. L'écriture traverse l'univers des Junkies, des machines, des ordinateurs, traînant avec elle ses cortèges de souffrances et de rêves. Burroughs est le représentant d'une écriture révolutionnaire qui revendique une négativité absolue. Dans l'univers du discours clos, il attaque le langage à coups de hache. Mais l'arme la plus puissante dont il rêve, c'est encore une nouvelle prise de conscience.

### **Opposition sans conscience révolutionnaire**

Témoin des angoisses de chacun, des rêves trahis, des désirs assassinés et de la misère, le roman américain contemporain est sans doute la description la plus profonde de cette aliénation quotidiennement vécue. Mais la plupart des écrivains semblent incapables de déceler l'origine réelle, les mécanismes fondamentaux de cet état de fait et de le mettre radicalement en question. Analyste extrêmement lucide, l'écrivain américain est souvent un opposant, rarement un révolutionnaire. Pourtant, remarque Pierre Dommergues, Hawthorne considérait déjà que « *les crimes fondateurs de l'Amérique étaient d'avoir volé la terre aux Indiens, et l'appropriation de l'âme réalisée par les techniques de conditionnement de l'époque* ». Aujourd'hui, le roman américain semble s'attaquer à toutes les formes de pouvoir : les institutions, les mythes, les valeurs, la dégradation du quotidien, la violence, la sexualité. Mais la racine du mal demeure toujours cachée. L'individu reste le pôle de référence principal de toute mise en question de la valeur d'une société fondée sur l'exploitation. Parfois pessimiste, l'écrivain américain croit encore en la possibilité d'un monde meilleur, d'une vie différente, sans qu'il soit nécessaire d'abolir l'ancien. Si être radical c'est, comme le dit Marx, prendre

les choses à la racine, l'écrivain américain ne saurait être tenu pour radical.

Souvent, il fait le jeu de la mystification, même involontairement. Loin de conduire à une prise de conscience authentique, il adapte ses lecteurs, comme un psychanalyste adapte ses patients. Il prend en charge leur névrose, leurs fantasmes mais aussi leur révolte ; « *Il joue avec la schizophrénie d'une nation tirillée entre le réel et l'imaginaire.* » Et c'est cette ambiguïté du rôle de l'écrivain américain, de sa protestation et son échec final que Dommergues a admirablement analysés dans ces deux volumes qui feront date dans la critique du roman américain. « *Deux siècles d'écriture n'ont pas modifié l'équilibre précaire entre l'affirmation et la contestation. Deux siècles d'histoire n'ont pas modifié l'inégale répartition de la richesse et de la puissance. Le pouvoir des mots, comme le pouvoir des choses, continue à appartenir à une minorité qui n'est pas prête à renoncer à ses privilèges* », conclut-il.

Bilan négatif ? Non, sans doute. Mais une analyse lucide des pièges de l'écriture, de la situation privilégiée de l'écrivain, de sa démission à l'égard du pouvoir des faits, quand bien même ils les dénonce. Partant d'une réalité économique, politique, sociale et d'une génération d'auteurs souvent passionnants, Pierre Dommergues nous propose une sociologie politique du roman américain dont on ne saurait assez souligner la justesse et la richesse.

**« “Oui, cet enfant, c’était moi”,  
Meurtres à Atlanta, de James Baldwin »**

**Pierre Dommergues**

*Le Monde diplomatique*, octobre 1985

Les faits. En 1981, vingt-trois enfants noirs sont assassinés à Atlanta, Géorgie, dans le sud profond des Etats-Unis. Un Noir – Wayne Williams – est accusé d’avoir tué deux hommes noirs. Il est également « suspecté » du meurtre des enfants. Au cours du procès, la « suspicion » se transforme en accusation. Les preuves ? Essentiellement le concept de « série » (n’y a-t-il pas ressemblance entre tous les meurtres ?), d’« antécédents » (le suspect n’a-t-il pas eu des comportements ambigus avec des enfants ?), ainsi que la preuve des « fibres » (dépositions scientifiques sur la nature des matériaux tels que les tapis dans l’appartement du suspect). Williams est condamné pour les vingt-cinq meurtres.

James Baldwin est invité par le rédacteur en chef de *Playboy* à écrire un livre<sup>1</sup> sur les disparitions et les meurtres d’enfants à Atlanta. Même s’il ne peut s’empêcher, au début du moins, de penser au Klan, le romancier noir américain se situe d’emblée au-delà des problèmes de culpabilité immédiate. Après une enquête menée sur place, quatre ans après les événements, Baldwin ne conclut ni que Williams est coupable ni qu’il est innocent. Le livre n’est pas une contre-enquête judiciaire. L’essentiel est ailleurs.

L’essentiel, c’est la puissance du système de contrôle social. A peine l’opinion publique est-elle ébranlée par l’annonce des meurtres que la police, la justice, l’Etat identifient un responsable. On préfère trouver un coupable noir mais, à la limite, peu importe la personne épinglée. Ce qui compte c’est de canaliser la peur, l’angoisse, la révolte potentielle. Les preuves sont superflues. Elles servent à confirmer l’hypothèse. On pense au monde clos des films de Norman Jewison (*Soldiers Story*, *Dans la chaleur de la nuit*), où l’enquête est

---

<sup>1</sup> James Baldwin, *Meurtres à Atlanta*, Stock, Paris, 1985.

également menée par un Noir, intègre et exigeant, qui tente, héroïquement, d'atteindre une vérité humaine. On oublie vite que les enfants des descendants d'esclaves ont toujours disparu, qu'ils disparaissent et qu'ils continueront à disparaître après l'arrestation de Williams, ou de tout autre coupable, réel ou inventé.

L'essentiel, c'est ce que Baldwin nomme ici la « terreur » qui permet tout à la fois le meurtre des enfants et le procès. C'est le racisme quotidien que l'écrivain noir désarticule, d'essais (*La Prochaine fois le feu*, 1963) en romans (*Les Elus du Seigneur*, 1957) depuis trois décennies. C'est l'émascation physique et spirituelle qui mène à la haine de soi ou la « pitié de soi », caractéristique, aux yeux de Baldwin, de la communauté noire. C'est la « folie sudiste » qui atteint l'ensemble du pays, l'ensemble du monde : Baldwin établit le parallèle entre la condition des Afro-Américains et celle des Noirs en Afrique du Sud. C'est la « destinée manifeste », cette certitude historique du droit américain à l'expansion territoriale au mépris des premiers habitants. L'histoire, elle-même, est terroriste. « *Elle est un hymne aux Blancs, écrit par des Blancs. Nous autres, tous les autres, avons été découverts par les Blancs qui détiennent le droit de nous laisser entrer ou non dans l'histoire.* »

Baldwin montre la limite des conquêtes du mouvement des droits civiques. A Atlanta, comme dans un nombre croissant de grandes villes américaines, des maires noirs sont élus. Mais le pouvoir réel est ailleurs : il est dans les conseils d'administration des entreprises. Il est dans les services du gouverneur. Il est à la Maison Blanche. Or, malgré un certain développement de la bourgeoisie noire, la place des Afro-Américains, dans les cinq cents premières entreprises classées par *Fortune*, est quasiment nulle. Il n'y a pas un seul gouverneur noir. Et la candidature de Jessie Jackson<sup>2</sup> aux dernières élections présidentielles était, au mieux, un symbole.

---

<sup>2</sup> NDLR. Il s'agit de l'élection présidentielle de 1988. Le révérend noir Jessie Jackson, candidat démocrate, remporte le soutien de nombreux Etats, notamment dans le sud lors des primaires locales, et arrive même devant Michael S. Dukakis, gouverneur du Massachusetts, qui sera pourtant désigné comme candidat par la Convention démocrate. Jessie Jackson ne sera même pas retenu comme potentiel vice-président par Dukakis, qui lui préférera Lloyd Bensten. C'est George Bush père qui sera porté à la présidence, succédant à Ronald Reagan.

La modernisation des villes est un « lifting facial urbain » : elle apporte peu d'emplois pour les Noirs et leur enlève l'espace urbain qui leur avait été abandonné dans les années 50. Pourtant Baldwin ne perd pas totalement confiance. Au XXe siècle, et dans l'Etat moderne, l'idée et le sens de la communauté ont été oubliés. Aujourd'hui cette notion subsiste et se développe parmi les opprimés, ceux qui sont « au bas de l'échelle » : les indigènes d'Amérique, les Mexicains, les Portoricains, les Noirs. L'espoir est néanmoins limité. L'intuition centrale qui fermente dans les masses d'aujourd'hui lorsqu'elles voient les corps de leurs enfants assassinés, c'est que « *le système politique actuel ne peut plus servir les besoins humains* ».

Le texte de Baldwin n'est ni un tract politique ni une enquête policière. Sa force vient de la passion lucide avec laquelle l'auteur s'engage dans une quête de vérité qui l'implique directement. Le livre est le cri d'un homme meurtri par des siècles de terreur. Baldwin vit en France, dans une agréable maison qui domine Saint-Paul-de-Vence, loin du bruit et de la fureur. Pourtant, lorsqu'il évoque l'enfant noir qui, en rentrant d'une partie de foot ou de baseball, s'imagine qu'un type s'amène derrière lui, en voiture, le jette dans le coffre et l'emmène dans la nuit, Baldwin ne peut s'empêcher de murmurer : « *Oui, cet enfant, c'était moi.* »



## « Le romancier Norman Mailer : *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* »

Propos recueillis par **Pierre Dommergues**

Archives personnelles de P. Dommergues  
et *Le Monde* (en ligne), 30 avril 2008<sup>1</sup>

Il y a vingt ans, Norman Mailer montrait dans *Les Nus et les Morts* le totalitarisme de l'armée américaine engagée dans la guerre du Pacifique. Quelques années plus tard, il dénonçait les techniques de lavage de cerveau dans *Barbary Shore*. Et dans *Le Parc aux cerfs*, il prenait parti contre les commissions chargées d'enquêter sur les activités anti-américaines de ses concitoyens. Le roman était franchement politique

En 1959, Mailer réunit ses « Essais autopublicitaires » (*Advertisements for Myself*, Publicités pour moi-même), dont une brillante étude sur le « *white Negro* » (Nègre blanc). Dans ses « Papiers présidentiels » (*The Presidential Papers*, 1963), il expose sa conception du politicien « *existential* » : JFK est le héros que l'Amérique attendait.

Ces essais (les plus perspicaces de l'après-guerre) libèrent le romancier, qui n'a plus besoin de porte-parole. Le roman acquiert une dimension poétique. Un rêve américain est la description flamboyante d'un mythe de l'Amérique moderne. Mailer explore le matériau brut : fascination, horreur et magie.

Malgré son titre, *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* (republié par Grasset en mars 2008) est l'histoire d'une partie de chasse, la merveilleuse aventure de deux adolescents qui découvrent le monde des adultes. Mailer rejoint la grande tradition des romans de Mark Twain. On songe à *Huckleberry Finn*, aux récits d'Hemingway et à l'extraordinaire chasse à *L'Ours* (*The Bear*) de William Faulkner.

---

<sup>1</sup> En ligne : [http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/04/30/le-romancier-norman-mailer-pourquoi-sommes-nous-au-vietnam\\_1036678\\_1004868.html#jxT2Soq6OxswkCIX.99](http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/04/30/le-romancier-norman-mailer-pourquoi-sommes-nous-au-vietnam_1036678_1004868.html#jxT2Soq6OxswkCIX.99)

*Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* est le plus littéraire des romans de Mailer ; c'est aussi celui dont le titre est le plus politique. L'auteur entraîne son lecteur dans un univers où il n'est pas question du Vietnam. Pourtant sans le Vietnam il serait difficile de comprendre le livre, et sans le livre il n'est pas facile de comprendre l'aventure américaine en Asie...

Les propos recueillis auprès de Norman Mailer à l'occasion de la parution de ce livre en France (Grasset) parlent d'aliénation, de problème noir et de guerre au Vietnam. Ils constituent en quelque sorte l'envers du roman.

**– Pourquoi ce titre ?**

« Je pense qu'en utilisant ce titre, je voulais dire qu'il n'est pas possible d'expliquer la présence américaine au Vietnam plus brièvement que dans les quelque deux cents pages d'un roman, dont le sujet n'a d'ailleurs rien à voir avec le Vietnam. »

**– Pourquoi la présence américaine au Vietnam ?**

« Nous sommes au Vietnam pour la raison même qui pousse un bourgeois bien établi à pratiquer un vice horrible et caché. Il y a quelque chose qui ne va pas en lui, un déséquilibre dans le fonctionnement de sa personne qui appelle un acte profondément irrationnel, et cet acte irrationnel peut seul lui faire retrouver son équilibre. Le Vietnam est notre vice secret...

La grande peur qui pèse sur l'Amérique est moins la folie personnelle de Lyndon Johnson que le fait qu'il exprime la démence latente de la plupart d'entre nous.

Son besoin d'action est celui de l'Amérique tout entière. Non pas une action courageuse, mais l'action, n'importe laquelle. Tout ce qui peut mettre la machine en route. La mort de l'esprit menace la vie américaine. Un vide cancérigène se creuse en une immense arène. »

**– Pourquoi le président Johnson n'est-il pas le politicien « existentiel » que vous voyiez en JFK ?**

« Johnson n'est pas un politicien existentiel ; c'est plutôt un psychopathe. Tous les psychopathes ne sont pas existentialistes. Certains sont des porcs. Le cochon n'est pas existentialiste car il est incapable de lever son groin et de quitter son auge assez longtemps pour percevoir des problèmes plus grands que lui. Devant le vide, l'existentialiste sait choisir.

Depuis que Johnson s'est déclaré pour la paix et qu'il a renoncé à la course électorale, il est moins éloigné de l'existentialisme tel que je le conçois. Je reconnais qu'il a fait un grand pas dans le noir. »

**– Pourquoi l'Amérique (romanesque) sort-elle du sillon de la raison?**

« Nous payons aujourd'hui le prix de l'après-deuxième guerre mondiale : au lieu de devenir plus extraordinaires, les Américains sont devenus plus ordinaires. L'esprit d'organisation s'est emparé de l'âme américaine, il a imposé un totalitarisme de la médiocrité, la conception d'un monde moyen, et le conformisme politique.

L'absence d'un langage authentique et stimulant est manifeste dans les hautes sphères depuis la mort de Roosevelt. Une nation puissante privée de la richesse d'un langage qui anime sa puissance est une nation qui engendre des maladies meurtrières ; elle finit par exploser après avoir perdu le contrôle d'elle-même ».

**– Pourquoi cette explosion et cette tendance à la guerre civile ?**

« Cette tendance s'est développée lorsque nous avons commencé à mesurer l'énormité du désastre engendré par l'opulence. Un mouvement de résistance s'est formé au cours des dix dernières années ; ses potentialités sont illimitées. Notre pays traverse la crise la plus grave de son histoire et pourtant, pour la première fois en un siècle, nous avons l'occasion d'exprimer massivement notre sens de la démocratie. La santé de l'Amérique n'a jamais été aussi bonne, ni aussi mauvaise. Notre époque est excitante. L'esprit d'aventure souffle dans les rues, et non pas l'esprit de la défaite. Les tyrans peuvent encore gagner, puisqu'ils ont les fusils, mais quel plaisir de savoir qu'ils ont de sérieux ennuis et que, même s'ils gagnent aujourd'hui, ils n'ont plus la certitude d'être toujours les vainqueurs. On n'aurait pas pu en dire autant il y a quelques années. »

**– Pourquoi cette culpabilité à l'égard des Noirs ?**

« Notre culpabilité, notre frayeur, notre angoisse sont aujourd'hui presque infinies. Tragédies, gâchis et barbaries imprègnent nos pores et hantent le sommeil de l'Amérique. Peut-être est-il trop tard ? Je commence à croire que le Noir ne souhaite plus rejoindre l'Amérique et qu'il préfère créer sa propre civilisation.

Le Noir n'a jamais été capable d'absorber avec profit la culture technologique ; il s'est inscrit contre elle dans un élan de méfiance et de souffrance ; et, de toute façon, à l'aube de l'automation, il est condamné à être exclu de la société technologique. Sauf s'il se fait brigand des rues ou mendiant gouvernemental, son salut ne peut venir que de sa

volonté de créer une société en harmonie avec sa propre culture, ses ressources, ses horreurs, son génie, son héroïsme tragique et ses possibilités sataniques. Car il n'est nul besoin de croire que le Noir se montrera moralement supérieur au blanc. Elevé dans la traîtrise, noyé dans des siècles de bile blanche, il faut s'attendre à des cataractes de violence, de destruction, de rage incohérentes et de confusion inutile – on peut même se demander si le Noir est encore capable d'édifier sa propre société, étant donné les distorsions et les contradictions affectives qu'il a vécues.

L'ironie, c'est que le Blanc devrait souhaiter ardemment que le Noir construise ce monde, car elle est bien passée l'époque ordonnée d'un capitalisme qui déversait son trop-plein blanc dans le cœur noir. Les conduits de la civilisation sont engorgés. Nous avons besoin d'une vision noire de l'existence pour que notre civilisation puisse respirer dans la chambre à gaz qu'elle s'est fabriquée.

Nous devons au moins reconnaître le terrain du « pouvoir noir » ; son programme est ambitieux, beau, terrifiant ; et les questions qu'il pose nous concernent tous : qu'est-ce que l'homme ? Pourquoi sommes-nous ici ? Comment survivre ? »

– **A une série de questions plus littéraires, Mailer répond :**

« Je ne puis y répondre sans exposer mes expériences personnelles et mes méthodes de travail, que j'ai expliquées ailleurs (la technique permet à trop d'écrivains de se protéger contre la réalité inépuisable de la responsabilité... C'est un sac de trucs et d'astuces, de la gymnastique théorique, des superstructures symboliques, bref de la méthodologie. Un abrégé de tout ce que vous avez appris des autres. Or, comme la plupart des grands écrivains communiquent une vision personnelle de l'existence, il est impossible d'emprunter leurs méthodes. La méthode est inséparable de la vision...).

La répétition est la mort de l'âme. Je ne peux plus parler de la drogue, de la sexualité, ni de l'Amérique. Je n'ai plus envie de spéculer sur les raisons pour lesquelles on me fête ou on me raille... En ce qui concerne les « *introbeeps* » (sections du roman), les « *beeps* », le docteur Joyce, un nouveau langage, les enregistreurs psychiques, McLuhan, Burroughs et les présentateurs de disques, je ne pourrai que retrouver très imparfaitement les idées et les nuances qui sont fermement plantées dans le sol de *Pourquoi sommes-nous au Vietnam* ? Les déraciner pour l'analyse n'est pas le rôle de l'écrivain. »

**VII.**  
**Analyste du présent,**  
**journaliste du futur**



## **La réalité américaine. De l'enquête à l'analyse prospective**

Pierre Dommergues aura été un infatigable témoin des évolutions de son temps : non seulement littéraires et culturelles, mais aussi sociales, politiques, économiques et technologiques... avec une capacité d'anticipation peu ordinaire sur les enjeux du futur.

Homme de terrain privilégiant l'expérience directe et l'enquête – ayant interviewé au cours de ses nombreux périples des centaines d'acteurs de premier plan mais aussi l'homme de la rue – il a relayé et analysé, dans ses écrits et ses articles, notamment dans le *Monde diplomatique*, les mouvements et les évolutions qui ont traversé l'histoire des Etats-Unis au XXe siècle, dans leurs multiples dimensions. Qu'il s'agisse des agissements de la classe politique, de ses confrontations ou affrontements idéologiques et partisans, des contestations et des combats du peuple ou des minorités : lutte contre la guerre au Vietnam, combats pour l'émancipation et les droits civiques des Noirs, des Chicanos, des Indiens d'Amérique..., des conflits et des stratégies syndicales, des politiques et des transformations économiques et industrielles ou des innovations et des mutations technologiques... Avec la capacité de repérer, comme il le dit, les « tendances lourdes » aussi bien que les « signaux faibles ». Avec, aussi, l'absence d'esprit partisan et la volonté d'appréhender la réalité dans sa complexité et sous ses diverses facettes. Tout ceci en fait un observateur particulièrement précieux de son temps.

En témoignent les extraits qui suivent, tirés de ses archives personnelles, ainsi que ses articles dans le *Monde diplomatique*.



## Périples dans la galaxie américaine

Pierre Dommergues

Texte extrait des archives personnelles de P. Dommergues

Ma relation aux Etats-Unis est quelque peu schizophrénique : je suis passionné (outré mesure) par les lettres américaines que j'admire ; je suis passionné (de façon plus modérée) par la réalité américaine (notamment politique) qui, souvent, m'exaspère et que je voudrais autre. »

[...]

Dans les enquêtes que j'ai menées aux Etats-Unis à partir de 1970, je me suis aperçu que le journaliste est aussi un « passeur de mémoire » particulièrement dans un monde où les repères culturels, idéologiques, politiques, économiques et sociaux sont en permanente mutation, qu'ils sont fragiles, constamment menacés d'être détournés, voire détruits. Une de ses responsabilités est d'assurer la continuité des valeurs fondamentales (« *common good* », justice, solidarité, etc.) face au déluge, notamment, d'un individualisme sauvage dans sa vie affective, sociale et économique. L'historien n'est pas le gardien de la morale, ni le porte-parole d'idéologies, mais, dans une certaine mesure, le garant de l'humanisme.

### Tendances lourdes et signaux faibles

J'ai également constaté que le journaliste peut être celui qui repère, avant les autres, les évolutions – les « tendances lourdes » aussi bien que les « signaux faibles » – dans la société – aussi bien dans le domaine des idées que des comportements politiques, économiques et sociaux.

[...]

J'ai toujours choisi les reportages que j'ai écrits *pour Le Monde diplomatique* et les articles pour le quotidien. Je n'ai jamais été envoyé par la Rédaction dans tel pays pour enquêter sur tel sujet. A une ou deux exceptions près, j'ai toujours choisi les sujets de mes articles. Je voyais régulièrement Jacqueline Piatier, directrice du

« Monde des livres » avec une liste de romans ou d'ouvrages de sciences humaines et nous choissions ensemble. Elle me faisait confiance pour des livres et auteurs qu'elle connaissait mal. Il m'est arrivé néanmoins de faire du forcing pour les premiers papiers sur Ginsberg, Reich ou Burroughs. Avec Claude Julien, directeur du *Monde diplomatique*, je venais avec un bouquet de sujets qui l'intéressaient presque tous. Il me faisait asseoir en face de lui sur un vieux fauteuil de cuir brunâtre, à chaque visite plus éraflé comme si un chat venait chaque nuit y faire ses griffes : tel était le mobilier du *Monde* lorsque le journal était encore 3, rue des Italiens. Il fallait alors choisir les articles et les étaler dans le temps. Julien avait un sens politique aigu, une grande curiosité, une rare tolérance.

J'essayais de suivre les évolutions et mutations sociologiques, politiques et littéraires en lisant beaucoup (livres et revues), en discutant aux Etats-Unis avec des intellectuels, le plus souvent, mais pas exclusivement, de gauche et du centre, en interviewant des personnalités de droite et beaucoup de citoyens lambda. J'ai énormément appris des chauffeurs de taxis (j'en engageais un pour la journée afin de réaliser le maximum d'entretiens), souvent venus de l'étranger, capables de prendre leurs distances, mais aussi des ouvriers, des employés, des Noirs, des émigrés des Caraïbes, etc. Pendant une partie de ma vie, je suis allé une fois par mois aux Etats-Unis. Je combinais plusieurs activités (plus ou moins complémentaires) : chercheur, enseignant, journaliste, écrivain, mais aussi coordinateur de programmes d'échanges entre étudiants avancés français et américains, organisateur de missions de découverte pour des élus, chefs d'entreprise et universitaires français, etc.

Mon ambition était triple : en tant que « journaliste » (ou même chercheur) : rendre visibles les tendances émergentes aux Etats-Unis – dans toutes sortes de domaines : industrie (enquête sur le toyotisme et le management *just-in-time* japonais), stratégies et pratiques d'innovation (série d'articles dans *Sciences et techniques* sur la Silicon Valley) mais aussi sur des thématiques telles que le réveil indien, la montée des Mexicains américains, les diverses formes du renouveau noir ou encore la construction d'un nouveau libéralisme sous Reagan, avec des voix dissidentes au centre droit (Felix Rohatyn), etc. Je me suis toujours efforcé, sans cacher mes sympathies, de montrer les différentes facettes et points de vue contradictoires de la réalité américaine.

Mon deuxième objectif, en tant que « citoyen », était de poursuivre ces enquêtes dans le monde réel dans lequel nous vivons et de sensibiliser le maximum de citoyens en France. Vous trouverez ci-dessous des exemples d'actions publiques menées à Paris à la suite de ou parallèlement à des publications ou des événements. Par exemple, à la suite d'enquêtes sur les Indiens, organisation à la Mutualité, de manifestations avec la présence des principaux chefs indiens dont les propos avaient été publiés dans *Le Monde*.

Ma troisième ambition, en tant qu'« américain », était de faire en sorte que ces quelque 450 reportages ou articles soient perçus comme un ensemble « prospectif », à la fois cohérent et pluriel, qui reflète la complexité des Etats-Unis. Et qu'ils nous incitent aussi à réfléchir sur des problématiques communes aux Etats-Unis, à la France et à l'Europe qui ont souvent surgi quelques années plus tôt outre-Atlantique. Exemple, pour le pire, le libéralisme « radical » de l'ère reaganienne. Pour le meilleur, l'énergie nouvelle créée par le cycle de l'innovation dans la Silicon Valley. [...]

### **La galaxie afro-américaine**

Dans mes périples aux Etats-Unis, au cours des années 60 et 70, j'ai rencontré et interviewé plusieurs dizaines de Noirs américains : des maires de grandes villes, des membres du Congrès, des sénateurs, des universitaires, des avocats, des « associatifs », des journalistes, des sociologues, des écrivains et des Noirs mis en prison du seul fait de leur couleur – mais peu de femmes noires – les femmes noires étant encore plus « invisibles » que les hommes noirs. Dans cette galaxie, il y avait des « oncles Tom », des Noirs plus blancs que les Blancs, des révolutionnaires, des modérés, des ultranationalistes, des partisans du retour en Afrique, etc. [...]

J'ai rencontré plusieurs dizaines d'autres leaders afro-américains qui s'inscrivent sur un curseur complexe : de l'acceptation et de l'intégration au nationalisme, panafricanisme et séparatisme. Ces leaders couvrent un spectre qui va de l'ultra-conservatisme, au socialisme, voire à la lutte armée. Leur lutte est parfois (le plus souvent) limitée aux seuls Noirs, parfois les alliances conduisent à des politiques progressistes. Leurs postures sont essentiellement idéologiques ou, au contraire, elles se nourrissent d'actions concrètes menées par des militants de base, en dehors des structures officielles.

### César Chavez : la mobilisation des Chicanos, en Californie

*Été 73.* Des champs de melons et de pastèques jusqu'à l'horizon d'une terre plate. Pour arriver là, des kilomètres carrés d'icebergs, ces laitues américaines exportées jusqu'à New York, enveloppées dans des films plastiques. A quelques kilomètres, plus au nord dans la Salinas Valley, à nouveau à perte de vue, des vignobles de raisins de table (énormes grains encore verts) et d'autres à vinifier. C'est dans ce décor que César Chavez me reçoit. Plutôt petit. Regard vif. Tout en muscles. Au début de notre rencontre, il parle à voix presque basse. Parfois, il cherche ses mots. Puis sa voix s'enflamme. Toujours chaleureuse. Ton de confiance. En alternance avec un accent tribun. Intonation « mexicano-américaine ». Autour de lui, marchant en lignes parallèles, des Mexicains (importés pour le temps des cueillettes) et des Mexicains-Américains (légaux ou illégaux vivant sur le sol américain), le corps plié en deux pour atteindre les salades, suivis d'énormes remorques tirées par des tracteurs non moins gigantesques.

Chavez est un Mexicain-Américain, un « Chicano » qui crée, dans les années 60, l'Union des ouvriers agricoles d'Amérique (United Farm Workers of America – UFWFA) face au puissant syndicat des Teamsters, spécialisés dans les transports, de réputation sulfureuse (James Hoffa, son précédent président, emprisonné pour escroquerie, est gracié par le président Nixon) et avec le soutien épisodique et aléatoire du principal syndicat ouvrier, l'AFL-CIO (American Federation of Labor and Congress of Industrial Organizations), présidé par George Meany, qui découvre progressivement l'enjeu agricole, mais qui a surtout envie d'en découdre avec les Teamsters. D'où un jeu complexe d'alliances et de dés-alliances entre les deux syndicats géants dont Chavez essaie de tirer profit.

Que veut Chavez ? Que les droits élémentaires syndicaux soient reconnus : droit de former ou de choisir un syndicat qui les représente véritablement ; suppression de l'embauche par des « recruteurs professionnels » qui prélèvent un pourcentage sur leur placement, se chargent de les payer, de les loger, de les nourrir et de les licencier, libérant ainsi l'entreprise agricole de ses responsabilités d'employeur ; mise en place de sections syndicales où les décisions sont prises à la base par les *campesinos* eux-mêmes et non par les bureaucrates installés dans des villes lointaines.

## « Contestation de l'histoire aux Etats-Unis »

**Pierre Dommergues**

*Le Monde diplomatique*, mars 1977

Une puissante contestation de l'idéologie libérale s'est développée aux Etats-Unis au cours des deux dernières décennies. Ce renouvellement est particulièrement sensible en sciences économiques (les disciples de Paul A. Baran et de Paul Sweezy, James O'Connor en particulier), en sociologie (G. William Domhoff, Scott Greer, Stanley Aronowitz) et surtout en histoire, où l'on assiste à une remise en question radicale de l'esclavage (Eugene D. Genovese, cf. *Le Monde diplomatique*, février 1976) et à une réinterprétation fondamentale de la politique intérieure et étrangère des Etats-Unis. William Appleman Williams, qui enseigne à l'université de l'Etat d'Oregon, et Gabriel Kolko, de l'université York, à Toronto, actuellement professeur associé à Vincennes, sont au centre de ce mouvement de réinterprétation radicale de l'histoire que l'on nomme aux Etats-Unis « révision » – d'où le terme ambigu d'« historiens révisionnistes » dont ils sont affublés.

En commun chez ces divers spécialistes, une parfaite connaissance de la problématique marxiste, un recours affiché ou non à une méthodologie inspirée de Marx, un retour au texte qui s'accompagne d'une méfiance à l'égard des interprètes officiels, un intérêt croissant pour la pensée de Gramsci, un refus de se laisser enfermer dans un modèle d'explication unique, une analyse rigoureuse des structures économiques et politiques, ainsi que du discours idéologique. Le point de vue est celui des gouvernés et non seulement des gouvernants. L'accent est mis sur le pouvoir : qui contrôle quoi et comment ? L'objectif est d'extraire du passé et du présent un enseignement qui permette de transformer le monde.

On s'étonne de la résistance de l'édition française à l'endroit de ces historiens, de ces économistes, de ces sociologues dont les études sont traduites au Japon et dans les principaux pays d'Europe. On s'en

étonne d'autant plus que nul n'a hésité à diffuser la pensée libérale américaine à l'occasion des célébrations du bicentenaire de la Déclaration d'indépendance [4 juillet 1776].

## « Vers une nouvelle alliance contre les puissants ? Une histoire du peuple des Etats-Unis, de Howard Zinn<sup>1</sup> »

Pierre Dommergues

*Le Monde diplomatique*, avril 1980

Depuis une quinzaine d'années, on assiste, aux Etats-Unis, à une remise en question fondamentale de l'histoire. Ce renouveau s'est manifesté dans des études ponctuelles sur l'esclavage et la reconstruction<sup>2</sup>, la période révolutionnaire<sup>3</sup>, la formation du « capitalisme politique »<sup>4</sup>, ainsi que dans l'analyse de l'expansion territoriale (la conquête de l'Ouest) perçue comme la première étape de l'impérialisme américain<sup>5</sup>. En commun, dans ces ouvrages, le refus de la simplification : pour ces historiens, l'esclave, par exemple, n'est pas le « Sambo » détruit par l'univers concentrationnaire de la plantation, ni le « super-africain » qui affirme son identité conquérante dans l'adversité, mais un « afro-américain » dont les comportements complexes relèvent simultanément de l'accommodation et de la résistance. En commun aussi la volonté d'une approche globale où la réalité est saisie dans sa multiplicité : la dimension économique est essentielle, mais non moins fondamentales les dimensions politique, sociale, militaire, idéologique et culturelle. Tous ces éléments sont imbriqués les uns aux autres, ils conservent néanmoins une relative autonomie.

---

<sup>1</sup> NDLR. Howard Zinn, *A People's History of the United States : 1492-Present*, 512 pages, Harper & Row, New York, 1980. Ici la référence au livre est la traduction du titre anglais par P. Dommergues et non le titre de l'édition française, beaucoup plus tardive : *Une Histoire populaire des Etats-Unis. De 1492 à nos jours*, traduction de Frédéric Cotton, Agone, coll. « Mémoires sociales », Paris, 2003.

<sup>2</sup> Voir P. Dommergues, « L'esclavage dans le développement de la société et de l'économie américaine », *Le Monde diplomatique*, février 1976.

<sup>3</sup> Voir le dossier « Capitalisme et inégalités. Deux siècles d'expérience aux Etats-Unis », *Le Monde diplomatique*, juillet et août 1976.

<sup>4</sup> Voir P. Dommergues, « Contestation de l'histoire aux Etats-Unis », *Le Monde diplomatique*, mars 1977 (cf. *supra*, p. 121).

<sup>5</sup> *Ibid.*

Une autre constante est la volonté d'exprimer le point de vue – habituellement occulté – de l'opprimé : l'Indien, le Noir, le Chicano, le Portoricain, le minoritaire ethnique, mais aussi le soldat, le prisonnier, le gréviste, le sans-travail et la femme. On recourt à des sources non officielles, ignorées ou sous-utilisées jusqu'à une date récente : récits d'esclaves, confessions de prisonniers, correspondance de militaires, journaux de femmes, biographies et autobiographies, auditions publiques et autres documents appartenant à la tradition orale. On s'intéresse davantage aux mouvements populaires et aux modalités d'action – et cela dès le début de l'histoire américaine : grèves paysannes et ouvrières, boycottage par des locataires et des consommateurs, formes multiples de désobéissance civile, organisations de base (*grassroot movements*), tentatives de création d'un troisième parti politique, liens entre luttes syndicales et actions communautaires, etc.

Le nouveau livre de Howard Zinn *A People's History of the United States*<sup>6</sup> – incarne toutes ces tendances. Une histoire du peuple, par le peuple, pour le peuple. Pour Zinn, l'histoire est la « *mémoire du peuple* » et non pas, comme pour Henry Kissinger, la « *mémoire des Etats* »<sup>7</sup>. C'est aussi la première synthèse qui propose, à partir des centaines d'études spécialisées, une vision d'ensemble de la politique intérieure et étrangère des Etats-Unis, du débarquement de Christophe Colomb en 1492 à l'embarquement dans l'austérité de l'année 1980. Destiné notamment à un public étudiant, ce livre apparaît comme un contre-manuel par le choix du point de vue, la nature des matériaux présentés et, surtout, par la conception créatrice de l'histoire qui le sous-tend. Plus encore que leurs équivalents français, les manuels américains – comme le démontre brillamment Frances Fitzgerald dans *America Revised*<sup>8</sup> – déforment l'histoire selon les exigences idéologiques et les modes du moment, manipulent les enfants plutôt qu'ils ne les informent, et surtout vident l'histoire de son potentiel de subversion en niant l'impact du passé sur le présent et le futur. Cette conception aplatie de l'histoire, montrée comme un présent toujours renouvelé, encourage le *statu quo*.

---

<sup>6</sup> Cf. note 1.

<sup>7</sup> Henry Kissinger, *A World Restored : Metternich, Castlereagh and the Problems of Peace 1812-1822*, Paperback, 1973 (1<sup>ère</sup> édition : 1957).

<sup>8</sup> Frances Fitzgerald, *America Revised*, Atlantic Little Brown, Boston, 1979.

Le livre de Zinn, au contraire, contraint le lecteur à tirer les leçons du passé.

C'est un défi que de vouloir combiner trois conceptions réputées contradictoires : l'histoire comme science, l'histoire comme éducation politique, l'histoire comme morale. C'est pourtant ce que tente Howard Zinn de livre en livre, la première fois dans *S.N.C.C.*<sup>9</sup> à propos des nouveaux abolitionnistes qui luttent pour les droits civiques des Noirs dans le Sud des années 60. Un même idéal l'anime lorsqu'il organise, avec Noam Chomsky et Dave Dellinger, le mouvement contre la guerre au Vietnam. Aujourd'hui, il est menacé de licenciement, ainsi que quatre autres professeurs titulaires de l'université de Boston, pour s'être opposé à une administration universitaire chaque jour plus autoritaire qui censure les journaux étudiants, refuse les procédures légales de syndicalisation des personnels enseignants et administratifs et cherche à confisquer, les uns après les autres, les acquis des années 60. Le chercheur, le citoyen, l'être moral sont pour lui indissociables.

Ce livre sera sans doute critiqué par les historiens « objectifs », choqués par le parti ouvertement pris par l'auteur. Il le sera également par les « intégristes du marxisme », irrités par une interprétation pluri-dimensionnelle qu'ils trouveront équivoque. Zinn refuse le système d'explication unique, et parfois les détails s'accumulent, contradictoires. Des lignes de force émergent néanmoins : la réalité de la lutte des classes – dans un contexte sensiblement différent du nôtre ; la permanence de la résistance du peuple ; l'adaptabilité des techniques de contrôle social ; l'incertitude, mais aussi la nécessité du combat. Les jeux ne sont jamais faits. Cette histoire du peuple américain est précieuse en cette aube d'une décennie marquée par des politiques de restructuration idéologique autant qu'économique et sociale. Signe des temps, la multiplication des histoires (et des films) qui montrent que la guerre au Vietnam n'a été qu'une « erreur malheureuse ».

---

<sup>9</sup> Howard Zinn, *S.N.C.C. : The New Abolitionists*, Beacon Press, Boston, 1964 ; *Vietnam, the Logic of Withdrawal*, Beacon Press, Boston, 1967 ; *Disobedience and Democracy*, Random House, New York, 1968 ; *The Politics of History*, Beacon, Boston, 1970 ; *Postwar America*, Bobbs-Merrill, New York, 1973 ; *Justice in Everyday Life*, W. Morrow, New York, 1974.

### Ceux que l'on exclut, ceux que l'on courtise

Le « peuple », pour Zinn, c'est le contraire de l'élite qui possède, contrôle et gouverne. Il comprend ceux que l'élite exclut d'emblée : la majorité des Noirs, des Indiens, des pauvres – considérés comme une menace permanente à l'ordre. Il comprend également ceux que l'élite courtise et cherche à intégrer par le jeu éternellement renouvelé de la concession et de la répression : la fraction la plus aisée des travailleurs des villes et des campagnes, et les « cols blancs ». Les cloisons ne sont pas étanches entre ces classes qui rappellent un « lumpenprolétariat » multiracial et une « aristocratie ouvrière » élargie aux artisans et aux petits commerçants. Le système peut absorber certains éléments du premier groupe et améliorer la condition du second, selon l'état économique de la nation et l'intensité des revendications populaires. C'est sa force et sa faiblesse, car les exigences peuvent devenir trop coûteuses, la politique de division sur laquelle est fondé le pouvoir de l'élite peut être déjouée. L'histoire américaine est une variation sur ce thème avec, d'un côté, ceux qui encouragent la division, de l'autre, ceux qui cherchent à la dépasser. Les facteurs de fragmentation sont ici plus nombreux : les distinctions de classe recouper celles des ethnies (immigrants), des races et des sexes.

Les Indiens constituent la première composante du peuple, la plus inquiétante, la plus étrangère, la plus irréductible. Leur histoire se confond avec la genèse de l'idéologie occidentale : les historiens officiels admettent que les Indiens ont souffert et même qu'ils ont été victimes d'un génocide injuste, mais c'était le prix (nécessaire) d'un progrès (inévitable). La relation est donc naturelle, voire fatale, entre progrès et destruction.

Les Indiens fournissent la terre, les Noirs la main-d'œuvre : dix à quinze millions d'Africains sont importés aux Amériques avant la fin du XVIIe siècle, et l'on estime que l'Afrique perd quelque cinquante millions d'hommes et de femmes au cours des siècles où se constitue le monde occidental moderne. Aux Etats-Unis, dès l'origine, l'élite pratique délibérément la division. On envoie les Noirs se battre contre les Indiens dans le Sud. On punit les rapports entre Noirs et Blancs : en Virginie, une loi de 1661 condamne « *tout serviteur blanc qui s'est enfui avec un Noir à fournir plusieurs années de travail gratuit au propriétaire de l'esclave fugitif* ». En 1691, une autre loi

prévoit le « *bannissement de tout homme ou femme de race blanche et libre qui épouse un Noir, un mulâtre, un Indien, homme ou femme, libre ou non* ». Dans une lettre, en 1738, le gouverneur de Caroline du Sud précise que la « *politique de son gouvernement a toujours été de créer de l'aversion entre les Indiens et les Noirs* ».

Troisième composante de la classe des opprimés, nombreuse et militante dès l'origine, la masse des Blancs pauvres : les sans-terre (journaliers ou petits métayers), les petits propriétaires terriens, les ouvriers des villes, les serviteurs blancs (*indentured servants*), les chômeurs déjà nombreux. La mobilité sociale est faible : les statistiques montrent que, après s'être libérés de leur contrat de travail, 10 % des esclaves blancs deviennent petits artisans, 10 % petits métayers, mais que 80 % d'entre eux restent ouvriers ou journaliers ou qu'ils retournent dans leur pays d'origine. Quant aux petits fermiers blancs, ils sont pris, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, dans l'engrenage de l'exploitation ; les Indiens sont harcelés par ces modestes hommes de la frontière, eux-mêmes imposés et contrôlés par l'élite de Jamestown. Pourtant des révoltes éclatent, puissantes mais aussi ambiguës : la plus célèbre – la « rébellion de Bacon » en 1676, un siècle avant la Déclaration d'Indépendance – est organisée par de petits fermiers auxquels se joignent des esclaves blancs et noirs, mais elle est tournée autant contre les Indiens, occupants des terres vierges convoitées, que contre les grands propriétaires terriens anglais ou américains.

### **Les schémas de contrôle social**

La stratégie de base consiste, pour l'élite, à structurer, déstructurer, restructurer les rapports sociaux et à imposer un contrat social fondé simultanément sur la division et l'intégration. Pour le peuple, il convient, au contraire, de résister à ces pratiques, de prendre conscience des intérêts communs, d'obtenir des concessions sans se laisser séduire par un consensus artificiel. Du côté du pouvoir, il ne s'agit pas d'une conspiration consciente, mais plutôt de l'accumulation de réponses tactiques qui se transforment, au XX<sup>e</sup> siècle, en une stratégie d'ensemble, ainsi qu'en témoignent l'élaboration et la mise en place, par le grand capital et par l'Etat, du réformisme libéral dès avant la première guerre mondiale, puis du *New Deal*

rooseveltien et autres « accords » sociaux, enfin d'une politique de planification capitaliste avec le président Nixon.

A l'époque pré-révolutionnaire, les objectifs de l'élite sont complexes : mater les rébellions populaires (ce qui fut fait avec une violence exemplaire dans le New Jersey, en 1740, lorsque des paysans libèrent leurs camarades emprisonnés pour avoir refusé de payer le loyer des terres) ; détourner les paysans assoiffés de terre de l'alliance qui se dessine avec les Anglais contre les Américains (la réussite n'est que relative, notamment dans la vallée de l'Hudson) ; canaliser les masses que l'on a préalablement incitées à résister aux impôts de la Couronne mais qui veulent aller plus loin (ce fut le cas des Bostoniens qui détruisent, en 1765, la propriété du collecteur d'impôts) ; accorder aux ouvriers spécialisés et aux artisans, en plus des concessions économiques, des libertés politiques qui ne remettent pas en cause les structures de classe.

C'est dans ce contexte qu'apparaît une arme nouvelle : la rhétorique révolutionnaire. Ce discours doit tout à la fois soulager la tension entre les classes sociales et mobiliser les masses contre les Anglais. Patrick Henry, Thomas Paine, Jefferson en sont les créateurs et les maîtres. On proclame le droit – le devoir – de révolte contre toute tyrannie, les limites du pouvoir d'Etat considéré comme un mal nécessaire, le contrôle de ce pouvoir par le peuple, le droit de tout peuple à l'autodétermination, etc. Peu importe le nombre des exclus. Peu importent les révoltes que l'on tait. Peu importent les contradictions à venir d'une Constitution résolument centraliste. L'essentiel est qu'aucune classe sociale nouvelle n'accède au pouvoir avec la révolution.

Dans les années 1830-1840, Henry Jackson poursuit cette opération idéologique : il glorifie le « *common man* », l'« homme démocratique » également chanté par Walt Whitman, l'Américain aux possibilités illimitées. Chacun se complaît dans cette image, en particulier les nouveaux travailleurs urbains, en col blanc, qui émergent dès cette période, vêtus comme des bourgeois, moins mal payés que les « cols bleus », alliés tout désignés de l'élite. Mais c'est à Lincoln que revient le privilège de fondre les rhétoriques révolutionnaire et démocratique en une rhétorique nouvelle, celle de l'union. Lincoln n'est ni pour ni contre l'esclavage, même si l'ambiguïté de son discours – souvent double – permet à chacun d'y trouver ce qu'il

souhaite ou ce qu'il craint. Poussé dans ses retranchements par un journaliste du *New York Tribune*, il établit en 1862 la commode distinction entre son « devoir d'Etat » (l'Union) et son « souhait personnel » (l'émancipation). Le seul conflit véritable est celui qui oppose deux élites, celle du Nord et celle du Sud. Et la seule urgence est la mobilisation des masses afin de défendre l'unité nationale.

C'est autour du concept d'unité, d'intégrité, de sécurité nationale – associé à l'idéal d'autodétermination – que s'organise le consensus en périodes d'avant-guerre. Les ressemblances sont frappantes dans les discours et les grands moyens d'information, quel que soit le conflit : guerre d'indépendance, guerre contre le Mexique, guerre contre l'Espagne, guerres contre l'Allemagne. L'exemple le plus frappant concerne Cuba : le peuple américain est convaincu qu'il va se battre pour libérer les Cubains du colonialisme espagnol. Au même moment, le président McKinley précise dans une correspondance privée : « *Nous devons considérer cette intervention (à Cuba) comme rien de moins qu'une déclaration de guerre des Etats-Unis contre les révolutionnaires cubains.* » Peu avant, en 1897, en pleine crise économique et en plein conflit social, Theodore Roosevelt écrit à un ami : « *Entre vous et moi, je considère que toute guerre, ou presque, serait bienvenue. Notre pays a besoin d'une guerre.* »

### **Mémoire des opprimés**

D'autres pratiques de contrôle social sont démontées par Howard Zinn : le recours à la loi pour favoriser l'accumulation du capital ou pour pacifier le peuple. La Cour suprême prend des libertés avec la Constitution au nom du droit des Etats. L'exécutif refuse d'appliquer une décision de la Cour suprême (le président Jackson, par exemple). Les Etats violent en toute impunité les amendements de la Constitution qui garantissent la liberté des Noirs, etc. Le mensonge présidentiel a de lointains antécédents : le président Polk<sup>10</sup> n'hésite pas à inventer l'incident qui va lui permettre d'intervenir au Mexique ; il affirme néanmoins devant le Congrès que l'armée américaine n'a fait que réagir à l'agression mexicaine. Le rituel de

---

<sup>10</sup> NDLR : James Knox Polk, onzième président (démocrate) des Etats-Unis de 1845 à 1849.

la répression se répète inlassablement : police, milice, troupes fédérales. L'Etat est au cœur du système. Comme le montre Claude Julien dans *le Rêve et l'Histoire*<sup>11</sup> – cette autre contre-interprétation de deux siècles d'Amérique, – l'Etat prend le parti du capitalisme contre la démocratie, de l'ordre contre la liberté, du racisme contre l'égalité.

L'apport le plus original de Zinn est, sans aucun doute, sa fidélité à la mémoire du peuple. Une mémoire riche, concrète, contradictoire, qui ne cède ni à la complaisance ni à l'autosatisfaction. L'objectif est de montrer, sans illusion excessive, la permanence d'un pouvoir populaire, l'épaisseur d'un passé qui doit instruire le présent, la nature de luttes qui sont à la fois des réponses défensives à la répression et des manifestations actives et authentiques de la culture du peuple.

Quelle mémoire ? Celle des Indiens, bien sûr, dont on a beaucoup parlé dans les années 60 : mémoire de traités violés, de terres spoliées, de cultures détruites, de résistance spirituelle. Celle des Noirs, faite de soumissions apparentes, de cadences brisées, de révoltes armées. Celle des victimes de ce que Zinn appelle l'« *autre guerre de sécession* » – les esclaves blancs, les petits fermiers, les journaliers, etc., – dont les luttes ponctuent l'ordre établi : dans les seize années qui suivent la rébellion de Bacon, on ne dénombre pas moins de dix-huit révoltes contre les gouvernements coloniaux, six soulèvements noirs et quarante rébellions diverses. Pourtant, les manuels scolaires continuent à ignorer la réalité des luttes de classes.

La mémoire du peuple est aussi celle des « *intimement opprimés* ». En mars 1776, Abigail Adams écrit à son époux John Adams, futur président des Etats-Unis : « *N'oubliez pas les dames !* ». La conscience de l'oppression est ancienne et les formes de résistance infinies : en 1819, devant la législature de l'Etat de New York, Emma Willard s'oppose à Jefferson, à sa conception de l'éducation féminine, « *exclusivement destinée à apprendre aux femmes à déployer les charmes de la jeunesse et de la beauté* ». Dès la guerre révolutionnaire, les femmes se sentent manipulées : un magazine offre un prix au meilleur essai sur le thème suivant : « *Comment la femme américaine peut-elle le mieux prouver son patriotisme ?* »

---

<sup>11</sup> Claude Julien, *Le Rêve et l'Histoire*, Grasset, Paris, 1976.

Quelques décennies plus tard, une première version de l'idéologie de la domesticité apparaît dans la presse féminine avec le slogan « *séparée mais égale* » – formule que l'on proposera ultérieurement aux Noirs. L'année 1840 voit la première déclaration d'indépendance des femmes. La participation féminine est intense dans le mouvement abolitionniste, celle des femmes noires en particulier.

La mémoire du peuple est encore celle des soldats-prolétaires que l'on invite, d'abord à contrecœur, à se battre pour l'indépendance. Ils s'engagent. Ils se mutinent lorsqu'ils apprennent, par exemple, que leurs officiers, eux aussi déçus, se voient promettre une demi-solde à vie, après la guerre. Leurs camarades noirs se mutinent lorsqu'on leur demande, quelques décennies plus tard, de tirer sur les Philippins, hommes, femmes et enfants au-dessus de sept ans. Beaucoup de soldats noirs désertent, et certains vont combattre aux côtés des Philippins, leurs frères de couleur. Les mutineries blanches et noires sont fréquentes, ainsi que les révoltes populaires contre la conscription que les riches réussissent à éviter. Mais de tout cela, point de trace dans l'histoire officielle.

Dans cette étude, qui n'est jamais systématique, deux constantes s'affirment, irréductibles et antagonistes : d'une part, l'inépuisable capacité de résistance d'hommes et de femmes en apparence impuissants, et en apparence satisfaits de leur sort ; de l'autre, les ressources infinies d'un système de contrôle, le plus ingénieux de l'histoire du monde. Avec leurs réserves en matières premières, en talents, en main-d'œuvre, les Etats-Unis peuvent distribuer assez de richesse à assez de gens pour limiter le mécontentement à une minorité rebelle.

Nombreuses sont les ruses du pouvoir : « siphonnage » des revendications par les partis politiques, intégration des élites populaires, intériorisation de la responsabilité de l'échec. (« *Si vous êtes pauvres, déclarait un jour le romancier Vonnegut, c'est que vous n'avez pas su être riches !* ») Nombreuses, les ambiguïtés des forces progressistes : par exemple, face aux interventions expansionnistes, les travailleurs, les organisations syndicales et même les partis socialistes finissent par céder à la fatale union entre guerre et prospérité...

Howard Zinn n'est pourtant pas sans espoir. La « classe moyenne » que l'élite cherche à s'allier depuis l'époque préévolutionnaire, la « classe-tampon » qu'elle dresse contre les

pauvres, les immigrants, les minorités raciales, la « nouvelle classe ouvrière » – aujourd’hui constituée par les ouvriers spécialisés, les « cols bleus », les « cols blancs », auxquels se sont joints les enseignants, les fonctionnaires fédéraux et municipaux, les cadres moyens et moyennement supérieurs – est en train de se lézarder. Les « gardiens du système » sont eux aussi victimes de l’inflation, du chômage, de la réduction du niveau de vie. La crise de confiance dans les institutions (qui inquiète si profondément les néoconservateurs américains) atteint la classe moyenne et non plus seulement les déshérités. La division internationale du travail menace ses acquis. Elle profite de moins en moins du pillage du tiers monde. Comme la classe inférieure, elle commence à souffrir des politiques sociales entraînées par la crise fiscale des villes et de l’Etat. L’alliance plus que bicentenaire entre l’élite et la classe moyenne va-t-elle céder le pas à une alliance nouvelle entre la classe moyenne et celle des exclus sociaux, ethniques et raciaux ? Ou sera-t-elle maintenue grâce à quelques concessions symboliques et peu coûteuses, grâce aussi au renouveau de la rhétorique de l’union, de la sécurité, de la démocratie et du patriotisme ? Va-t-on assister, comme l’espère Howard Zinn, à la révolte des gardiens ou, au contraire, à la mise au pas de la garde ?

Cf. Howard Zinn, « Au temps des « barons voleurs », *Le Monde diplomatique*, septembre 2002.

**VIII.**  
**Les Etats-Unis et l'Europe en mutation.**  
**Regards croisés**



## « Face à la révolution conservatrice »

Pierre Dommergues

*Le Monde diplomatique*, décembre 1979

*Récupération de concepts et détournements de la pensée : les tentatives de la nouvelle droite invitent la gauche à prendre conscience de ses propres limites idéologiques*

Ni à droite ni à gauche. Par-delà la droite et la gauche. L'objectif des nouveaux conservateurs n'est pas la prise du pouvoir, mais l'élaboration – à partir des découvertes des sciences physiques, biologiques et sociales – d'un système d'explication global du monde qui se substitue à celui, « usé » de l'Occident « judéo-chrétien » et « révolutionnaire ». Le but est de préparer le terrain de la nouvelle révolution conservatrice. Devenir les encyclopédistes du XXI<sup>e</sup> siècle. Jeter les bases d'un consensus européen qui résiste à la massification américaine comme au totalitarisme soviétique, et qui réponde aux exigences contradictoires de souveraineté nationale et d'intégration mondialiste.

L'époque est favorable à l'entreprise. La mode est à la guerre culturelle. Les postulats des nouveaux idéologues sont mobilisateurs : lutte contre le réductionnisme des idéologies dominantes – christianisme, marxisme, freudisme et autres « ismes » ; enracinement de l'individu, de l'ethnie, du peuple – dans le culturel, le social, l'économique ; découverte, redécouverte du « *pouvoir culturel* ». Longtemps occultés par la droite et la gauche traditionnelles, ces thèmes ont progressivement émergé à droite et à gauche au cours de la dernière décennie. Ils dominent aujourd'hui les réflexions dans un vaste débat mené – signe des temps – par les forces conservatrices.

Ces icebergs idéologiques surgissent sur un horizon vide et brumeux. Leur partie visible attire l'attention malgré leur contour incertain. La partie immergée fait problème :

1. L'antiréductionnisme ne se réduit-il pas à la volonté de détruire l'« *utopie égalitaire* » ?

2. Le parti pris d'enracinement ne sert-il pas d'abord à assurer la « *renaissance de l'Occident* » ?

3. Quant à la valorisation du pouvoir culturel, n'est-ce pas surtout l'occasion d'évacuer les autres formes de pouvoir ?

D'abord, l'antiréductionnisme : c'est-à-dire le refus de considérer le tout comme la somme des parties. Le refus de réduire la totalité à un seul de ses éléments. Pourquoi ne pas souscrire à ce projet ? Dans le classique débat entre universalistes et nominalistes, les « *antiréductionnistes* » prennent le parti des seconds. Le cheval ? Oui. La chevalité ? Non, ou seulement après coup. Partir du particulier pour aller vers l'universel, et non inversement. Valoriser « *l'Etre là* », le « *Dasein* », et non l'abstraite nature humaine (mais oui, ils reprennent les concepts de Heidegger et de Sartre sans les citer). Rejeter les « *universaux* » – cautions de bien des conquêtes ethnocidaires (cette fois, ils reprennent la pensée de Jaulin et de Clastres). Voir en l'homme un être de raison, mais aussi de déraison, d'irrationalité, d'imagination. (N'est-ce pas un des messages de Mai 1968 ?) On a le sentiment d'un déjà entendu. S'agirait-il d'un antiréductionnisme de récupération ?

Quant aux « *dogmes* » du marxisme, du christianisme et du libéralisme, ensemble accusés de réductionnisme, on omet de dire qu'ils sont, eux aussi, fortement contestés de l'intérieur : L'« *économisme* » par les néomarxistes et les néolibéraux ; la sacro sainte « *logique* » des « *maîtres penseurs* » allemands (et autres) par les « *nouveaux philosophes* » ; la linéarité de l'histoire, le « *sens de l'histoire* » n'est plus une évidence, à gauche. Ignorant ces contestations radicales, les nouveaux idéologues s'arrogent le monopole de la lutte contre les dogmatismes et les réductionnismes. Ce combat serait-il un alibi ?

L'essentiel est ailleurs. C'est la lutte contre l'égalitarisme chrétien – comme s'il s'agissait d'une réalité. Robert de Herte : « *Notre civilisation se meurt aujourd'hui d'un égalitarisme qui semble partout triompher. Selon le processus classique de développement et de dégradation des cycles, le thème égalitaire est passé du stade de mythe (égalité devant Dieu), au stade d'idéologie (égalité devant les hommes), puis au stade de la prétention scientifique (affirmation du fait égalitaire) – en clair : du christianisme à la démocratie, puis au socialisme et au marxisme. Le grand reproche que l'on peut faire au*

*christianisme, c'est d'avoir inauguré le cycle égalitaire en introduisant, dans la pensée européenne, une anthropologie révolutionnaire, à caractère universaliste et totalitaire.) »<sup>1</sup>*

C'est la lutte contre l'esprit encyclopédique du Siècle des Lumières. On se déchaîne contre Rousseau. Pour le Club de l'Horloge, Rousseau incarne le « *triangle de fer* » égalitarisme, utopisme, environnementalisme<sup>2</sup>. L'importance du milieu est contestée par le biologiste Eysenck qui affirme, à la suite d'une série d'extrapolations, que l'individu est conditionné à 80 % par son génome et à 20 % seulement par l'environnement<sup>3</sup>. L'utopisme est repoussé en tant que substitut dangereux de la religion car, alors que le croyant n'engage que sa personne, l'utopiste parvenu au pouvoir engage la société entière. L'égalité est perçue comme source d'instabilité : « *Le jour où il fut proclamé* », affirme Louis Rougier, « *que l'homme peut améliorer sans cesse sa condition, en commandant la nature grâce à la connaissance de ses lois, le jour où il fut proclamé qu'il n'y a pas de limite à la perfectibilité de ses facultés, alors, à une attitude de résignation, a succédé une humeur de perpétuelle revendication* »<sup>4</sup>.

Quant à l'inégalité, c'est une constante inévitable : « *Dans la mesure où le coefficient d'inégalité reste peu variable* », rappelle Maurice Allais, l'inégalité peut être regardée comme une sorte d'invariant dans les sociétés humaines, qu'il n'apparaît pas possible de supprimer en agissant sur l'organisation sociale et que les révolutions se révèlent incapables de modifier sensiblement »<sup>5</sup>. C'est une invention idéologique pour Julius Evola : « *Quand se rendra-t-on compte que le marxisme n'apparut point parce qu'il existe une réelle question sociale mais parce que la question sociale naquit – dans de très nombreux cas – uniquement du fait qu'il existe un marxisme, autrement dit artificiellement, quoiqu'en termes presque toujours*

<sup>1</sup> Collectif du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne), *Dix Ans de combats culturel pour une renaissance*, Paris, 1977.

<sup>2</sup> Club de l'Horloge, *Les Racines du futur*, Masson, Paris, 1977 ; *La Politique du vivant*, Albin Michel, Paris, 1979.

<sup>3</sup> Hans J. Eysenck, *L'Inégalité de l'homme*, Copernic, Paris, 1977.

<sup>4</sup> Louis Rougier, *Du paradis à l'utopie*, Copernic, Paris, 1979.

<sup>5</sup> Maurice Allais, *Inégalités et Civilisations* (cité par Louis Rougier in *op. cit.*).

*insolubles, par les œuvres des fameux “réveilleurs de conscience de classe” »<sup>6</sup>. Et pour Alain de Benoist, le plus nuancé des nouveaux maîtres penseurs, l’inégalité est l’envers de la diversité. L’auteur des *Idées à l’endroit* partage l’« attitude consistant à considérer que les inégalités relatives de l’existence induisent des rapports de force dont le devenir historique est le produit – et qui estiment que l’histoire doit continuer, – bref, que “la vie est la vie, c’est-à-dire un combat, pour une nation comme pour un homme” (Charles de Gaulle) »<sup>7</sup>. En second lieu, l’enracinement : concept central, également ambigu, également propice aux détournements idéologiques. Longtemps chasse réservée de la droite (supériorité du pouvoir local sur le pouvoir central), il est récupéré, puis réinvesti, par la gauche (supériorité du pouvoir autogestionnaire). De conservateur, le nationalisme devient révolutionnaire avec l’émergence des pays du tiers monde. Jadis considérées comme « réactionnaires », les luttes pour préserver les langues et les cultures locales sont aujourd’hui « progressistes ». Pour certains, régionalisme et marxisme jurent ensemble ; pour d’autres, conservatisme et localisme ne riment plus. La ligne de partage reste pourtant nette ne serait-ce qu’au niveau du langage. Seul un Alain de Benoist peut écrire : « *Le régionalisme, l’ethnisme, sont les noms modernes de l’éternelle renaissance des patries charnelles.* »*

### **L’autonomie du culturel**

Pour les tenants de la révolution conservatrice, le droit à la différence, qui devrait tirer sa vitalité des racines individuelles et collectives, s’insère dans une double équation : 1. Différence = inégalité = liberté. 2. Égalité = identité = totalitarisme. Peut-on réduire le totalitarisme à l’égalitarisme comme le fait, entre autres, Jean Cau (le goulag, c’est la faute à Rousseau, à Blum et à Roosevelt) ? Et voir dans la différence la preuve de l’inégalité et non un signe d’égalité dans une société, acceptant il est vrai un plus large éventail de valeurs ? L’enracinement, c’est – à la suite de Robert Ardrey et de Konrad Lorenz – « *L’extension de l’impératif territorial* »<sup>8</sup>. C’est une certaine conception de l’ordre. Ou l’ordre existe, et c’est la tâche de l’homme de s’y conformer. Ou l’univers est chaos,

---

<sup>6</sup> Collectif Julius Evola, *Le Visionnaire foudroyé*, Copernic, Paris, 1977.

<sup>7</sup> Alain de Benoist, *Les Idées à l’endroit*, éd. Libres-Hallier, Paris, 1979.

<sup>8</sup> Alain de Benoist, *Vu de droite*, Copernic, Paris, 1978.

et c'est sa responsabilité de lui donner une forme. C'est une certaine conception de l'élite, non pas l'élite héréditaire, mais celle qui se renouvelle sur la base du « *mérite* ». Une hiérarchie fondée sur l'équilibre entre droits et devoirs. L'aristocratie est la classe qui se donne le plus de droits parce qu'elle s'impose le plus de devoirs.

L'enracinement, c'est surtout le retour à l'« *héritage permanent* ». Non pas aux traditions étrangères comme le judéo-christianisme (« *le judaïsme est sans doute parfait pour les Juifs, comme l'est l'Islam pour les Arabes* »), mais aux traditions indigènes, en l'occurrence la culture indo-européenne, la seule authentiquement occidentale. Une fois encore, on part de « *découvertes scientifiques* » incontestables – celles de Benveniste et de Dumézil sur les peuples indo-européens qui occupèrent l'espace européen et iranien quelque 2 000 ans avant Jésus-Christ. Selon Georges Dumézil<sup>9</sup>, le système de pensée indo-européen s'articulait autour de trois notions clés, perçues comme complémentaires et strictement hiérarchisées : la souveraineté ; la force physique ; la fécondité et la fertilité. Trois classes : les chefs politiques et/ou religieux ; les guerriers ; les chasseurs et les agriculteurs. Trois principes unis en un ensemble organique et harmonieux : l'âme, le cœur, le corps. Une fois encore, on extrapole et l'on présente cette idéologie comme un modèle – certes à actualiser – comme le point de départ de la « *renaissance de l'Occident* ». Michel Poniatowski voit dans ce système un rempart contre les nouveaux barbares et la justification de l'unification européenne<sup>10</sup>. Mais c'est chez Jean Cau que le pan-indo-européanisme prend sa forme la plus fantastique, la plus grandiose – une Europe de l'Atlantique à l'Oural. L'auteur du *Discours de la décadence* est étonné par sa propre audace : « *O paradoxe* », confie-t-il dans le dernier paragraphe de son ouvrage, « *que de déclarer qu'une Russie nationale, de par sa résistance à l'américanisme mondialiste, est peut-être la seule chance de nos nations et de notre monde-race blanc ?* »<sup>11</sup>.

Enfin le pouvoir culturel : pour Gramsci, « *un groupe social peut, et même doit, être hégémonique dès avant de conquérir le*

---

<sup>9</sup> Jean-Claude Rivière, *Georges Dumézil*, Copernic, Paris, 1979.

<sup>10</sup> Michel Poniatowski, *L'Avenir n'est écrit nulle part*, Albin Michel, Paris, 1979.

<sup>11</sup> Jean Cau, *Discours de la décadence*, Copernic, Paris, 1979.

*pouvoir gouvernemental ; c'est une des conditions essentielles pour la conquête même du pouvoir* ». Pour Alain de Benoist, qui a parfaitement assimilé la leçon sur la société civile, la formulation est encore plus claire : « *Il n'y a pas de prise de pouvoir politique possible sans prise préalable du pouvoir culturel.* » De Benoist rappelle que la Révolution de 1789 n'a été possible que parce que préparée par une révolution dans les esprits, en l'occurrence par la diffusion des idées encyclopédiques auprès de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Peu lui chaut la politique politicienne ou la majorité présidentielle. Ce qui compte pour lui, pour les intellectuels et les énarques qui l'entourent, c'est de gagner la « *majorité idéologique* ». Dommage que Gramsci soit marxiste – encore que cela permette un clin d'œil à la gauche, à l'intelligentsia de gauche, à l'armée de réserve des intellectuels déçus. Et que cela prouve, une fois de plus, que les idées justes ne sont plus ni à droite ni à gauche. Et puis il suffit d'un ou deux glissements pour rendre le gramscisme inoffensif ou pour le détourner de son objectif essentiel. C'est ainsi que de « *relative* » chez Gramsci, l'autonomie du culturel devient absolue chez de Benoist, ce qui évacue pour l'instant le social, le politique, l'économique. Quant au projet « *métapolitique* », il ne vise pas le passage au socialisme mais la transition vers la société conservatrice du siècle à venir.

Louis Pauwels résume parfaitement l'objectif et la stratégie des nouveaux clercs : « *Après 1978 commence le temps non des révolutionnaires mais des conservateurs : J'entends, le temps d'une révolution conservatrice. Il ne s'agit plus de penser comme en 1848, mais de penser à la fois comme avant 1789 et comme en l'an 2100.* »<sup>12</sup>

Il faut dénoncer ce projet qui fait table rase de deux siècles d'idéal égalitaire et de deux millénaires d'humanisme<sup>13</sup>. Dénoncer cette pensée du XXI<sup>e</sup> siècle qui condamne le scientisme du XIX<sup>e</sup> au nom d'un nouvel ordre scientifique hâtivement élaboré. Dénoncer le nouveau pragmatisme qui masque les contradictions, les détournements, les simplifications des « *antiréductionnistes* ». Souligner la filiation avec le conservatisme traditionnel (conception cyclique de

---

<sup>12</sup> Collectif, *Maiastra, Renaissance de l'Occident*, Plon, Paris 1979.

<sup>13</sup> Julien Brun, *La Nouvelle Droite, le dossier du « procès »*, Nouvelles Editions Oswald, Paris, 1979.

l'histoire, priorité de la liberté, etc.). Dévoiler l'opportunisme et la fonction politique de concepts tels que la « responsabilisation » de l'individu au moment où se renforce l'austérité ; ou encore, face au processus de mondialisation, un « européanisme » qui se substitue à l'antique nationalisme dont il conserve les principales caractéristiques.

Mais sous peine de s'enfermer dans un discours encore plus clos, encore plus inaudible, la pensée à gauche et chez les libéraux doit tenir compte des objections fondamentales soulevées par les nouveaux cyniques. En ce qui concerne, par exemple, l'idéologie égalitaire. Qui peut nier que, face à la réalité de l'inégalité, cette idéologie n'a plus guère de vitalité, qu'elle se réduit à un discours alibi ou à une croyance réconfortante ? (La trahison des clercs n'est pas d'avoir établi ce constat, mais de l'avoir transformé en postulat « scientifique »). Autre interrogation concernant la confiance en l'homme et en son devenir : comment ne pas déceler dans ce concept cher aux libéraux une façon de refuser l'absurdité du monde, de repousser les échéances, de proposer, là encore, un postulat sécurisant ? L'occasion aussi d'assouvir le besoin quasi névrotique qu'a l'Occident d'imposer une signification à chaque chose, à chaque personne, à chaque acte bref, d'engendrer du « sens ». Cette remise en question de l'idéalisme philosophique ne peut être que salutaire.

Egalement salutaire la valorisation de certains thèmes que les nouveaux conservateurs cherchent à s'approprier : droit à la différence, enracinement, autonomie, morale, etc. autant de préoccupations qui, tout en dépassant les traditionnelles lignes de clivage entre les partis politiques, demeurent profondément « politiques ». Les nouveaux idéologues voudraient isoler ces problèmes et les situer au-delà du politique et de l'idéologique. Il convient, au contraire, de les inscrire dans le réel, de les intégrer, par exemple, aux luttes contre le chômage et aux combats pour les libertés « bourgeoises » ; de les lier, aussi, à des problèmes plus vastes tels que la division internationale du travail. C'est dans de telles conditions que le débat sur la nouvelle droite peut être le point de départ d'une gauche nouvelle.



## *Le Nouvel Ordre intérieur*

Sous la responsabilité de Pierre Dommergues  
et de Danielle Auffray, Michel Beaud, Guy Berger,  
Bernard Cassen, François Châtelet, André Gisselbrecht,  
Armand Mattelart, René Lourau, Claude-Marie Vadrot,  
Jean-Marie Vincent et Serge Vincent-Vidal

Préface de Claude Julien

Éditions Alain Moreau, Paris, 1980



*Le Nouvel Ordre intérieur* est la publication des actes du colloque international du même nom organisé par Pierre Dommergues et le Département d'études des pays anglophones (avec notamment la collaboration de Bernard Cassen et de Michel

Royer), les 22, 23 et 24 mars 1979, dans le grand amphithéâtre de l'université de Vincennes. Il rassemblait un parterre de plus d'une centaine d'universitaires et de personnalités du monde politique, économique et social – dont Casamayor, Jean-Pierre Chevènement, Noam Chomsky, Michel Foucault, Claude Julien, Maria Antonietta Macciocchi, Armand Mattelart...– autour de nombreux enseignants de Paris 8 : Bernard Cassen, Michel Beaud, François Châtelet, Guy Berger, René Lourau, Nikos Poulantzas, Jean-Marie Vincent, pour n'en citer que quelques-uns. Dans un amphithéâtre bondé, où s'entassaient plusieurs centaines de participants, les débats furent intenses, animés, parfois houleux, fidèles à l'esprit anticonformiste et contestataire et à la pensée critique qui étaient de mise à l'université.

L'avertissement de Pierre Dommergues, reproduit ci-dessous, montre la lucidité des analyses qui résultèrent du colloque sur l'entrée dans l'ère du libéralisme, lesquelles n'ont pas pris une ride. Il témoigne aussi de la perception visionnaire qu'avaient ses organisateurs des évolutions qui allaient transformer le monde.

Le colloque peut être visionné en vidéo dans les archives en ligne sur le site du département cinéma de Paris 8, à l'adresse :

<http://www.archives-video.univ-paris8.fr/video.php?recordID=111>

MA



## *Le Nouvel Ordre intérieur*

### « Avertissement »

**Pierre Dommergues**

Discrètement, « le nouvel ordre intérieur » pénètre notre réalité quotidienne. C'est ce concept – aujourd'hui familier – qu'explorent pour la première fois les participants d'un colloque international organisé à l'université de Vincennes les 23, 23 et 24 mars 1979. Le nouvel ordre intérieur est lié à la crise des années 1973-74, à la volonté de rétablir les taux de profit et à l'instauration de nouveaux modes de régulation économique, politique, sociale, idéologique et autres. Mais il est lié, de façon plus fondamentale encore, à l'évolution des sociétés caractérisées, à l'Est comme à l'Ouest, par un mélange de progrès et de destruction, de satisfaction et de manque, d'émancipation et de répression.

Le nouvel ordre intérieur n'est pas l'apanage des pays de la Commission trilatérale (Etats-Unis, Europe de l'Ouest, Japon), même si les analyses, ici rassemblées, portent principalement sur la France, la RFA, l'Italie, le Royaume-Uni et les Etats-Unis. Les interdictions professionnelles en Allemagne de l'Ouest ne sauraient faire oublier l'ordre intérieur à l'Allemagne de l'Est. Et le bref texte de Rudolph Bahro inclus dans cet ouvrage est là pour le rappeler. Un second colloque prévoit d'étudier l'ordre intérieur dans les pays « socialistes », qui ne le cèdent en rien, quant aux techniques de contrôle, à l'ordre stalinien.

Le nouvel ordre intérieur n'est pas synonyme de fascisme. Même si la voie fasciste n'est pas à exclure, la tendance est plutôt à la manière douce. A une reprise en main si peu perceptible que les citoyens en sont rarement conscients. La façade démocratique est préservée par ceux-là mêmes qui, à l'instar de Samuel Huntington, l'adjoint de Zbigniew Brzezinski, déplorent les excès démocratiques des années 60. « L'esprit républicain » est revendiqué par les énarques du Club de l'Horloge qui dénoncent l'utopie égalitaire et prônent la méritocratie. La France n'est pas le Chili.

L'ordre se caractérise aujourd'hui par une marge de tolérance accrue dans les comportements individuels et civiques, à condition que le rapport de forces demeure inchangé. La participation – et pourquoi pas l'autogestion ? – est tolérée, voire encouragée, tant qu'elle ne remet pas en cause l'essentiel. Mais il est des seuils à ne pas franchir, des points-limites irréductibles sur lesquels on ne cède jamais : la réalité du pouvoir, le quadrillage social sous couvert de sécurité intérieure et extérieure, l'organisation nationale et internationale de l'économie. Autre innovation : le contrôle aujourd'hui assuré par un système d'information généralisée sans défaillance et parfaitement efficace.

Le nouvel ordre intérieur est inséparable du nouvel ordre international. D'une part, parce que le rétablissement du taux de profit des pays du centre dépend de la mondialisation des investissements et de la division internationale du travail dans les pays de la périphérie ainsi que de l'accélération des échanges commerciaux dans un cadre d'hyper-concurrence. D'autre part, parce que la vraie contestation, celle qui inquiète le pouvoir, comme le souligne Claude Julien, a moins pour origine, pour l'instant, les classes ouvrières des pays industrialisés que les nations prolétaires du tiers monde.

La première partie de cet ouvrage présente les politiques de restructuration économique, sociale et idéologique mises en place depuis 1973. Restructuration économique d'un capitalisme qui cherche à sortir de la crise par la généralisation du chômage et la précarisation du travail, par la remise en question des acquis sociaux et la mise au pas des syndicats, par le développement des technologies de pointe et la conquête d'espaces nouveaux.

Restructuration de l'Etat ou plutôt glissement de fonction de l'Etat : le rôle de légitimation s'efface devant l'aide à l'accumulation. Ce glissement de fonction s'accompagne d'un glissement du lieu d'intervention : l'Etat intervient moins sur le plan national et plus sur le plan international. Présenté comme l'incarnation de la rationalité politique, l'Etat providence était en fait, comme le souligne Jean-Marie Vincent, un système de compensation des pires défaillances économiques et sociales. Chargé de gérer le bien-être des citoyens, l'« Etat-providence » des années 60 était, particulièrement aux Etats-Unis, un Etat « militaro-social » dont l'expansion reposait à la fois sur les dépenses sociales et sur les dépenses

militaires. Il cède le pas aujourd'hui à « l'Etat discipline », chargé de gérer la force de travail nationale et le désordre international. Les dépenses sociales sont réduites mais les dépenses militaires ne cessent de croître.

D'autres glissements se produisent : le glissement que souligne François Châtelet de « l'Etat de droit à l'empire du règlement », le développement, à côté de la loi, d'un monde disparate de règlements, élaborés dans le secret de commissions spécialisées. Ou encore le glissement analysé par Nikos Poulantzas « des procédures de légitimation des partis politiques vers l'administration d'Etat », administration qui entraîne à sa suite le déclin des partis, puis des libertés démocratiques.

Fondé sur une nouvelle rationalité scientifique, un libéralisme rénové et un autoritarisme *new look*, la restructuration idéologique s'incarne dans le « néo-conservatisme » qui émerge aux Etats-Unis en 1976 et dans la « nouvelle droite » qui fait sa percée en France au cours de l'été 1979. Parmi les nombreux axes communs de part et d'autre de l'Atlantique : l'idéologie des limites souhaitables à la démocratie, à l'expansion du bien-être social et à l'interventionnisme de l'Etat ; l'idéologie du repli sur soi, de l'intimité et du narcissisme.

Après avoir rappelé que « l'élaboration du consensus a toujours été une industrie de pointe au Etats-Unis, Noam Chomsky analyse la campagne de presse menée contre le Vietnam, le Laos et le Cambodge ainsi que le silence observé par les mêmes puissances occidentales à l'endroit d'autres génocides, par exemple au Timor. Jean-Pierre Chevènement montre pour sa part que la « normalisation culturelle » menée par les Etats-Unis dans l'ensemble du monde occidental permet d'imposer les schémas de la rationalité capitaliste tels qu'ils sont élaborés outre-Atlantique, au cœur du système.

La seconde partie de cet ouvrage présente les aspects nouveaux du contrôle social. La politique de gestion du travail fondée sur le chômage, la précarité de l'emploi et la mobilité des travailleurs. Le renforcement du rôle de sélection de l'université et sa nouvelle fonction de « parking ». L'importance accrue des médias, qui se substituent progressivement, en tant qu'appareils idéologiques, à l'école, aux journaux et aux livres dans la fabrication du consensus. L'informatique surtout, dont les pièges liberticides sont analysés

par Louis Joinet. Plus que jamais les libertés, même formelles, même bourgeoises, les libertés individuelles doivent être préservées. La lutte pour les droits de l'homme n'est pas seulement une invention de l'impérialisme américain. Surtout, comme le remarque Casamayor, au moment où se multiplient en marge de la loi, les circulaires ministérielles, les arrêtés préfectoraux et autres expressions modernes de l'arbitraire.

La troisième partie est fondée sur l'étude de quatre modèles<sup>1</sup> : le modèle allemand (RFA), le plus révélateur de menaces qui pèsent sur la démocratie : passage de l'Etat de droit à l'Etat de loi, retour de la censure, répression préventive. Le modèle américain, le plus aveugle au processus de mondialisation de l'Etat, le plus inconscient aussi de la « société psychiatrique » qu'il secrète. Le modèle britannique, le plus cynique dans ses pratiques politiques, le plus arrogant dans ses affirmations idéologiques qui tranchent sur la rhétorique feutrée de ses voisins. Le modèle italien, le plus immobilisé par le compromis historique [entre le parti communiste et la démocratie chrétienne], le plus déstabilisé par un terrorisme exutoire, le plus avancé dans la voie de l'intégration sociale enfin débarrassée des mouvements et conflits sociaux.

Devant ces politiques nouvelles, quelles sont les nouvelles stratégies – les contre-stratégies – des forces d'opposition : partis,

---

<sup>1</sup> NDLR. A l'époque où se déroule le colloque, au Royaume-Uni le premier ministre est le travailliste James Callaghan. Margaret Thatcher, qui dirige le parti conservateur, lui succèdera deux mois plus tard, le 4 mai 1979, et restera au pouvoir jusqu'en 1990. L'hiver 1978-1979 connaît une vague de mouvements sociaux, baptisée « l'hiver du mécontentement ». Aux Etats-Unis, c'est le démocrate Jimmy Carter qui est au pouvoir, avant l'arrivée à la présidence de Ronald Reagan en 1981. Malgré la politique de paix et d'ouverture menée par le président Carter, l'inflation galopante et la montée du chômage feront perdre le pouvoir aux démocrates. En RFA, c'est le socialiste Helmut Schmidt qui est chancelier depuis 1974. Mais en 1982, c'est la CDU qui arrivera au pouvoir avec Helmut Kohl. En Italie, le président de la République est le socialiste Sandro Pertini (de 1978 à 1985) et le gouvernement est aux mains de la démocratie chrétienne : Francesco Cossiga, puis Arnaldo Forlani. C'est l'époque où sévissent les Brigades rouges. C'est donc une époque charnière, où s'opère une transition néolibérale liée à la mondialisation et marquée par le retour en force des partis conservateurs.

syndicats, mouvements associatifs ? Tel est l'objet de la première partie de ce livre, où les questions l'emportent sur les réponses. Les prises de position sont aisées, les pratiques difficiles. Chaque parti se dit, par exemple, ouvert aux nouvelles réalités telles que le mouvement des femmes, le mouvement antinucléaire ou le mouvement écologiste. Pourtant, les partis de l'opposition se joignent à ceux de la majorité pour exclure les écologistes du Parlement européen en exigeant la barre des 5% de voix. Les bonnes raisons abondent. Mais on se prend à douter de la rhétorique officielle, et aussi de celle qui l'est moins. Maria Antonietta Macciocchi se demande s'il ne faut pas commencer par rompre « l'ordre intérieur à la gauche », casser « l'étatisme menaçant et intolérant de la gauche historique »...

Dans ce débat, des voix s'élèvent prophétiques : celle d'Henri Lefebvre, aujourd'hui moins éloigné du PC, pour rappeler qu'il faut, sans dédaigner les analyses ponctuelles, « restituer la priorité du global », car « il n'y a de stratégie que du global et du possible ». La voix de Marcuse, plus que jamais convaincu de l'échec du marxisme-léninisme, pour affirmer la valeur politique de la subjectivité rebelle en période totalitaire, l'importance du « surplus de conscience » pour réaliser un des aspects de la libération : « l'existence d'individus solidaires au niveau de l'action comme à celui de la responsabilité ».

Ce livre regroupe ou synthétise les interventions de la plupart des participants au colloque de Vincennes sur le nouvel ordre intérieur. Quelques textes, dont les sources sont indiquées en note, ont été ajoutés lorsque les intervenants n'ont pu être présents. C'est le cas d'Herbert Marcuse qui, quelques mois avant sa mort, n'avait pu accepter notre invitation, mais qui nous avait apporté son soutien, comme l'année précédente lorsqu'il avait été l'un des premiers membres du Comité international de défense de l'université de Vincennes.

Reprenant la pensée de plus de cent cinquante participants venus d'horizons intellectuels, idéologiques et professionnels extrêmement différents, cet ouvrage ne se veut pas homogène : il cherche plutôt la variété de l'analyse, la pluralité de l'approche, la richesse de la contradiction. Il ne se prétend pas exhaustif : il analyse des symptômes parmi d'autres et laisse d'importants espaces inexplorés. Il

ne prétend pas non plus offrir une théorie d'ensemble d'un processus encore en gestation, mais il propose ici et là des réflexions, des orientations théoriques. Si les objections et les interrogations qu'il suscite sont nombreuses, alors ce livre aura rempli son objectif principal.

## ***Les syndicats français et américains face aux mutations technologiques***

Sous la direction de Pierre Dommergues  
en collaboration avec Guy Goux et John Mason  
Anthropos-Encrages, Paris, 1984



Pierre Dommergues avait organisé une série de rencontres et débats à New York, dans le cadre de la MICEFA, notamment avec le Centre de recherches de l'université de la ville de New York (CUNY). Deux d'entre eux, qui se sont tenus en novembre et décembre 1983, sur les stratégies industrielles en France et aux Etats-Unis, et sur les syndicats français et américains face aux mutations technologiques<sup>1</sup>, ont donné lieu à publication. Les actes du second colloque ont été publiés en 1984, par Anthropos en coédition avec *Encrages* (la revue du DEPA. Ce sont d'ailleurs les étudiants du DEPA qui ont, sous ma direction, assuré la traduction des contributions américaines).

---

<sup>1</sup> NDLR. Information parue en note dans un article de Pierre Dommergues consacré à ce colloque dans le *Monde diplomatique* de janvier 1984. « Colloque organisé les 13 et 14 décembre 1983 à New York par le Programme d'échanges Paris-New York, qui regroupe plusieurs universités parisiennes (dont le siège est à l'Alliance française, 101, bd Raspail, 75006 Paris) ainsi que le département de sociologie du Centre de recherches de l'université de la ville de New York (CUNY), avec le soutien financier du syndicat des employés municipaux de la ville de New York (AFSCME). La délégation française comprenait notamment deux syndicalistes (M. Ernest Deiss pour la CGT, M. Yves Lasfargues pour la CFDT), deux universitaires (MM. Guy Oraux et Robert Zarader), trois animateurs du programme mobilisateur « Technologie, emploi, travail », dont son secrétaire exécutif, M. Philippe Lemoine, ainsi que M. Hervé Sérieyx, directeur attaché à la présidence du groupe Lesieur, vice-président de l'Association française des cercles de qualité (AFCERQ). Parmi les syndicats américains : AFSCME (Fédération américaine des employés municipaux), CWA (syndicat des employés de la communication), UAW (syndicat de l'automobile), IAM (syndicat des machinistes), Working Women (employées de bureau). »

Claude Julien, à l'époque directeur du *Monde diplomatique*, avait accepté d'en écrire la préface, intitulée « Espoirs et déboires ». L'introduction de Pierre Dommergues, reproduite ci-après, montre son intérêt pour toutes les questions d'avant-garde dans les sociétés, notamment les évolutions technologiques et industrielles et les relations du travail.

MA

*Les syndicats français et américains face aux mutations technologiques*

**« Introduction : L'espace de négociation »**

**Pierre Dommergues**

Hier comme aujourd'hui, le problème principal n'est pas d'accepter ou de refuser les mutations technologiques. Il est, pour les travailleurs, pour les syndicats, pour le mouvement ouvrier, pour l'ensemble des utilisateurs, de conduire ces mutations.

Telle a été l'une des idées centrales du colloque qui a réuni, à New York, à l'initiative de la Mission interuniversitaire des échanges franco-américains Paris-Ile-de-France (MICEFA), une quarantaine de participants français et américains sur le thème des syndicats français et américains face aux mutations technologiques. Des syndicalistes, des hommes d'affaires, des experts gouvernementaux et non gouvernementaux ont, pendant deux jours échangé leurs expériences et leurs réflexions faisant apparaître des convergences liées aux données structurelles nationales et internationales, mais aussi – au-delà des contraintes communes ou spécifiques – des inflexions particulières liées à des traditions syndicales différentes et à un contexte politique contrasté : l'Amérique de Reagan, la France de Mitterrand.

Les « illusions simplistes » ont été écartées : la technologie créatrice d'emploi, de liberté ou de « progrès » ; aussi bien que la technologie systématiquement porteuse de chômage, d'autorité ou de régression.

Les conditions d'introduction des technologies nouvelles ont été rappelées, car elles contribuent à mieux comprendre les inquiétudes et les espoirs que suscite la troisième révolution industrielle.

Première condition : les technologies nouvelles se développent non pas en période d'expansion ou de récession mais en période de crise économique, industrielle et sociale – sur le plan national et international.

C'est, dans la seconde moitié des années 1970, au moment où s'enclenchent les processus de « désindustrialisation », où les industries traditionnelles perdent leur compétitivité, notamment dans le domaine de l'acier, du textile, du caoutchouc et de l'automobile, au moment où les politiques de « restructuration » se mettent en place, que les technologies nouvelles se développent, non seulement dans les industries de pointe en pleine expansion, mais aussi dans les industries traditionnelles menacées.

Les technologies nouvelles volent à la rescousse d'une productivité défaillante dans les industries traditionnelles et assurent le développement exponentiel des industries de haute technologie (information, biotechnologies).

Ces technologies suscitent l'inquiétude dans la mesure où elles sont liées soit à un redéploiement industriel qui s'accompagne de fuites de capitaux et de licenciements, soit au développement d'une industrie nouvelle qui se crée, aux Etats-Unis, en marge des syndicats. Pour de nombreux travailleurs, les mutations technologiques sont d'abord un moyen utilisé par le patronat pour organiser, à son profit, la sortie de crise. Elles apparaissent comme un mode supplémentaire d'exploitation qui s'ajoute aux instruments classiques : liberté de licenciement, renforcement de la discipline de travail, sous-traitance avec les pays du tiers monde, etc. Elles constituent un maillon essentiel d'un redéploiement mené aux dépens des travailleurs.

La seconde condition est plus encourageante : l'introduction des technologies se fait au moment où le fordisme est à bout de souffle et où, pour être parfaitement efficaces, les techniques nouvelles impliquent une participation active des travailleurs. L'échec du fordisme (réappropriation du savoir-faire par l'employeur, fragmentation du travail, etc.) s'est manifesté au cours des deux dernières décennies [1960-1980] par l'accroissement des grèves (sauvages) chez les OS, de l'absentéisme, voire du sabotage (dans l'industrie automobile aux Etats-Unis), et surtout par la réduction de la qualité des produits.

La concurrence internationale exige un accroissement de la productivité, des normes de qualité plus élevées ainsi qu'une souplesse accrue de la production. Pour atteindre ces objectifs, de nouvelles relations sociales doivent être élaborées. A la rigidité de la gestion sociale de type tayloriste doit se substituer une gestion sociale plus

souple. La crise économique est une crise industrielle ; mais la crise industrielle est aussi, et essentiellement, une crise sociale. La sortie de la crise passe par la modernisation des outils de production et des rapports sociaux. L'optimisation des techniques nouvelles exige le renouvellement des relations industrielles. « Piège », diront les uns, « occasion », répliqueront les autres. L'ambiguïté est incontestable. C'est pourtant là que se situe la brèche. Là que les syndicats peuvent intervenir.

La nouvelle flexibilité peut se faire aux dépens des travailleurs ; elle peut aussi être investie par ces derniers. Les risques ne sont pas négligeables : un nouveau paternalisme est en train de naître aux Etats-Unis, prenant comme modèle la gestion à la japonaise. Fondé sur l'équilibre incertain entre la sécurité de l'emploi (pour une fraction des travailleurs), la mobilité dans le travail, l'intégration dans des équipes et la réceptivité aux idées des travailleurs, le nouveau management s'appuie sur les cercles de qualité, généralement créés en accord avec les syndicats maison. Aux Etats-Unis, la stratégie des cercles de qualité se développe le plus généralement en marge – ou même contre – les syndicats.

Quels que soient les risques dans les pays respectifs, les atouts, eux non plus, ne sont pas négligeables. Les technologies nouvelles créent, on l'a noté, une fissure dans le système de production de masse (et peut-être aussi de consommation ?), qu'il convient d'élargir. Un nouvel espace de négociation est en train de se dessiner. Les syndicats américains comme les syndicats français commencent à explorer, avec prudence, le terrain des contre-propositions. En raison du contexte politique, les Français semblent agir avec plus d'audace, mais certains syndicats américains plus « progressistes » – comme le syndicat des machinistes, celui de l'automobile ou celui des travailleurs de la communication – s'engagent sur des voies parallèles qui ont fait l'objet d'intéressantes confrontations.

### **Le terrain des contre-propositions**

Certes c'est un terrain miné : l'expérience des cinq dernières années aux Etats-Unis a été marquée par une pratique des « concessions collectives » qui se sont substituées aux « conventions collectives ». Les travailleurs américains ont dû accepter, le plus souvent, des réductions de salaires et d'avantages sociaux sans compensation – ni sur le plan de l'organisation du travail ni sur le plan de

la sécurité de l'emploi. Quelques conventions nouvelles ont néanmoins entrouvert des portes : en échange d'un soutien de l'Etat, Chrysler accepte à son conseil de direction un représentant du syndicat de l'automobile, en l'occurrence son président. Easter Airlines, en 1983, distribue des actions à ses travailleurs, en échange de concessions sur les salaires.

C'est un terrain incertain. Aux Etats-Unis, une partie importante des industries de technologie de pointe se sont développées en marge des syndicats : une caractéristique de la « réussite » de la vallée du silicium – comme de la douzaine d'autres technopoles américaines nées dans son sillage – n'est-elle pas que les entreprises ne sont pas « syndicalisées » ? Par suite, l'écart se creuse entre ingénieurs, cadres, financiers en forte demande, et les OS en blouse blanche, surtout des étrangers et des femmes. Ainsi se renforce la division de classes et se développe la tendance à la réduction, voire la disparition de la classe moyenne, qui est un des piliers de l'équilibre social aux Etats-Unis.

Partout, en France comme aux Etats-Unis, les conventions collectives acquièrent une importance nouvelle ; en plus de la lutte (mise en sourdine, moins en France qu'aux Etats-Unis) pour le maintien des avantages acquis (salaires et prestations sociales), les syndicats cherchent à élargir le champ des négociations dans quatre directions : 1) organisation et conditions de travail (ce qui implique une remise en cause de la fragmentation du travail et un contrôle sur les cadences) ; 2) droit de regard sur les problèmes d'emploi ; 3) concertation sur les conditions d'introduction des technologies nouvelles ; 4) et même participation aux décisions d'investissement (grâce, en particulier, à l'utilisation aux Etats-Unis des fonds de retraite comme source d'investissement).

Ces contre-propositions rencontrent de fortes réticences aujourd'hui en France et aux Etats-Unis, comme hier en Allemagne lors de l'introduction de la cogestion. Tout compromis est négociable à condition que ne soient pas menacées les « prérogatives patronales ». Or les quatre contre-propositions principales entament le pouvoir patronal.

Quant aux syndicats, les pesanteurs ne sont pas moins réelles : pour des raisons idéologiques, certains syndicats (en France comme aux Etats-Unis), et pas nécessairement les plus « progressistes », s'attachent à la rhétorique de la lutte des classes pour laisser

chaque partenaire face à ses responsabilités historiques : au patron de produire, au travailleur de négocier la plus-value. Pour des raisons politiques, en France plus particulièrement, des syndicats prêts à retrouver leur élan « développementiste » et industrialiste hésitent en pensant au contexte politique qui pourrait se modifier en 1986.

On trouvera dans ce livre des réflexions sur l'avenir des conventions collectives, des témoignages sur des tentatives visant à substituer à l'actuelle politique de « concessions collectives » une politique de « conventions réciproques ». On y trouvera également l'analyse, par certains protagonistes eux-mêmes (Victor Gotbaum, leader du syndicat des employés municipaux, et Nat Leventhal, maire-adjoint de la ville de New York, d'une expérience de « coopération » menée à New York où, à la suite de la crise fiscale de 1976, un compromis a été établi entre les syndicats, les représentants de la ville et de l'État et les banquiers. L'opération a permis de rééquilibrer le budget de la ville, d'introduire des technologies nouvelles, et d'accroître la productivité en liaison avec des travailleurs. Reste à savoir si les « sacrifices » ont été équitablement répartis.

[...]

### **Repères**

Les contributions rassemblées dans cet ouvrage n'ont pas la prétention d'apporter une analyse globale des problèmes posés aux syndicats par l'introduction des mutations technologiques, ni, *a fortiori*, de proposer une stratégie d'ensemble. Elles expriment plutôt la volonté d'ouvrir un dialogue libre, riche, contradictoire – en marge des langues de bois – entre syndicalistes, industriels, universitaires – français et américains – qui ont eu l'occasion, pour la première fois, de confronter leurs réflexions, leurs expériences, leurs espoirs et leurs craintes.

Les textes sont regroupés autour d'axes qui reviennent avec insistance dans un dialogue où se mêlent les voix françaises et américaines. Introduits par une série de *questions*, ces repères signalent des notions telles que « flexibilité », « consensus », « réciprocité », et indiquent quelques éléments de *stratégie* syndicale.

La préface de Claude Julien resitue, dans l'histoire d'après-guerre, l'opposition syndicat/patronat dans la lutte pour le contrôle

des mutations technologiques, et rappelle l'impact de ces mutations sur les pays du tiers monde. La préface de Michael Harrington, qui dès les années 60 avait attiré l'attention publique, et en particulier celle du président Kennedy, sur l'existence d'importantes poches de pauvreté dans la « société d'opulence », montre que, à l'intérieur de contraintes économiques irréductibles, des choix politiques peuvent modifier singulièrement la condition des travailleurs.

**Questions :** à l'interrogation de Stanley Aronowitz sur le rôle des mutations technologiques dans la stratégie capitaliste, répond une autre question – celle de Philippe Lemoine – sur le rôle que peuvent jouer les syndicats dans un projet de maîtrise sociale de ces mutations. Frances Fox Piven s'interroge sur le rôle que joue la technologie dans l'offensive idéologique menée par la classe dirigeante. Quant à Guy Groux, après avoir analysé les résistances patronales, les pesanteurs syndicales et le contexte politique (en France), il se demande quelles sont les limites de la transformation des relations industrielles.

**Flexibilités :** question ambiguë s'il en est. Liée, pour Michael Piore, à l'introduction des matériels et des logiciels, la flexibilité dans la production est un facteur-clé dans la conquête des nouveaux marchés qui avantage les PME au détriment à la fois des multinationales et des industries du tiers monde. Pour Hervé Sériyex, la flexibilité se nomme « réactive » : c'est la rapidité d'adaptation d'une entreprise aux évolutions les plus microscopiques du marché. Cette stratégie est liée à une tactique : les cercles de qualité. Selon le syndicaliste Peter Unterweger, l'automation flexible (ou « douce ») pourrait permettre de produire mieux et plus, d'augmenter le temps de loisir et d'accroître la compétitivité de l'industrie – à condition qu'elle soit introduite dans un contexte d'abaissement du temps de travail, d'accroissement des transferts de revenus et de relance de la consommation populaire. Carol O'Cleireacan, responsable de la recherche d'un des principaux syndicats d'employés du secteur tertiaire, voit dans la flexibilité – telle qu'elle se pratique actuellement – une arme qui permet de mieux exploiter une force de travail toujours plus précaire. Eric Verdier rappelle que le contexte français est plus que jamais favorable à la création d'un modèle organisationnel renoué, intégrant les exigences de la flexibilité ; mais il montre, à

propos du secteur de la bureautique, les obstacles à la constitution d'une nouvelle identité collective.

**Consensus :** méfiant à l'égard des mythes du marché, du progrès et de nouveaux rapports sociaux qu'il considère comme autant de dérives futuristes, David Noble propose de se concentrer sur une « stratégie du temps présent » fondée sur une repolitisation où les intellectuels auraient une responsabilité particulière. Après avoir souligné la montée de l'anti-syndicalisme aux Etats-Unis, dans la pratique patronale comme dans les médias, Victor Gotbaum insiste sur les potentialités de la politique contractuelle et analyse, ainsi que Nat Leventhal, la première expérience américaine de « consensualisation » dans le contexte d'austérité. Pour Philippe Zarifian, le consensus risque d'être à sens unique : le mouvement syndical a tendance à se situer par rapport à la démarche et non pas à élaborer une véritable démarche alternative. L'élaboration de propositions industrielles peut permettre au syndicalisme de retrouver une relation unificatrice avec les salariés ou, au contraire, encourager la dérive vers un repli sur des procédures institutionnelles.

**Réciprocités :** c'est le maître-mot. Après avoir analysé les fondements de la crise, souligné les illusions technologistes, rappelé le déclin du syndicalisme dans tous les pays industrialisés, Jean-Louis Moynet évoque les contours de négociations à venir. La réponse négociée est encore à construire. Elle peut conduire à la destruction des formes anciennes de garanties collectives ou à la construction réfléchie de nouvelles solidarités. Elle doit, en tout cas, réunir les décisions économiques, techniques et les mesures sociales, jusqu'alors séparées. Un nouveau pacte entre salariés doit être exploré ainsi que des nouveaux lieux de négociation. Concessions collectives ou conventions réciproques ? – telles sont les deux faces d'une même question posée par Mark Chernoff et Frank Emspack. Le premier insiste plutôt sur les politiques antisyndicales du patronat et de l'administration américaine, le second sur la bataille qui doit être menée pour l'information (par exemple sur l'introduction des technologies), la formation et l'emploi, dans le cadre d'un processus politique activé. A propos de la productique, Benjamin Coriat rappelle que les anciens compromis ne sont pas reductibles ; il analyse les nouveaux modes d'obtention et d'affectation des gains de productivité et se prononce pour un autre contenu du rapport salarial.

Dans un puissant appel à la mobilisation générale, Olivier Pastré propose, après avoir souligné la crise de la formation, d'une part une baisse accélérée de la durée du travail pour un partage du travail et une nouvelle consommation, d'autre part une organisation du travail flexible et non précaire.

**Stratégies :** précédées par une présentation, par Mark Kesselman, des faiblesses, forces et complexités des principaux syndicats français, les positions de la CGT, de FO et de la CFDT sont respectivement représentées par Ernest Deiss, Jean-Louis Bouchet et Yves Lasfargues. Quant aux stratégies américaines, elles sont associées à trois syndicats, membres de l'AFL-CIO qui s'expriment ici, non pas au nom de la centrale de Lane Kirkland, mais de leurs organisations respectives : le syndicat des employés municipaux (AFSCME), des travailleurs de la communication (CWA) et des machinistes (IAM) en la personne de son président Winpisinger.

## « The American Right Revisited »

Pierre Dommergues

*In Search of a New Deal,*  
série « The United States in the 1990's »  
Textes choisis et présentés par Pierre Dommergues  
Recueil édité par la MICEFA, Paris, octobre 1985

La première force, la plus spectaculaire, la plus agressive, est appelée « New Right » outre-Atlantique. Cette nouvelle droite n'a rien de commun avec son homologue français. C'est un mouvement anti-élite comme on en trouve à intervalles réguliers dans l'histoire américaine. L'ennemi principal est, à ses yeux, l'élite intellectuelle et libérale que constituent le *Big Government*, le *Big Business*, le *Big Labor* et les *Big Media*. Ses membres se recrutent dans la classe moyenne et moyenne inférieure, souvent parmi les cols bleus. Ils ont le sentiment d'être grugés par le haut (les super riches) et par le bas (les super pauvres). Les statistiques confirment qu'ils paient la plus grosse partie des impôts. Ils soutiennent massivement la fameuse Proposition 13 en Californie, qui réduit de moitié l'impôt sur la propriété. C'est en partie pour répondre à leurs revendications que Reagan réduit les impôts de près de 30% dès son arrivée au pouvoir.

### La « droite radicale »

Ils sont par ailleurs exaspérés par le relâchement des mœurs, le déclin de la famille, la dégradation de l'enseignement, les diverses humiliations nationales. Dans le paysage mythique qu'ils ont inventé, la femme, gardienne du foyer, a pour mission de mener le combat contre les enseignants homosexuels, le « bussing » qui contraint les petits blancs à côtoyer les Noirs à l'école, les féministes qui défendent la loi pour l'égalité des femmes (ERA). Parmi ces dames de fer, les plus virulentes s'appellent Phyllis Schlafly, fondatrice de STOP-ERA, et Anita Bryant, pourfendeuse des déviations sexuelles.

Ce mouvement des radicaux de droite est renforcé par une fraction importante de l'armée de réserve que constituent les 50 millions de « chrétiens nés à nouveau » (« *Born again Christians* »)<sup>1</sup>, les 30 millions de catholiques qui se disent « moralement » conservateurs, les quelques millions de Mormons et de Juifs qui ont progressivement viré à droite. Les prêcheurs les plus ardents de ces églises électroniques atteignent, chaque dimanche, plusieurs dizaines de millions de téléspectateurs. Pat Robertson et Jerry Falwell n'hésitent pas à dénoncer, pêle-mêle, l'athéisme (sic) du gouvernement américain, les étatistes, les syndicalistes et les lesbiennes.

La cohésion de ces groupes est assurée par quelques personnalités dont le nom se retrouve dans les conseils des Comités nationaux. Remarquablement organisés, ces comités choisissent des créneaux particuliers : réarmement idéologique des adultes (American Conservative Union), ou familial (Eagle Forum). Contrôle des activités politiques des élus (Committee for Survival of a Free Congress), etc. Dans les coulisses, on retrouve les mêmes collecteurs de fonds (Richard Viguerie et Paul Weyrich), les mêmes leaders (Howard Phillips, Barbara Keating, Phyllis Schlafly), les mêmes députés (Patrick Buchanan, Stanton Evans), les mêmes maisons d'édition (Arlington House). Tous au départ se sont mobilisés autour de Reagan. La plupart d'entre eux se sentent aujourd'hui trahis par le président.

### **Les nostalgiques de la frontière**

La seconde composante de la droite américaine joue un rôle fondamental dans la politique des trois premières années de l'administration Reagan. L'objectif est moins la reconstruction morale et religieuse de l'Amérique que la renaissance du rêve américain.

Pour ces nostalgiques de la frontière, l'essentiel n'est pas la pénurie de matières premières, ni la crise de l'énergie, mais la pénurie

---

<sup>1</sup> « *Born again Christians* », mot à mot « chrétiens nés à nouveau », « ressuscités dans le Christ ». Il s'agit d'une tradition protestante, plus fréquente parmi les évangélistes et les fondamentalistes, selon laquelle le croyant peut choisir le moment où il « se donne au Christ ». A certaines périodes de l'histoire américaine, le processus s'accélère sous l'impulsion de prédicateurs populaires : Dwight Moody dans les années 1910 ; Billy Sunday et Aimee Semple McPherson dans les années 20 ; Billy Graham dans les années 50 ; Jerry Falwell aujourd'hui.

d'initiatives et la crise des réglementations. Il suffit de libérer les énergies, comme ont su le faire l'Allemagne de l'Ouest et le Japon, et de retrouver la tradition américaine du siècle dernier.

Pour recréer le climat de victoire, il faut d'abord briser les barrières que constituent les lois sur l'environnement ou sur le salaire minimum. Ensuite, il faut réduire l'impôt. « En Amérique, rappelle un de leurs porte-parole, nous imposons le travail, la croissance, l'investissement, l'épargne, la productivité, l'initiative et la compétence. Nous subventionnons le non travail, la consommation, les dépenses sociales et la dette. Il est temps de donner à notre peuple l'occasion de mettre à l'épreuve son caractère et sa sensibilité ». Il faut enfin faire renaître un « leadership digne de l'Amérique ». Pour ces républicains, les héros sont les grandes figures démocrates : Roosevelt et Kennedy, qui ont su, l'un et l'autre, « restaurer la confiance nationale ».

Leur politique est pourtant aux antipodes de celle des démocrates. Dans un livre intitulé *La Renaissance de l'Amérique*<sup>2</sup>, le républicain Jack Kemp, coauteur du projet repris par Reagan de réduction des impôts, affirme que nous entrons dans l'âge de la « révolution républicaine » au double sens du terme : régénérescence de l'idée de république (représentative) par opposition à l'idée de démocratie (directe) ; résurgence du parti républicain face au parti démocrate. L'Amérique est présentée comme un immense « chariot » (« wagon ») que l'on charge et l'on décharge. Les démocrates déchargent, les républicains rechargent.

En politique étrangère, ces inconditionnels de la frontière sont favorables à la plus grande fermeté à l'égard de l'Union soviétique et des pays du tiers monde, considérés comme des alliés du bloc soviétique. Par contre, en politique intérieure, ils font preuve d'une certaine modération. Pas question de supprimer les avantages sociaux, seulement de dégraisser le système et de « remettre l'Amérique au travail ». Les plus conservateurs d'entre eux – comme le sénateur républicain Orrin Hatch (Utah) – débordent de sympathie apparente à l'égard des chômeurs noirs : « Je ne peux imaginer d'humiliation pire que de se voir donner la liberté pour s'entendre dire ensuite : "Ne t'en fais pas petit, le gouvernement va te prendre

---

<sup>2</sup> Jack Kemp, *An American Renaissance*, Harper and Row, New York, 1977.

en charge” ». Que l’Etat se retire. Que chacun reprenne sa liberté. L’égalité suivra.

### Les traditionalistes

Les traditionalistes sont hostiles aux fanatiques de la « droite radicale », dont ils désapprouvent la vulgarité, la démagogie, et la violence. Ils sont également opposés aux utopistes de la frontière, qui rêvent conquête, croissance, expansion tous azimuts. Les traditionalistes incarnent un idéal de permanence, exclusivement tourné vers le passé, incompatible avec le modernisme du libéral-conservatisme américain. Ils subsistent néanmoins, affirmant la persistance, aux Etats-Unis, d’une pensée qui évoque celle des grands conservateurs européens.

Certains, comme David Nisbet<sup>3</sup>, se réfugient dans la tradition féodale ou sont attirés par le modèle indo-européen – rappelant ainsi certaines positions de la Nouvelle Droite française. D’autres comme William Buckley, fondateur de la *National Review*, cherchent à jeter un pont entre les principales tendances du conservatisme américain. D’autres, enfin, s’efforcent de retrouver – au-delà des abstractions – certaines constantes de l’humanisme. Ainsi, dans ses *Confessions d’un conservateur*, Garry Wills<sup>4</sup> rappelle que « le changement est assuré par le petit nombre de ceux qui ont des principes et non par le grand nombre de ceux qui vivent dans la compromission ». « Le conservateur, ajoute-t-il, respecte la possession commune (au sens de la *concordi communion* de Saint-Augustin) d’une langue, d’une histoire, d’un faisceau de loyautés réelles. La possession au sens large du terme – ce qui lie un homme à un autre, non pas la propriété, au sens étroit du terme, ce qu’un individu arrache à un autre ».

### Les « néoconservateurs »

Ils ont la réputation d’être la fraction la plus intelligente de la droite américaine, la plus adaptable, les plus indestructible aussi. A côté d’eux, les traditionalistes font figure d’anges aux ailes brisées. Les nostalgiques de la frontière, d’enfants de chœur agrippés aux lambeaux d’un paradis perdu. Quant aux activistes de la droite

---

<sup>3</sup> Robert Nisbet, *History of the Idea of Progress*, Basic Books, New York, 1980.

<sup>4</sup> Garry Wills, *Confessions of a Conservative*, Doubleday, New York, 1979.

radicale, ils évoquent des gargouilles grimaçantes, figées dans un éternel refus.

Ils ne sont ni fanatiques, ni utopistes ; ni conservateurs, ni libéraux. Ils ont toujours existé – à l'aile droite des démocrates, assurant la transition avec les républicains. Ce sont d'éternels faucons – parfois éclairés – en politique intérieure et étrangère. Ils sont contre la démocratie, pour la république. Dans les années 60, ils étaient plutôt pour les dépenses sociales et militaires. Aujourd'hui, ils sont contre les premières mais toujours favorables aux secondes. Ils se disent déçus par les « excès de la démocratie » au cours des deux précédentes décennies.

Leurs thèses ont le mérite de la clarté : 1) L'Amérique, le monde occidental, souffrent d'une crise d'autorité : les institutions politiques, judiciaires, éducatives etc., ont perdu leur légitimité. 2) Globalement, la crise n'est pas d'ordre économique mais culturel : détérioration des valeurs, relâchement des mœurs, etc. 3) Le gouvernement est victime d'une « surcharge » : en voulant trop étreindre (sous-entendu dans le domaine des dépenses sociales), il a sapé sa légitimité. 4) Pour sortir de la crise, l'essentiel n'est donc pas de modifier les structures économiques et sociales (au mieux les rajeunir), mais de restaurer l'autorité et de protéger l'Etat. 5) Seule une société stable et unie peut faire face à un ordre international précaire où le danger du communisme est accru par la méfiance du tiers monde à l'égard des valeurs libérales américaines.

Ces idéologues regroupés depuis quatre ou cinq ans sous l'étiquette de « néo-conservateurs » sont des intellectuels de haut niveau, peu nombreux mais influents. Ils sont professeurs dans les universités les plus prestigieuses (Harvard, MIT, Berkeley). Ils ont leurs spécialités : la crise de la démocratie (Samuel Harrington), les contradictions culturelles du capitalisme (Daniel Bell), la glorification du capitalisme (Irvin Kristol), la criminologie comme manifestation génético-culturelle (Edmund Q. Wilson), etc. Ils appartiennent aux grandes commissions nationales où se recrutent les ministres et les secrétaires d'Etat. Ils sont membres de « think-tanks » qui vont du centre droit (Hoover Foundation) au centre gauche (Brookings Institution). Ils constituent l'armée de réserve des experts auxquels s'adressent les gouvernements américains, quels qu'ils soient.

Telles sont les principales composantes de la droite américaine dans les années 1970-1980. Elles ne doivent pas faire oublier la persistance, voire la résurgence, au cours des dernières années, de mouvements extrémistes tels le KKK et les divers groupes néofascistes. Bien qu'ils n'aient aucune assise populaire et qu'ils ne représentent par grand-chose dans la psyché nationale, ces mouvements signalent, par leurs manifestations souvent violentes, un profond malaise.

Ce qui frappe le plus dans ces droites contemporaines, c'est à la fois leur intensité, leur volatilité et leur hétérogénéité. Chacune de ces droites ignore l'autre. Et les différences sont peut-être plus sensibles que les convergences. Les contradictions, d'une tendance à l'autre, et parfois au sein d'une même famille, reflètent celles qui caractérisent la masse des Américains. Chacun veut le retrait de l'Etat, mais aussi le maintien de l'Etat-providence. Chacun veut le retour de la libre entreprise, mais chacun trouve naturel l'existence de l'Etat militaro-industriel. En ce qui concerne les « problèmes de société » (peine de mort, avortement, droits de femmes, etc.), à l'exception des tenants de la droite radicale, chacun se montre tolérant. Ce n'est qu'en politique étrangère que se fait l'unanimité : tous sont favorables au retour à la guerre froide.

C'est là que se situe la seconde faiblesse de ces droites classiques : hétérogènes, elles sont également sourdes aux appels d'une majorité croissante d'Américains. Depuis le début des années 80, trois demandes fondamentales s'expriment chez les Américains – parfois les mêmes, parfois parmi des groupes différents : 1) La révision – à la baisse – des dépenses militaires. 2) L'ouverture au tiers monde – pour des raisons parfois d'idéalisme, parfois de pragmatisme mercantile (nouveaux marchés). 3) Le besoin d'une concertation économique et sociale pour sortir de la crise.

### **Le spectre d'un Weimar à l'américaine**

A partir de ce rapide relevé de contradictions, on peut imaginer deux types de scénario : le dérapage vers un populisme de droite ; ou le recentrage libéral conservateur autour d'un nouveau grand projet.

Le premier scénario est pris au sérieux par des hommes de gauche tels que Bertram Gross<sup>5</sup>, ainsi que par des conservateurs modérés tels que Kevin Phillips<sup>6</sup> qui évoque l'émergence possible, aux Etats-Unis, d'un populisme de droite qui balaie les idéologies et les stratégies traditionnelles. Comme un bon nombre de ses compatriotes, il se sent aujourd'hui menacé par les hordes de droite, comme d'autres, ou les mêmes, l'étaient par celles de gauche dans les années 60.

Parmi les facteurs d'inquiétude figurent l'accélération de la décomposition sociale et morale, la montée du chômage, la « balkanisation » accrue de l'Amérique : coupure entre deux Amériques, celle du nord et de l'est, chaque jour plus pauvre, celle de l'ouest et du sud-ouest, en principe mieux nantie. Fractionnement « biologique » : les recrutements se font de plus en plus sur des critères de préférence sexuelle ou d'âge, d'origine ethnique et raciale. Le nombre des nouveaux immigrants ne cesse de croître : près d'un million de Mexicains franchissent chaque année la frontière. En l'an 2000, la Californie comptera plus d'étrangers que d'Américains. Ce sera le premier Etat d'Amérique du Nord peuplé d'une majorité venue du tiers monde.

Beaucoup craignent que la frustration culturelle, sociale et économique soit le dénominateur – le détonateur ? – commun des prochaines années. Avec prudence, on évoque l'analogie entre l'Amérique des années 80 et l'Allemagne de Weimar. Les différences géopolitiques sont nombreuses, mais le potentiel de « radicalisation » des masses, accompagné d'un glissement à droite, est compatible.

### **Le scénario des nouveaux libéraux**

A moins que les Etats-Unis réussissent à enrayer la crise dans ses multiples dimensions, c'est à cette tâche que se consacrent, depuis quelques années, un nombre accru d'économistes (tel Lester Thurow), d'hommes d'affaires (tel Felix Rohatyn), de politiciens (tel le sénateur Gary Hart, l'un des candidats démocrates à la présidence). Comment les qualifier ? Ils ne sont certainement pas à gauche. Mais ce ne sont pas non plus des conservateurs au sens habituel du terme. Aux Etats-Unis, on les appelle les « néo-libéraux ». En

---

<sup>5</sup> Bertram Gross, *Friendly Fascism*, M. Evans, New York, 1980. Voir *Le Monde diplomatique*, mai 1981.

<sup>6</sup> Kevin Phillips, *Post Conservative America*, Random House, New York, 1982.

français, le terme de « nouveaux libéraux » ou de « nouveaux démocrates » prêterait moins à confusion. A partir d'une analyse relativement lucide de la crise, ils essaient, à leur façon, de rassembler les Américains autour d'un nouveau « grand dessein » qui évoque celui de Roosevelt dans les années 30 ou, au moins, de J. F. Kennedy dans les années 60.

Ils cherchent la synthèse : à la fois plus et moins d'Etat ; plus et moins de société civile ; et un nouvel ordre mondial théoriquement plus généreux mais pratiquement plus propice aux intérêts américains : ils prétendent se situer au-delà des idéologies. On retrouve, dans ce projet, l'éternelle ambiguïté du libéral-conservatisme américain, qui navigue entre l'idéalisme et le réalisme, le passé et l'avenir, la liberté et l'égalité ; le rêve et la réalité, mais dont l'art suprême est le maintien du *statu quo*.

Le projet des nouveaux libéraux est ainsi résumé par les rédacteurs de *Business Week*<sup>7</sup>, qui le soutiennent clairement : « 1) Reconnaissance lucide des nouvelles réalités mondiales. 2) Recours à une planification indicative (sic) – le gouvernement créant les conditions d'une croissance nouvelle. 3) Accord entre les représentants des principaux groupes concernés (notion de consensus social). 4) Équité. Les Américains sont invités à consommer moins et à produire plus. Le sacrifice ne doit pas être imposé, conclut la revue des hommes d'affaires, à ceux qui sont le moins capables de le supporter<sup>8</sup> ».

L'Amérique est à la croisée des chemins. Tous les scénarios sont possibles. Certains un peu plus. Pour des raisons qui relèvent moins de l'idéalisme que d'une volonté pragmatique de survie – des Américains et de leur système économique – il n'est pas impossible que, au cours des prochaines années, un consensus national se précise autour des idées des « nouveaux démocrates ».

---

<sup>7</sup> *Business Week*, numéro spécial « The Reindustrialization of America », 30 juin 1980. Parmi les ouvrages des nouveaux libéraux : Lester Thurow, *The Zero Sum Society*, Basic Books, New York, 1980 ; Paul Tsongas, *The Road from Here*, Vintage, New York, 1982 ; Gary Hart, *The New Democracy*, W. Morrow, New York, 1983 ; et les articles de Felix Rohatyn dans la *New York Review of Books* (4 déc. 1980, 22 janv. 1982) et *The Economist* (en particulier sept. 1981)

<sup>8</sup> Voir P. Dommergues, « Les Etats-Unis à la recherche d'une nouvelle idéologie », *Le Monde diplomatique*, août 1980.

**IX.**

**L'engagement éco-citoyen**



Image extraite de l'entretien vidéo avec Karine Saporta  
à l'occasion de la fête de quartier du 13<sup>e</sup> arrondissement  
de Paris sur l'espace Vidal Naquet, le 12 mai 2012  
(en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=IloBBn7yUzo>)

## Le projet Eco-citoyen Paris-Rive gauche<sup>1</sup>

Pierre Dommergues s'est de longue date intéressé à toutes les questions de développement local et régional, notamment en lien avec les mutations technologiques, comme le montrent nombre de ses écrits et les divers colloques, rencontres et séminaires, à l'échelle nationale et internationale, qu'il a organisés.

*« “ Agir local ”, c’est agir au niveau des villes et des régions. Au début des années 90, on est persuadé que la bonne échelle est la région et que la prospective est un outil essentiel pour le développement économique des territoires. Contrairement à la prévision qui fournit des anticipations quantitatives, la prospective étudie les évolutions qualitatives, les ruptures qui peuvent se produire à moyen terme, afin de construire ensemble l’avenir. Les étapes de la démarche prospective régionale sont clairement identifiées : compréhension du présent, analyse des contraintes, esquisses de futurs possibles. Reprenant les interventions de théoriciens et d’acteurs de terrain, nous avons organisé à Lille, en 1992, un colloque dont les principales contributions sont réunies dans La prospective au cœur des régions. »<sup>2</sup>*

P. Dommergues s'est notamment penché sur la question des temps. Il est l'un des introducteurs des politiques temporelles en France, à partir des expériences italiennes, qu'il a contribué à faire connaître à un premier ensemble de collectivités locales, à travers le projet EUREXCTER. EUREXCTER était un projet d'école orienté vers l'excellence territoriale, associant des représentants de cinq pays dont, pour l'Italie, le Politecnico de Milan, qui a partagé son expertise des questions temporelles avec les autres partenaires et territoires engagés. Il a été conseiller scientifique de la DATAR pour le groupe « Temps et Territoires », et délégué général de l'Association française de l'excellence territoriale (AFET). Dans le cadre de l'AFET, créée à l'occasion du projet EUREXCTER, il a organisé

---

<sup>1</sup> Cette partie a été rédigée avec le concours de Patrice Vuidel, coresponsable du projet.

<sup>2</sup> P. Dommergues, extrait de ses archives personnelles.

dans le courant des années 2000 d'autres formations itinérantes pour les collectivités locales : une « Ecole des temps », et une « Ecole des mutations territoriales ». Voir, ci-après, son intervention au Festival international de géographie 2001 : « Les nouveaux temps de la vie. Les espaces au quotidien ».

Pierre Dommergues a été, avec Patrice Vuidel, coordinateur du projet Eco-citoyen Paris-Rive gauche (en abrégé Eco-citoyen PRG).

Le projet, explique P. Dommergues, est né suite à une enquête sur les temps à Paris, que lui avait confiée Anne Hidalgo, alors première adjointe au maire de Paris :

*« En 2004, Anne Hidalgo me confie la responsabilité d'une enquête : "L'Agence des temps de Paris. Etude de préfiguration". Ce travail est mené avec mes deux complices habituels : Vincent Pacini et Patrice Vuidel. Patrice est un élu vert, consultant indépendant et formateur, spécialiste en économie fonctionnelle, environnementaliste, expert en questions d'égalité homme/femme et de mobilité. Il conçoit et analyse les questionnaires sur la mobilité dans le 13<sup>e</sup> arrondissement à Paris ainsi que les fiches-mobilité. L'étude d'Anne Hidalgo s'appuie sur des interviews en profondeur, de 2 heures en moyenne, avec 150 personnalités représentant des entreprises, des organisations patronales, des syndicats de salariés, des associations de consommateurs, des responsables de collectivités territoriales et des organismes ressources.*

*Quels sont les enjeux perçus ? En ordre décroissant : la qualité de la vie quotidienne (le travail n'est plus la référence exclusive, avènement d'une "société de mobilité et de temps libre"). L'attractivité du territoire (constat partagé que Paris est en train de perdre ses entreprises, ses commerces, ses habitants). L'égalité homme/femme et la "diversité" (progrès très lents si on se réfère à des indicateurs classiques : taux de chômage féminin, postes de managers, etc.). La gestion des tensions entre prestataires et bénéficiaires de services (le "toujours plus" des consommateurs, les "réserves" des prestataires). La "performance" (horaires et services). Le développement durable et la responsabilité sociétale (le premier largement partagé, le second limité par la recherche de productivité). La flexibilité/sécurité (oui, si elle est choisie et non*

subie). Une même enquête réalisée en 2015 ferait sans doute remonter l'enjeu "flexibilité" et descendre l'enjeu "territoire".  
[...]

*On définit, avec l'équipe d'Anne Hidalgo, 9 chantiers. J'en choisis un : Paris-Rive gauche.*

*La principale raison de mon choix, c'est que ce nouveau quartier Paris-Rive gauche "en construction" est un territoire exemplaire pour observer les mutations urbaines et pour réaliser des projets innovants. Tous les partenaires sont regroupés dans un espace relativement limité où il est facile de communiquer malgré sa forme étroite et allongée qui est un frein aux contacts conviviaux, mais qui offre, par ailleurs, l'avantage de plusieurs kilomètres de "côtes" qui pourront devenir des lieux de rencontres et d'activités éphémères ou permanentes. Une vingtaine des plus grands groupes français et européens dans les secteurs de pointe (banques, informatique, communication, transports), deux universités, des écoles, des services de la Ville de Paris (parcs et jardins), des cinémas, des associations ancrées dans leur territoire, un tissu de PME qui se renforce, de commerçants qui ont confiance dans leur quartier, la Bibliothèque nationale de France (BNF) et sa vaste esplanade, une Mairie qui accompagne les initiatives naissantes – et une forte volonté de travailler ensemble. Bref, un potentiel exceptionnel.*

*Et pourtant, c'est un quartier qui ne vit pas (encore) au moment où on l'investit. Le défi majeur est de créer du "vivre ensemble" dans un espace de béton, avec peu de végétation et privé de centre. Après enquêtes auprès des habitants, des salariés et entreprises, deux pistes émergent pour développer ce "vivre ensemble". La première concerne la mobilité. Le mot d'ordre est double : "se déplacer mieux" et "se déplacer moins". Co-construire une "mobilité pacifiée", "durable", avec les usagers sur un modèle collaboratif et évolutif.*

*La seconde piste, plus ludique, plus culturelle, centrée sur le développement mutuel de la personne, consiste à organiser*

*des “rencontres citoyennes” entre habitants et salariés de façon à créer une communauté de citoyens. »<sup>3</sup>*

Fort de l'intérêt des divers acteurs du quartier associés aux premières réflexions sur les questions de mobilité, l'AFET dépose un projet recherche-action Eco-Mobilité, sélectionné en 2009 par le Groupe 3 du PREDIT 4 « Mobilités dans les régions urbaines ». En complément, et pour donner un débouché opérationnel au PREDIT<sup>4</sup>, l'AFET engage un travail avec les entreprises du quartier dans le but d'identifier les contours que pourrait prendre un Plan de déplacements inter-entreprises. L'action, coordonnée par l'AFET, est financée par l'ADEME<sup>5</sup> et implique également Voiture&Co et le cabinet Chronos.

Mais le projet Eco-citoyen est bien plus qu'un projet sur la mobilité. Il vise à faire du quartier Paris-Rive gauche (13<sup>e</sup> arrondissement) un territoire exemplaire en termes de citoyenneté et de durabilité. Avec un fil conducteur : créer les conditions pour que les différentes populations qui partagent un même territoire puissent se rencontrer, partager, faire ressource les unes pour les autres.

Dans les objectifs du projet Eco-citoyen qui suivent (tels que définis sur le site du projet<sup>6</sup>), on retrouve tous les thèmes des recherches menées par P. Dommergues, au long de sa carrière universitaire, sur le développement local, les nouvelles technologies et leur impact économique, social et culturel :

« Créer une dynamique associant habitants, salariés, étudiants, associations et entreprises... afin de conduire des projets de développement durable et de citoyenneté...

Innover dans des actions exemplaires de développement durable à l'échelle du quartier. Innover dans les déplacements (covoiturage, auto-partage, voiture électrique, PDE, etc.), la collecte des déchets, les économies d'énergie, l'utilisation raisonnée de l'eau (y compris la valorisation de la Seine), etc.

<sup>3</sup> P. Dommergues, extrait de ses archives personnelles.

<sup>4</sup> NDLR. PREDIT : Programme de recherche et d'innovation dans les transports terrestres.

<sup>5</sup> NDLR. ADEME : Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie.

<sup>6</sup> Cf. site en ligne : <http://ecocitoyen-parisrivegauche.org>

Expérimenter de nouvelles articulations entre vie professionnelle, vie personnelle et vie citoyenne. Construire ensemble des réponses innovantes sur les horaires des services publics (crèches, par exemple) et privés (commerces), etc. Améliorer l'accessibilité aux services, en particulier pour les personnes handicapées. Cela a été fait ailleurs, nous pouvons le faire ici.

Partager et créer du lien social. Partager nos attentes, nos pratiques, nos potentiels, nos idées, nos projets, nos ressources. Mieux nous connaître et mieux connaître notre quartier. Identifier ensemble des actions concrètes, lisibles, réalisables à condition de les mener ensemble. Mieux connaître pour mieux agir.

Optimiser et mutualiser nos potentiels. Nous avons, dans notre quartier, une concentration de richesses exceptionnelles. Imaginez la qualité des projets locaux que nous pouvons réaliser si nous mobilisons, coordonnons et mutualisons l'expertise et les savoir-faire – concentrés dans notre quartier – des entreprises, publiques et privées, grandes et petites, des écoles et de l'Université, des services municipaux, des associations, mais aussi l'expertise et les savoir-faire des citoyens – tous ceux qui vivent et travaillent dans le quartier.

Faire vivre des ponts et des passerelles avec nos voisins : le 12<sup>e</sup> arrondissement, déjà relié par la passerelle Simone de Beauvoir ; la ville d'Ivry, qui accueille des centres de recherche universitaires et des entreprises liées à celles de la ZAC ; la gare d'Austerlitz en pleine expansion ; l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, au cœur du système de santé de l'Est parisien. »<sup>7</sup>

Le projet Eco-citoyen s'appuie sur de nombreux partenaires : collectivités territoriales et Etat, entreprises, institutions publiques, établissements d'enseignement supérieur et de recherche, missions publiques, associations.<sup>8</sup>

---

<sup>7</sup> Cf. site en ligne : <http://ecocitoyen-parisrivegauche.org>

<sup>8</sup> NDLR. Liste des partenaires extraite du site cité en note ci-dessus, p. 174. Collectivités territoriales et Etat (mairie de Paris : Bureau des temps, DALIAT, Direction de la voirie et des déplacements, Plan climat), mairie du 13<sup>e</sup>, ministère de la santé, de la jeunesse et des sports ; Port autonome de

Des universités, notamment l'université Paris-Diderot et son IUP Génie de l'environnement, sont associées au projet, les étudiants menant des recherches en lien avec le projet. Ci-dessous, extraite d'une étude de cas de Ghyslaine Sanchez Degrave, « Le Plan de déplacements territorial inter-entreprises » (décembre 2008)<sup>9</sup>, l'annexe rédigée par Pierre Dommergues sur cette collaboration :

*« [...] Dans le cadre d'un partenariat avec l'université Paris-Diderot, les étudiants en master 2 de l'IUP Génie de l'environnement apportent une valeur ajoutée importante à 7 des projets en cours. Cinq d'entre eux participent notamment à une série de pré-diagnostics, en liaison avec les services de l'écologie urbaine de la Ville de Paris, la Direction des espaces verts et environnement de la Ville de Paris et plusieurs entreprises dont la Caisse nationale des caisses d'épargne. Plusieurs autres stagiaires (MI) viendront renforcer, à partir de novembre, les équipes travaillant sur les 7 projets suivants :*

- 1. Généraliser le diagnostic thermique des bâtiments du quartier pour réduire les consommations d'énergie dans les bâtiments existants et définir une charte pour les bâtiments futurs.*
- 2. Réaliser un Bilan Carbone™ du quartier ZAC PRG.*
- 3. Installer sur la plus grande surface possible de toitures des panneaux photovoltaïques pour produire de l'électricité.*
- 4. Promouvoir les espaces verts existants en cours de réalisation.*
- 5. Optimiser la gestion des déchets.*

---

Paris (PAP) ; ville d'Ivry : service économique ; département du Val-de-Marne : Agence de développement économique ; des entreprises. Membres fondateurs : Bibliothèque nationale de France (BNF), BPCE, La Poste, Natixis, Orange France Télécom, SEMAPA. Membres associés : ADEME, Decathlon, RFF, Truffaut, université Paris-Diderot, IUP « Génie « environnement », mission « Développement durable », associations d'habitants, Association française de l'excellence territoriale (AFET), « Bougez futé ! L'espace écotransport de Paris » / service de l'association Voiture&Co, missions publiques.

<sup>9</sup> [http://iup.ipgp.jussieu.fr/images/a/a9/CE2\\_Sanchez.pdf](http://iup.ipgp.jussieu.fr/images/a/a9/CE2_Sanchez.pdf)

6. Concevoir un système de mutualisation des plans de déplacements d'entreprises.

7. Construire des itinéraires réservés aux circulations douces dans le quartier.

A l'occasion du premier "Village éco-citoyen", organisé dans les locaux de la BNF le 17 décembre prochain (16h00-20h00) et présidé par le maire du 13<sup>e</sup> arrondissement, les étudiants de l'IUP présenteront les premiers résultats de leurs travaux. Nous souhaitons que d'autres stagiaires en Master 2 participent à la mise en place des projets au printemps 2009.

*Pierre Dommergues,  
Coordinateur du projet Eco-citoyen Paris-Rive gauche,  
Professeur des universités, délégué général AFET »*

Nous disposons, par ailleurs, d'un compte rendu d'une matinée de travail dite « séminaire de créativité » organisée par Eco-citoyen PRG et animée par P. Dommergues sur le thème « Le quotidien à distance : éco-mobilité et télécentres », qui s'est tenue le 3 février 2010 à Paris, à la mairie du 13<sup>e</sup>. Le compte rendu en est rédigé par P. Dommergues pour la *Lettre Eco-citoyen PRG*, n° 4, février 2010)<sup>10</sup>.

*« Dans le cadre du projet PREDIT "Mobilité durable dans le 13<sup>e</sup>", un petit déjeuner a réuni, le 3 février, à la mairie du 13<sup>e</sup>, plus de 80 personnes sur le travail à distance – élus, syndicalistes, chercheurs, transporteurs et responsables d'entreprise.*

#### **Les enjeux ?**

*Les interventions ont montré que le travail à distance apporte des éléments de réponse à plusieurs enjeux.*

*Mobilité : moins de déplacements. Productivité : plus d'efficacité. Qualité du travail : moins de stress.*

*Environnement : moins de gaz à effet de serre. Rapport individu/collectif : relations libérées du lien de subordination.*

*Innovation : à travers des échanges de savoirs et de savoir-faire.*

---

<sup>10</sup> En ligne : <http://issuu.com/ecocitoyen/docs/lettre022010/1>

**Les acteurs ?**

*Le travail à distance doit être choisi. Il est le fruit de la concertation entre partenaires sociaux, collectivités territoriales et Etat, mais il y a des freins.*

*Les freins sont moins technologiques que culturels et sociaux (acceptabilité de nouvelles modalités de travail) ; politiques et juridiques. Ils relèvent du management, de la sécurité et, d'une façon plus générale, de la difficulté à concilier coopération et concurrence*

*Un bouillonnement créatif d'initiatives qu'il convient – ensemble – d'accompagner.*

**Le vivier du futur**

*La rencontre a révélé l'existence d'un bouillonnement d'initiatives dont il convient de faciliter l'émergence et le développement dans les territoires.*

*Initiatives multiples (travail nomade, en réseau...), à des niveaux professionnels variés (dont le secrétariat), dans des « tiers lieux » entre travail et domicile (cafés, gares, espaces de proximité, télécentres...). Ces expériences constituent le vivier du futur. Elles génèrent de nouveaux comportements. Elles proposent des substitutions innovantes aux déplacements.*

**Construire un réseau de réflexion-action.**

*Cette rencontre sera fructueuse si ces échanges sont l'occasion de construire un réseau de réflexion-action, et si elles développent des pistes de coopération telles que celles évoquées par plusieurs participants – dont Accenture, Accor, Jacobs, Exaservices.*

**Synthèse.**

*Dans cette Lettre Eco-citoyen PRG : la synthèse des interventions et des échanges, réalisée par le groupe Chronos, avec des extraits de l'intervention d'ouverture de Jérôme Coumet, maire du 13<sup>e</sup>. »*

## « Les nouveaux temps de la vie : les espaces au quotidien. Quelques pistes de réflexion<sup>1</sup> »

Pierre Dommergues

Intervention au Festival international de géographie  
(Saint-Dié, Vosges, 2001)

La société évolue vite. Elle invente en permanence de nouvelles attitudes – notamment face au temps – et de nouvelles pratiques souvent individualistes, parfois porteuses de nouveaux liens sociaux et fréquemment décalées par rapport aux systèmes politiques, économiques et institutionnels qui peinent à s'adapter à un monde de plus en plus mobile.

Les nouvelles pratiques temporelles sont fortement liées au réaménagement et à la réduction du temps de travail. Mais tout en restant central, le travail est « remis à sa place » et le « hors travail » devient un enjeu fondamental en termes d'amélioration de la vie quotidienne, en termes économiques (tourisme, loisir, culture, etc.), mais aussi en termes d'égalité et de solidarité.

Les temps individuels se fragmentent et s'accélèrent. Au même moment, on perçoit la volonté d'inscrire le temps vécu dans une continuité qui « chaîne » le passé, le présent et l'avenir. On sent naître la résistance à l'accélération des temporalités, le rejet d'un présent envahissant, le refus de la dictature de l'urgence. Ainsi se dessinent simultanément l'exigence d'un « droit à la mobilité » et celle d'un « droit à la lenteur ».

De nouvelles pratiques territoriales se développent également – en partie pour répondre aux attentes des citoyens, en partie à la suite de réorganisations territoriales qui sont le fait des entreprises, des associations, des simples citoyens, des collectivités locales et de l'Etat : multiplication d'espaces multifonctionnels ; apparition de

---

<sup>1</sup> NDLR. Ce texte est disponible en ligne dans les actes du festival : [archives-fig-st-die.cndp.fr/actes/actes\\_2001/](http://archives-fig-st-die.cndp.fr/actes/actes_2001/)

« pôles temporels » à l'occasion de grands événements sportifs ou culturels ; recomposition des territoires (communautés de commune, agglomérations, pays) avec l'application des lois Voynet, Chevènement et Gayssot.

Qu'est-ce qui fait temps dans notre vie quotidienne ? Les heures d'ouverture des crèches, les va-et-vient le mercredi autour des activités périscolaires, les vacances des enfants alors que les parents travaillent, etc. L'inadéquation des horaires et des fréquences des transports en commun. L'insuffisante accessibilité aux équipements sportifs et culturels pour les adolescents et les jeunes le soir et pendant le week-end, etc.

A travers les horaires, le problème posé est celui de l'égalité d'accès aux services publics et privés et à l'utilisation de l'espace. Certains utilisent toujours plus de services, et « consomment » toujours plus de « territoires ». D'autres, au contraire, n'ont pas les moyens financiers d'accéder aux services ou vivent dans un contexte culturel où ces besoins ne sont pas légitimes. On risque de voir s'accroître le nombre des « assignés à résidence » dans les quartiers difficiles et dans les espaces ruraux.

Mais ce qui fait temps avant tout, c'est l'articulation entre les différents temps sociaux. La conciliation, pour chacun d'entre nous, entre le temps de travail (ou de chômage), le temps parental, le temps des activités domestiques, le temps associatif et politique et le « temps pour soi ». Ce sont les femmes qui vivent ces problèmes le plus intensément et qui les posent, les premières, en France comme à l'étranger. Le changement suppose une nouvelle répartition entre les tâches domestiques, une nouvelle parité dans la vie professionnelle, une nouvelle relation d'égalité entre homme et femme, mais aussi une transformation profonde dans la culture des entreprises pour que ces dernières prennent en compte, non seulement la productivité et/ou la modernisation de l'offre, mais aussi la demande temporelle de leurs salariés. Tout ceci n'est pas une utopie comme le montrent, par exemple, les expériences en cours aux Pays-Bas.

Les politiques temporelles sont l'occasion de répondre à ces enjeux. Enjeu social et culturel (réduction des inégalités). Enjeu sociétal (construction d'un nouveau modèle de civilisation urbaine et non urbaine). Enjeu de développement durable (prise en compte globale de l'économique, du social, du culturel dans un projet qui s'inscrit dans le temps long). Enjeu économique (création de nombreux

nouveaux services à la personne). Enjeu d'aménagement (recomposition spatiale et temporelle des territoires).

Et surtout, enjeu politique. Qui va observer les dysfonctionnements temporels ? Qui va proposer des pistes de progrès ? Qui va imaginer des « futuribles temporels » ? Quels vont être les nouveaux mécanismes de concertation entre les parties prenantes ? Quel sera le rôle des élus, des collectivités territoriales, de l'Etat, des entreprises, des associations, des citoyens à travers les comités de quartier ou autres structures de proximité ? Qui va être garant de l'intérêt général ? Qui va arbitrer les choix fondamentaux quant à la qualité de la vie quotidienne ?

En fait, c'est une autre façon de faire de la politique qu'on voit émerger. Une politique qui s'appuie sur le débat public, qui implique les acteurs de la société civile dans les processus d'observation, d'élaboration d'une vision commune, de production de connaissance collective, de décision, de maîtrise d'ouvrage, etc. Le dialogue s'organise non seulement entre les traditionnels partenaires sociaux, mais aussi avec les acteurs de la société civile. On glisse insensiblement du social au sociétal. On articule aussi la démarche descendante avec la démarche ascendante. Exemple de ces nouvelles formes de concertation, les « tables quadrangulaires » des Italiens qui regroupent employeurs, employés, usagers et élus pour élaborer ensemble des solutions. Au moment où la confiance envers la classe politique continue à s'effriter, où la décentralisation est à la recherche d'un nouveau souffle, les problématiques temporelles et les processus de co-construction qui les accompagnent contribuent au renforcement de la démocratie (locale), à l'invention d'une nouvelle façon de concevoir les politiques publiques et d'entrer dans la modernité.



**X.**  
**Table ronde en hommage**  
**à Pierre Dommergues**

## *Table ronde en hommage à*

**Pierre Dommergues**

**26 mai 2106**

organisée par  
l'Institut d'études européennes  
avec le concours de l'université Paris 8

*Sous la présidence de*

**Danielle Tartakowsky**, présidente de l'université

**14h30-17h30 : Table ronde**

*Ouverture de la séance :*

**Danielle Tartakowsky**, présidente de l'université

**Anne-Marie Autissier**, directrice de l'IEE

*Table ronde*

sous la présidence de **Francis Wurtz**, président de l'IEE

**Bernard Cassen**, professeur émérite (DEPA puis IEE), vice-président de l'IEE

**Mireille Azzoug**, maîtresse de conférence (retraîtée), directrice honoraire de l'IEE

**Noëlle Batt**, professeure émérite, ancienne directrice du DEPA

**Lazare Bitoun**, professeur (retraité), ancien directeur du DEPA

**Jean-Yves Boulon**, chargé de recherches retraité au CNRS Paris-Dauphine

**Vincent Pacini**, professeur associé au Conservatoire national des arts et métiers

**Patrice Vuidel**, consultant associé au Laboratoire de recherche et d'intervention ATEMIS

Témoignages spontanés de la salle

**18h00 : Pot amical**

## Ouverture de la séance

par **Anne-Marie Autissier**

Directrice de l'Institut d'études européennes

Mesdames et Messieurs, cher-e-s collègues,

Bonjour et bienvenue à toutes et à tous. Nous sommes très heureux de vous accueillir à l'IEE à l'occasion de cet hommage à Pierre Dommergues.

La présidente de l'université, qui ne peut être présente, a envoyé un message pour vous demander d'excuser son absence : elle participe à la Conférence des présidents d'université qui se tient à Tours et m'a priée de vous lire son témoignage, qui figure d'ailleurs déjà dans ce livre (voir page 25).

Je voudrais, quant à moi, ajouter quelques mots rapides.

Je n'ai pas très bien connu Pierre Dommergues, je l'ai surtout connu à travers vous – Bernard et Mireille – quand j'ai rejoint l'IEE en 1992, tout d'abord comme chargée de cours.

Dans le livre très bien fait et très agréable à lire que Mireille Azoug nous offre, la partie universitaire m'a particulièrement intéressée. La création avec Bernard Cassen et Hélène Cixous du Centre expérimental de Vincennes apparaît comme l'aboutissement d'un chemin pionnier, avec les difficultés et les revirements qu'il a fallu affronter et pour lequel la contribution de Pierre Dommergues s'est avérée décisive, quoiqu'elle ne soit pas si connue à Paris 8. C'est pourquoi cette journée d'hommage est importante : le nom de Pierre Dommergues n'apparaît pas toujours – ou pas suffisamment – dans les publications, ouvrages et articles consacrés à l'histoire de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Il était temps de lui rendre justice.

Ensuite, il m'est apparu que Pierre Dommergues avait donné un sens nouveau aux études non seulement britanniques mais également anglo-américaines, ce qui a rénové les contenus traditionnels de ces disciplines. J'ai également noté son appétence pour la pluridisciplinarité : l'idée que l'enseignement des langues dépasse l'apprentissage linguistique, qu'il est aussi la rencontre avec des civilisations, des perspectives historiques et géopolitiques spécifiques, des systèmes politico-institutionnels et culturels, bref qu'il convoque le croisement des approches entre études des langues, histoire, science politique, sociologie, études culturelles, études de genre pour ne citer

que ces exemples. L'Institut d'études européennes de Paris 8 s'est inspiré de cette orientation, au sens où l'enseignement des langues y garde une place importante, mais tout en prenant en compte sa dimension interculturelle et son rôle de découverte des autres cultures.

Il faut aussi noter le rôle pionnier de Pierre Dommergues dans l'ouverture aux relations internationales. Par son histoire, Paris 8 a été une université internationale depuis ses débuts, elle a accueilli des professeurs et des étudiants étrangers en plus grand nombre que les autres universités. Mais il était très audacieux d'organiser des partenariats et un système d'échanges avec des universités nord-américaines, dans la mesure où les systèmes d'enseignement s'y avèrent très différents. Il convenait d'inventer un dispositif spécifique, annonciateur des échanges Erasmus, lesquels sont moins compliqués à organiser car, hormis le Royaume-Uni, les systèmes universitaires européens convergent davantage avec l'enseignement supérieur français que celui de l'Amérique du Nord. Pierre Dommergues a ainsi ouvert de nouvelles voies qui ont considérablement enrichi le travail du service de la Coopération et des relations internationales, traditionnellement un excellent service de Paris 8.

Enfin, je voudrais conclure en soulignant deux initiatives de Pierre Dommergues, incontestablement fondatrices des orientations de notre université : tout d'abord, sa façon d'associer les étudiants au contenu des cours – évolution liée au basculement de l'après-1968 et qui a plus ou moins fait école par la suite. Il me semble qu'il s'agit là d'une vision très juste de ce qu'est la relation enseignants-enseignés, pourvu qu'elle soit efficacement encadrée. Ensuite, la façon dont il a facilité, promu et mis en place des invitations d'artistes et d'intellectuels de renom international ; il a créé cette tradition qui, au fil du temps, est devenue une spécificité de Paris 8. Avec Bernard Cassen et d'autres, il a contribué à initier cet accueil d'enseignants étrangers et de personnalités, d'où qu'ils/elles viennent et quels qu'ils/elles soient, personnalités et enseignants-chercheurs qui peuvent aussi enseigner dans leur langue avec toute la flexibilité et la souplesse nécessaires et assurer des cours en langue étrangère, et ce non seulement en anglais. Voilà une autre dimension importante de Paris 8.

Je me réjouis de la tenue de cette journée d'hommage, que je remercie Mirelle d'avoir organisée. Je vous rejoindrai en fin d'après-midi et je vous souhaite une très bonne après-midi de travail. Merci beaucoup.

## **Présidence de la table ronde**

par **Francis Wurtz**, président du conseil l'IEE

Je voudrais tout d'abord remercier les présentes et les présents d'être parmi nous, nombreux malgré les perturbations des transports en commun, pour évoquer le souvenir de Pierre Dommergues, qui fut l'un des plus actifs cofondateurs de Paris 8. Je salue en particulier la présence de deux anciens présidents : Pierre Merlin et Renaud Fabre. La présidente de l'université, Danièle Tartakowsky, étant, comme l'a expliqué Anne-Marie Autissier, retenue par la Conférence des présidents d'université, n'a pu à son grand regret se joindre à nous.

Je salue aussi les membres de la famille de Pierre Dommergues, les ancien-ne-s collègues du DEPA, nombreux dans la salle, ainsi que les et les étudiant-e-s de Paris 8 et les collègues des autres départements et UFR, en particulier Charles Soulié, professeur en sociologie et auteur d'ouvrages sur Paris 8 (Guy Berger, qui devait être présent, a eu un empêchement de dernière minute) et Lorie Maguire, la directrice de l'UFR Langues et cultures étrangères.

Je voudrais ensuite remercier toutes celles et tous ceux qui ont contribué à rendre possible cette rencontre à la mémoire de Pierre Dommergues :

En premier lieu Mireille Azzoug, qui a pris l'initiative de cet hommage, a réalisé le livre dédié à Pierre Dommergues et organisé cette rencontre.

Anne Marie Autissier, la directrice de l'IEE, et Catherine Husson, la responsable administrative et financière de l'IEE, pour le financement du livre d'hommage et leur aide dans l'organisation de cette demi-journée ; l'université pour sa participation financière et logistique, et en particulier Benjamin Cros, chef de cabinet de la présidence, pour sa disponibilité et son aide.

Je dois aussi excuser, à leur demande, les membres l'université, de l'IEE, du DEPA ou d'autres départements qui n'ont pu être parmi nous du fait de leur éloignement ou de leur indisponibilité, notamment : Michel Beaud, ancien professeur à Paris 8, économiste, directeur du GEMDEV, qui fut le premier président élu de Paris 8 et qui nous a adressé le message suivant :

« *Merci d'avoir pensé à moi. Je ne pourrai être parmi vous le 26 (sauf en pensées). Je garde le souvenir de Pierre Dommergues, de sa ténacité et du rôle qu'il a joué à Vincennes. J'appréciais sa "présence", sa souplesse dans les relations et sa fermeté face aux dérives. Et le fait que son attachement à son département s'associait parfaitement à son engagement pour Vincennes.* »

Francine Demichel, professeure de droit, ancienne présidente de Paris 8 ; Serge Halimi, directeur du *Monde diplomatique* ; Mark Kesselman, professeur émérite à Columbia University, dont les hommages figurent dans le livre.

Séverine Bortot, la directrice des relations internationales qui, en nous remerciant pour le livre d'hommage, a précisé qu'il lui avait permis « d'apprendre *des choses qu'elle ignorait sur la MICEFA.* »

Claire Legriël, responsable du pôle projets internationaux aux relations internationales, et Elsa Rollwagen, ancienne directrice des relations internationales.

Claude Traullet, ancien maître de conférences en sciences de l'éducation, fondateur et premier responsable du service audiovisuel Les anciens ou actuels collègues de l'IEE et notamment Renaud Zuppinger, professeur émérite et ancien directeur adjoint à l'IEE, ancien enseignant au DEPA, qui nous prie de lire son message :

« *Je suis de ceux qui dès 1969 ont eu le privilège de "fonctionner" dans la symbiose que Pierre Dommergues avait su engendrer autour du Département d'anglais du CUEV, je suis de ceux qui s'en souviennent. Je n'oublie pas tout ce que nous devons tant à Pierre qu'à Bernard Cassen. Et... tant d'autres plus discrets mais si attachants auxquels je pense souvent ... comme Paul Oren pour ne citer que lui ... parmi un lot trop important de disparus.* »

Les anciens collègues du DEPA dont les témoignages figurent dans le livre d'hommage.

Les collègues actuels du DEPA : notamment Vincent Broqua, directeur du DEPA, qui, avec une partie de ses collègues, participe au Congrès des américanistes.

Nous allons maintenant laisser place à l'évocation de Pierre Dommergues. Elle se déroulera en deux temps.

Interviendront dans un premier temps les anciens collègues de Pierre Dommergues au sein du DEPA :

Bernard Cassen, cofondateur du CUEV et du DEPA, ancien directeur du DEPA, cofondateur et vice-président de l'IEE. Par ailleurs

ancien directeur général du *Monde diplomatique*, premier président et cofondateur d'ATTAC, secrétaire général de la Maison de l'Amérique latine.

Mireille Azzoug, organisatrice de l'hommage, à laquelle on doit aussi le livre, ancienne directrice du DEPA, puis de l'UFR Langues, sociétés, cultures étrangères, cofondatrice et directrice honoraire de l'IEE (après en avoir été la directrice durant 20 ans), qui a également participé très activement à la création du DEPA et s'est fortement impliquée dans la vie de l'université dès sa création.

Noëlle Batt, professeure émérite, spécialiste de théorie de la littérature, ancienne directrice du DEPA, qui a très activement participé à la création du DEPA, à la vie de l'université ainsi qu'au développement de la littérature américaine et de la théorie de la littérature.

Lazare Bitoun, ancien professeur, américaniste, également ancien directeur du DEPA, lui aussi impliqué dans sa création du DEPA et dans la vie de la section des études américaines.

Interviendront dans un second temps trois collègues qui ont travaillé en collaboration avec Pierre Dommergues à divers projets et/ou publications.

Jean-Yves Boulin, ancien chargé de recherches au CNRS, chercheur à l'IRISSO de l'université Paris-Dauphine,

Vincent Pacini, professeur associé au Conservatoire national des arts et métiers.

Patrice Vuidel, consultant associé au Laboratoire de recherche et d'intervention ATEMIS

La séance se conclura par un débat avec la salle et sera suivie d'un pot amical offert par l'université.

Je cède maintenant la parole aux intervenant-e-s.



## **Un homme et un universitaire d'une trempe exceptionnelle**

**Bernard Cassen**

Il est des rencontres qui produisent une bifurcation dans une trajectoire personnelle ou professionnelle. C'est le cas pour ma rencontre avec Pierre Dommergues.

Je l'ai connu en 1959 à l'occasion d'un stage pratique de CAPES d'anglais de deux mois que j'effectuais dans ses classes au lycée Condorcet à Paris. Il était l'un des trois conseillers pédagogiques auprès desquels j'ai un peu appris concrètement le métier de professeur.

Autant les deux autres professeurs, auxquels je tiens aussi à rendre hommage, s'inscrivaient dans une logique classique – celle que j'avais connue comme élève –, autant Pierre m'avait initialement déconcerté par sa conception de la classe. Il s'agissait pour lui non seulement de transmettre des connaissances, mais de le faire par une mise en mouvement de l'ensemble des élèves, par un rythme digne d'un groupe de gospel. Pierre mouillait la chemise !

Le hasard fit que, à quelques années de distance, je suivis le même itinéraire que lui. Il fut muté de Condorcet au lycée Henri IV. Je fus nommé dans ce même établissement après l'agrégation en 1961, juste au moment où il le quittait pour la Sorbonne. Je le rejoignis ensuite dans cette université en 1964.

Ce fut le début d'une association étroite entre les deux jeunes ambitieux que nous étions à l'époque, et cela au service de projets qui débordaient du cadre étroit des relations entre universitaires anglicistes. Pierre avait toujours des projets en tête. Et certains se concrétisèrent, que ce soit la rénovation de la revue de l'APLV<sup>1</sup>, *Les Langues modernes*, la participation à la conception du supplément littéraire du *Monde*, la relance du *Monde diplomatique* autour de Claude Julien, la MICEFA ou l'association Triade. Mais c'est la création de Vincennes qui est le plus spectaculaire fait d'armes de Pierre, si vous me permettez d'utiliser ce vocabulaire militaire.

---

<sup>1</sup> Association des professeurs de langues vivantes.

Comme Hélène Cixous, j'y pris aussi ma part dès le mois de juillet 1968, avant que le cercle des fondateurs ne s'élargisse. Même si de nombreux travaux ont été publiés sur la création de Vincennes, son histoire détaillée reste à faire. Je pense que *Vincennes, l'université perdue*, documentaire de 1h35 de Virginie Linhart qui sera diffusé sur ARTE la semaine prochaine, sera une utile contribution à cette histoire.

Une chose est absolument sûre : sans Pierre Dommergues, il n'y aurait pas eu de Vincennes. Dans cette aventure qui paraît rétrospectivement incroyable, il déploya ses qualités d'universitaire visionnaire et d'homme d'action. Ce sont ces deux facettes de sa personnalité, très rarement réunies chez les intellectuels, auxquelles nous rendons hommage aujourd'hui.

Pierre, ton image reste vivante en chacun d'entre nous et il faut souhaiter que l'Université puisse encore produire des personnages de ta trempe !

## Un visionnaire et un homme d'action

**Mireille Azzoug**

Bonjour à toutes et à tous. Merci d'être venu-e-s nombreuses et nombreux à cet hommage à Pierre Dommergues pour témoigner votre fidélité à sa mémoire, et merci aux collègues et collaborateurs de Pierre qui nous font l'amitié d'intervenir dans cette table ronde.

Merci également à Danielle Tartakowsky, la présidente de notre université, à Anne-Marie Autissier, la directrice de l'IEE ainsi qu'à l'université et à l'IEE pour leur contribution financière à la publication du livre et à l'organisation de cette journée. *Last but not least*, merci pour leur aide et leur relecture de ce livre à Jean-Yves Dommergues et tout particulièrement à Noëlle Batt, qui s'est attelée à une relecture très attentive des versions successives.

Si j'ai souhaité organiser cette rencontre du souvenir et dédier un livre en hommage à la mémoire de Pierre c'est, comme je l'ai dit dans le préambule, pour que tout ce que lui doit notre université ne soit pas oublié : son existence même, avec les grandes orientations qui ont fait sa spécificité, notamment son ouverture à l'international et sur la société, l'accueil des salariés et l'interdisciplinarité – une idée chère à Pierre, qui avait lui-même un parcours pluridisciplinaire : angliciste, il avait aussi fait des études de droit et de science politique et rêvait de devenir cinéaste. Son nom est trop souvent occulté parmi les fondateurs du CUEV, alors qu'il y a joué un rôle central. J'associe bien entendu à cet acte fondateur Hélène Cixous et plus particulièrement Bernard Cassen, car il a formé avec Pierre un tandem soudé, mais l'initiative de départ et la plus forte implication revient à Pierre et, comme l'a dit Bernard, sans Pierre il n'y aurait pas eu de Vincennes.

Notre université célébrera son cinquantième anniversaire dans deux ans, en 2018, et je souhaite vivement que la mémoire ne soit pas sélective et que Pierre Dommergues y ait toute la place qu'il mérite. L'université a rassemblé des intellectuels prestigieux, presque tous les grands philosophes français du XXe siècle, des écrivains, des juristes, des historiens, des politologues, des économistes ou des sociologues

français et étrangers de renom, qui ont fait la notoriété de notre université, mais leur présence est due à la petite équipe fondatrice animée par Pierre Dommergues. Si sa stature intellectuelle personnelle est sans doute moins médiatique, elle n'en est pas moins bien réelle, par la révolution des études universitaires qu'il a initiée, par son rôle de passeur en France de tous les grands écrivains américains du siècle dernier à travers ses multiples ouvrages et articles. Par ses analyses, souvent clairvoyantes, des évolutions culturelles, sociales et économiques de la société américaine ou européenne. Pierre Dommergues a relayé tous les combats qui se déroulaient aux Etats-Unis contre l'oppression, le racisme et l'impérialisme – émancipation des Noirs, des Indiens d'Amérique, des Chicanos, des Portoricains, lutte contre la guerre au Vietnam. Il a relayé et pris fait et cause pour les mouvements de lutte contre les inégalités, pour les revendications du peuple, des syndicats, ainsi que des mouvements politiques et intellectuels progressistes contre le conservatisme et le néolibéralisme, qu'il a analysés avec lucidité, sans complaisance mais sans exclusive. Soucieux de comprendre les évolutions à l'œuvre, ouvert aux approches et aux concepts nouveaux, qu'il a non seulement contribué à diffuser mais aussi forger, avec la perspective d'« anticiper l'avenir » (je pense notamment aux villes-monde, au nouvel ordre intérieur, aux politiques temporelles...).

Tout cela fait de Pierre Dommergues un homme et un intellectuel de progrès. Et son engagement au service de l'écologie citoyenne s'inscrit dans la même lignée.

Au nom de tous nos collègues, je veux lui dire merci pour la chance qu'il nous a donnée de participer à cette extraordinaire aventure qu'à été le CUEV puis l'université Paris 8. La chance d'enseigner et de faire de la recherche avec une totale liberté d'innovation et de création, dans des relations égalitaires, qui ont permis à chacun de développer ses talents et d'apporter son originalité.

Le Département d'anglo-américain puis d'études des pays anglophones a été un lieu de débats permanents, pédagogiques, scientifiques, idéologiques aussi, parfois vifs, mais où le dialogue l'a constamment emporté sur la confrontation.

J'ai souvent collaboré avec Pierre tout au long de ma carrière, du fait des fonctions que j'ai occupées, et dans cette relation de travail, j'ai pu évaluer son caractère, ses qualités, même si, bien sûr, il avait

aussi des défauts. Pierre était quelqu'un de particulièrement inventif : il avait un nouveau projet tous les deux jours et ses intuitions étaient souvent avant-gardistes car il saisissait, presque de façon intuitive, les évolutions qui allaient se dessiner ou qu'il fallait impulser. Il était tenace, revenant sans cesse à la charge, jusqu'à convaincre son interlocuteur, tout en sachant faire les concessions indispensables : c'était un négociateur redoutable, doué d'une capacité de conviction, mais aussi d'écoute, attentive, des arguments de l'autre, qu'il savait traiter en égal et même valoriser. Pierre était un conciliateur : il était impossible de se fâcher avec lui. Ces mêmes qualités faisaient de lui un enseignant remarquable, qui séduisait son auditoire par la qualité et l'originalité de son propos, son art du dialogue et ses talents d'animateur.

Vincennes a sans doute été un lieu d'exception, d'excès aussi, mais il a été un exemple contagieux car le modèle, largement voulu par Pierre Dommergues et l'équipe fondatrice, développé par la communauté universitaire et ses président-e-s successifs, a fait école. Ouverture aux non bacheliers, aux salariés dans des cours du soir, accueil plus large des étudiants étrangers et des professeurs invités, organisation souple des études et pluridisciplinarité, contrôle continu, échanges avec les universités étrangères – et notamment américaines (la MICEFA regroupe aujourd'hui toutes les universités franciliennes) –, liens avec la société et le monde professionnel sont devenus le patrimoine commun de toutes les universités.

L'histoire est certes collective mais il y a des moments où des hommes, un homme, est le ferment qui fait germer la moisson. Pierre a été cet homme pour notre université et pour l'Université.



## **La passion de faire... mêlée à une « insoutenable légèreté de l'être »**

**Noëlle Batt**

Je ne redirai pas ici... Mais si, je redirai ; je redirai parce qu'on ne redira jamais assez, les qualités de Pierre Dommergues qui ont permis la naissance du Centre universitaire expérimental de Vincennes (CUEV) : inventivité, énergie, culot, charme, ténacité, souplesse, générosité, exigence, idéalisme, engagement, sens du partage, sans oublier cette « diffusion de l'enthousiasme » que remarque très justement Patrice Vuidel dans son hommage écrit.

Regardant à Rodez, au musée Soulages, un film sur les négociations qu'a dû mener Pierre Soulages avec les verriers allemands et français dont il voulait obtenir une certaine qualité de verre et pas une autre pour réaliser, comme il les avait en tête, les vitraux de l'Abbatiale de Conques en Aveyron, je me suis surprise à penser à Pierre Dommergues dans ses négociations avec le Ministère, avec les assemblées générales, avec les collègues. OUI, ...MAIS. OUI, je vous ai écouté, il y a beaucoup de choses justes dans ce que vous avez dit, ce que vous avez fait n'est pas mal du tout...MAIS on peut encore faire mieux ! Alors, on continue !!

A la lecture des textes de Pierre qui nous deviennent facilement accessibles grâce au gros travail entrepris par Mireille Azzoug que je salue ici, plusieurs choses me frappent.

Tout d'abord le fait que les qualités de l'homme s'expriment dans son écriture : spontanéité, rythme, sens de la formule, changements de pied... style heurté ou délié en fonction du message qu'il lui importe de faire passer, l'impératif étant qu'en aucun cas il ne laisse indifférent.

Ces qualités apparaissent aussi quand on examine le contenu de ses écrits, journalistiques, littéraires ou même administratifs : on y voit à l'œuvre un amour de la conception, du projet, du design tous azimuts (constructions, institutions, diplômes, mobilier, groupes expérimentaux...), un art de l'arpentage tout terrain, une passion pour la pensée et pour ceux qui la portent. Avant d'être des concepts inventés par les neurosciences, l'*embodied mind* (l'inscription corporelle de l'esprit), l'*enacted thought* (la pensée enactée) de Fran-

cisco Varela, autre grand imaginaire pragmatique trop tôt disparu, furent pour Pierre Dommergues des pratiques ordinaires et nécessaires.

Les articles politiques retrouvés par Mireille et rassemblés dans son livre sont particulièrement intéressants à relire dans le contexte politique qui est le nôtre aujourd'hui. On remarquera que dans les articles sur la nouvelle droite, Pierre Dommergues manifeste une prescience aiguë des problèmes qui ont agité et continuent à agiter notre vie politique, depuis le moment où les articles ont été publiés (les années 80), jusqu'à ces toutes dernières années où ils se sont encore intensifiés. En particulier, la récupération par la droite des valeurs de gauche, avec les confusions qui s'ensuivent, et les questionnements qui s'imposent.

Les textes qui rendent compte de l'intérêt pour les actions citoyennes mettent au premier plan la question du *temps* qui est sans doute une des questions les plus cruciales pour la vie de millions d'adultes et d'enfants à qui l'on impose des rythmes qui sont tout sauf favorables au développement harmonieux de la personne dans sa globalité. Accompagnant la question du temps, se pose aussi la question de l'échelle. Conciliation des temps. Articulation du local et du global.

A lire dans *Le Monde* du vendredi 20 mai le descriptif des projets primés lors du concours « *Smart Cities* » organisé par le journal, témoignant « de l'effervescence urbaine, créative et fascinante, qui invente de nouvelles façons de vivre ensemble : des quartiers moins voraces en énergie, un habitat plus convivial et solidaire, des transports optimisés par des applications révolutionnaires, des espaces géants transformés en « fab lab », [...] de grands projets participatifs, enfin, qui redonnent du souffle et une épaisseur nouvelle à la démocratie », je me disais que Pierre aurait sans doute aimé faire partie du jury !! Ou, mieux encore qu'il y aurait sans doute déposé un projet conçu avec ses « deux complices habituels », comme il les appelle : Patrice Vuidel et Vincent Pacini.

L'importance du rôle des femmes est aussi remarquablement prégnant dans les articles, et la table des matières des livres en témoigne. Dans une anthologie de textes préparée avec Hélène Cixous et Marianne Debouzy : *Les Etats-Unis d'aujourd'hui par les textes*, le troisième des sept chapitres présentés s'intitule : « The American Woman ». La manière dont Pierre Dommergues se saisit de la

question du féminin est anticipatrice de bien des débats aujourd'hui fondamentaux pour penser, à côté de la catégorie sexuelle, la catégorie du genre. Il n'aurait pas détesté que le RING, le réseau international des études sur le genre (devenu Fédération de recherche sur le Genre), fût basé à Paris 8.

Les articles littéraires, pour leur part, rappellent le goût de Pierre pour l'interview et la place qu'il entendait faire à la parole de l'écrivain – écrivain engagé, écrivain saisi dans son rapport au politique. Fasciné par le cinéma (il aurait aimé faire l'Idhec, lit-on dans un texte relatant une expérience universitaire peu conventionnelle aux Etats-Unis), il « monte » parfois les textes de ces écrivains comme il l'aurait fait des plans pour un film. Et ceci pas seulement dans le livre qui a imposé sa « patte » particulière dans le monde des spécialistes de littérature américaine : *Les USA à la recherche de leur identité*, mais aussi, crime de lèse-majesté à l'époque, dans sa thèse d'État. Un article de Jean-Michel Palmier, reproduit dans le livre d'hommage de Mireille Azzoug, fait un compte rendu des audaces de la thèse et de leur réception problématique pour certains membres du jury (pas tous !) assemblés dans l'amphithéâtre Descartes de la Sorbonne en 1972.

Mais il était difficile, pour ne pas dire impossible à Pierre Dommergues de se satisfaire d'une seule fonction, de se cantonner dans un seul rôle. Enseignant à la Sorbonne, il voulait l'être aussi à Sciences Po. Universitaire, il voulait aussi être journaliste. Et journaliste, homme de radio. Avec Vincennes, il se fit aussi bâtisseur d'un lieu institutionnel expérimental qui lui permettait d'assumer pleinement l'ambition et la responsabilité historique qu'il pensait être les siennes en ce moment particulièrement critique (à tous les sens du terme) de l'histoire de l'Université française.

C'est à cette ambition et à cette responsabilité historique qu'un certain nombre des collègues rassemblés ici aujourd'hui, et d'autres qui ne peuvent plus l'être (Olga Scherer, Clive Perdue, Michel Royer, ...) ont tenté d'être fidèles au cours de leur carrière à Vincennes, puis à Paris 8, en insufflant inlassablement dans leur pratique quotidienne de l'enseignement et de la recherche, ces valeurs que Vincennes a longtemps symbolisées pour la communauté universitaire internationale : ouverture, exigence, audace, qualité, mais toujours sur fond d'une irrépressible, quand bien même « insoutenable [,] légèreté de l'être ».



## **Quelqu'un de généreux qui donnait, qui faisait et qui apprenait aux autres à faire**

**Lazare Bitoun**

On m'avait dit que nous serions quelques-uns autour d'une table pour évoquer la carrière de Pierre Dommergues devant ses anciens collègues et amis. Il me revenait dans ce cadre de parler de « Pierre et la littérature américaine » ; je n'en étais pas peu fier parce que c'est là que tout a commencé, mais, personnellement, j'ai préféré ne rien mettre par écrit, et, comme toujours, je vais donc faire quelques détours et vous parler d'autre chose.

J'ai commencé par ne pas rencontrer Pierre mais par en entendre parler au cours de l'été 1964. C'était dans un avion qui me ramenait de New York à Paris, un des premiers charters pour étudiants qui faisait le vol en une vingtaine d'heures avec escale aux Açores pour vérifier l'état des hélices et remplir les réservoirs d'essence. Assise à côté de moi, une étudiante de Sciences-Po se met à me parler de son prof d'anglais, un type formidable qui s'appelle Pierre Dommergues et qui enseigne aussi à la Sorbonne.

La deuxième fois où il est question de Pierre dans ma vie, c'est en novembre 1966 – époque bénie où la rentrée universitaire se faisait après les vacances de la Toussaint : je suis inscrit au certificat de Littérature et civilisation américaines, et le chargé de TP pour les d'étudiants dont les noms vont de Aa à Bo c'est Pierre Dommergues, et c'est à ce premier cours que remonte notre vraie rencontre.

Et il n'y a absolument aucun doute, Pierre est le premier prof que j'ai vraiment rencontré : d'une part parce qu'au bout d'un quart d'heure il était devenu évident que nous avions des centres d'intérêt communs, mais surtout parce qu'à la sortie du premier cours, au moment où je passais devant lui pour quitter la salle, il m'a dit, de cette voix légèrement rauque que nous lui connaissions, « C'était très bien ce que vous avez dit tout à l'heure. »

Aucun prof ne m'avait jamais dit ce genre de chose jusque-là dans cette Sorbonne où le certificat « d'américain » était la portion congrue de la licence « d'anglais », et où lorsqu'un prof m'adressait la parole c'était pour me reprocher mon accent trop prononcé. J'ai donc tout de suite forcément trouvé Pierre très

sympathique. Sympathique et bizarre, ce qui n'était pas non plus le genre de qualificatifs que l'on aurait pu appliquer à beaucoup d'enseignants en ce temps-là. Mais moi, j'ai eu la chance d'avoir ce bizarre, cet atypique, cet excellent prof de littérature américaine à l'automne 66. Ma présence ici aujourd'hui montre qu'à l'évidence je ne m'en suis jamais remis.

Surtout qu'au même moment, je fais une autre rencontre avec Pierre, dans les pages « Livres » du *Monde*, un article sur Philip Roth, je crois, ou Saul Bellow. Et cette rencontre-là a dû être elle aussi déterminante, d'autant plus qu'elle fut suivie de nombreuses autres, tous les jeudis ou presque au fil des traductions qui paraissaient en France : Mailer, Malamud, Baldwin, Updike, LeRoi Jones et une flopée d'autres. Car, on peut le dire aujourd'hui sans la moindre hésitation, les articles de Pierre ont fait plus pour la renommée en France des écrivains américains des années soixante que la plupart de ce qui a pu être écrit sur eux à l'époque et peut-être même depuis. En tous cas, ce sont indubitablement ces parutions presque hebdomadaires dans le « Monde des Livres » qui ont éveillé mon intérêt personnel pour la littérature des minoritaires. Je suis d'ailleurs convaincu de ne pas être le seul dans ce cas parmi les universitaires qui ont tâté de ces sujets.

Enfin, venons-en à ma vraie rencontre avec Pierre, celle qui devait changer le cours de ma vie, être à l'origine de notre amitié, et qui m'amène à être ici aujourd'hui. Elle a lieu en 1967-1968, quand je suis inscrit en maîtrise de littérature américaine et que *France Nouvelle*, une revue du PC, sort un numéro spécial sur les États-Unis et que Pierre me demande si je peux traduire un article. Je l'ai fait et tout le monde a été content. Surtout moi. Je n'en étais pas peu fier. Et puis après, juste après, cette même année, arrive le mois de mai.

Comme on peut aisément l'imaginer, Pierre a été très actif à l'Institut d'anglais ; et rue de l'École-de-Médecine nous nous sommes tous, enseignants et étudiants, beaucoup vus, beaucoup réunis et beaucoup opposés, réconciliés, apaisés, croisés, engueulés, calmés et nous avons durant ce temps beaucoup parlé les uns avec les autres, mangé ensemble, parlé, bu ensemble, défilé, crié, pleuré, marché et parlé, toujours parlé, tellement parlé...

Et puis, les gaz lacrymogènes sont retombés, les pavés ont été recouverts de goudron, les vacances sont venues et reparties et je n'ai pas été repris dans le cours privé où j'enseignais l'anglais aux en-

fants de la bourgeoisie décadente exclus de tous les établissements publics des 8<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> arrondissements... Désormais au chômage, j'ai donc commencé à écrire mon mémoire de maîtrise, sur les écrivains juifs des années soixante bien sûr, parce qu'il fallait bien faire quelque chose, et aussi parce que pour s'inscrire à l'agrégation il fallait avoir soutenu.

Et c'est comme ça qu'au début du mois de septembre 1968 j'ai revu Pierre.

Comme je n'avais plus de moyens d'existence, je m'étais aussi fait virer de ma chambre de bonne située au 7<sup>e</sup> étage d'un immeuble de la place Vendôme, pile en face du Ritz, où j'avais passé tout mai 68, et je m'étais replié chez mon père qui habitait rue de la Clef, juste derrière Censier, le long de ce qui était alors le parking. Et c'est en allant acheter une baguette vers midi qu'un beau jour je suis tombé sur Pierre et qu'il m'a dit : « Justement je te cherchais et je ne savais pas comment te retrouver ; bon, ce n'est pas encore tout à fait officiel, mais on est en train de monter une nouvelle fac à Vincennes, il y aura un département anglo-américain et je veux travailler avec des jeunes, faire des choses différentes, peu importe s'ils n'ont pas d'expérience... »

Voilà comment je n'ai jamais passé l'agrégation, comment je suis devenu assistant au Centre universitaire expérimental de Vincennes et comment a commencé mon amitié avec Pierre.

Les choses sont ensuite allées très vite ; je me suis retrouvé au 21, rue Claude Bernard où, mon mémoire de maîtrise encore dans les limbes, je discutais d'égal à égal avec des enseignants chevronnés venus de partout et d'ailleurs afin de concevoir pour une université qui n'existait pas un cursus de licence qui n'avait rien à voir avec ce que l'on avait connu jusque-là dans l'Université d'avant.

Dans ces réunions, tout le monde avait droit à la parole sur tout, et ça aussi c'était étonnant, d'autant plus que tout était patiemment écouté, critiqué, revu, discuté, corrigé et mis par écrit. Et comme il l'a toujours fait, Pierre laissait parler chacun, retenait ce qui lui paraissait intéressant quel que soit le statut de celui qui l'avait proposé, et faisait au fur et à mesure une synthèse-minute de ce qui s'était dit, tirait des conclusions, faisait des plans sur la comète, finalisait tout par écrit... pour le remettre presque toujours en question dans l'instant d'après parce qu'une autre idée venait de surgir. Parce que la chose qui dominait chez Pierre, c'était son extraordinaire

volonté d'avancer, de faire ; les modalités, les possibilités et les moyens venaient après, l'important était de faire bouger les lignes, de rêver... et de poser des bases solides.

Et ça a été pareil avec toutes ses entreprises. Par exemple, la MICEFA trouve son origine dans la rencontre fortuite d'une enseignante du département d'anglo-américain, Nancy Merritt, avec un de ses anciens professeurs aux États-Unis, Stuart Degginger, qui enseignait à ce moment-là dans une petite université du nord de l'État de New York : New Paltz. À partir de cette rencontre, un premier échange d'enseignants a été organisé qui a été suivi l'été d'après par la venue d'une dizaine d'étudiants français, puis d'autres échanges d'enseignants et d'étudiants se sont succédé, avec d'autres universités et, alors que tout avait commencé sans aucun filet de sécurité et en dehors de toutes les dispositions règlementaires, la chose a fini par prendre une ampleur nationale.

Aujourd'hui encore, je suis heureux d'avoir été le premier bénéficiaire de cet échange alors que l'entreprise était très risquée : jamais un assistant n'avait abandonné son poste pour le retrouver deux ans plus tard ; mais Pierre y croyait, il voulait que ça se fasse et ça s'est fait. Dans des conditions acrobatiques, mais ça c'est fait, et je lui en serai toujours reconnaissant.

Il est peut-être temps maintenant d'en venir à la littérature américaine proprement dite.

Pour resituer les choses, rappelons-nous qu'au départ la littérature américaine était dans l'enseignement supérieur français un parent très pauvre. Alors qu'il y avait dans la licence quatre certificats dont trois étaient consacrés à « l'anglais » proprement dit, c'est-à-dire celui de Grande-Bretagne revu et corrigé par les pédagogues français, il existait un certificat de « Littérature et civilisation américaines » dans lequel la partie proprement littéraire se résumait à l'étude de quatre auteurs sur le mode « l'homme et l'œuvre », seule approche alors enseignée. Enfin, ce certificat était optionnel au même titre que le finnois, l'islandais ou le latin ! Il faut également souligner qu'à l'époque les littératures étrangères étaient considérées comme des excroissances de ce que l'on appelait la « civilisation », cette chose encore aujourd'hui si mal définie. On pourrait même dire que l'étude de la littérature se faisait au carrefour de l'histoire, la sociologie, la politique, la psychologie des masses, la psychologie de l'individu, le théâtre, la musique et la métrique. Et j'en oublie sans

doute dans ce savant saupoudrage. Bref, la littérature étrangère était uniquement perçue et étudiée comme une partie ou une illustration de la « civilisation » en question.

On n'étudiait pas les textes pour eux-mêmes ; la littérature américaine s'étudiait toujours d'abord d'un point de vue historique, puis globalement sociologique avec parfois un détour par la psychanalyse.

D'ailleurs, les articles que Pierre a écrits sur la littérature américaine de l'époque en témoignent. Les auteurs dont il parle, il les envisage la plupart du temps d'un point de vue historico-sociopsychologico-politique. Saul Bellow, par exemple, est présenté en référence à l'histoire des États-Unis, aux écrivains non-minoritaires et minoritaires qui le précèdent, à la nouveauté de la voix qu'il apporte au concert littéraire d'alors et dans la perspective de la littérature d'Europe centrale, avec un détour par les outils que nous a fournis Sigmund Freud dans *Malaise dans la civilisation, Cinq leçons sur la psychanalyse* et quelques autres ouvrages. Norman Mailer est dans les articles de Pierre autant écrivain, par référence à Hemingway, que militant politique ou *hipster*. LeRoi Jones, un peu plus tard, est lui aussi autant dramaturge qu'activiste de la cause des Noirs.

Et Pierre a toujours gardé cette perspective-là vis-à-vis de la littérature américaine, et il a exploité avec finesse et intelligence toutes les possibilités de cette approche multiple. Pour lui, la littérature, c'était ça, le reflet fascinant d'un réel en perpétuelle mutation.

C'est ainsi qu'il s'est passionné pour ce qu'on pourrait appeler le nouveau roman américain « blanc », le roman juif, la littérature des Noirs, le théâtre de l'absurde, le théâtre politique, la cause des Indiens et que sais-je encore. C'est ainsi également qu'il a fait venir à Vincennes des intervenants aussi importants que Leslie Fiedler ou Herbert Marcuse et des activistes politico-culturels comme Shirley Keith ou la troupe du Bread and Puppet Theater. C'est ainsi surtout qu'il a ouvert l'esprit aux jeunes enseignants de ma génération, et en cela il fut sans le moindre doute un maître.

Mais à un moment donné l'étude de la littérature, notamment des littératures étrangères, s'est mise à emprunter d'autres chemins : en France, Roland Barthes existait désormais au grand jour dans les départements de littérature française, de même que Genette, Todorov, Bremond et quelques autres, et leur influence commençait à traverser les frontières littéraires. A la même époque aussi, l'étude

de la linguistique a pris une place de plus en plus grande dans l'enseignement de l'anglais ; les noms de Benveniste, Jakobson et quelques autres ont émergé et le mot « structuralisme » a dépassé les frontières de l'ethnologie pour s'installer dans la langue des universitaires de tout poil.

Mais Pierre n'a pas suivi le mouvement. Certains d'entre nous qui appartenaient à la génération d'après l'ont fait, et Pierre a soutenu ce que nous faisons ; il a même encouragé ces travaux en faisant venir à Vincennes, dans le département d'anglo-américain, Christine Brooke-Rose et Olga Scherer-Virsky, qui étaient loin d'être des débutantes dans ce domaine, pour encadrer cette nouvelle aventure tandis que lui a commencé à prendre ses distances avec un champ littéraire qui, envisagé sous cette forme, ne l'intéressait plus. Il s'est alors orienté de plus en plus vers la sociologie, l'histoire, la politique, la vie dans les sociétés contemporaines. Et sa « carrière littéraire », si on peut l'appeler ainsi, bifurque, en gros à partir de 1973, vers d'autres centres d'intérêt. Jusqu'en 1973, il a beaucoup parlé de littérature et beaucoup écrit dessus. Après 73 il est passé à autre chose.

En 1972, Pierre a soutenu sa thèse, et si dans l'énoncé du sujet, « L'Aliénation dans le roman américain », la littérature est bien présente, on ne peut pas dire que le traitement qu'il en fait soit très littéraire au sens où on entend ce terme aujourd'hui. Ce traitement est le reflet de tout son travail d'avant, à la frontière de la littérature, de la psychanalyse, de la sociologie et de l'histoire... De même, si dans son livre *Les USA à la recherche de leur identité*, il fait intervenir, sur le mode de l'interview, énormément d'écrivains, ce n'est pas uniquement de leur écriture qu'il leur demande de parler ; il les interroge sur la société, le capitalisme, leurs positions politiques, leur perception du monde, leur angoisse existentielle...

Voilà à grands traits ce que je peux dire aujourd'hui sur Pierre et la littérature. Mais le tableau ne serait pas complet si je n'ajoutais qu'il avait une connaissance des textes extrêmement vaste et une culture littéraire immense. Je me souviens très bien d'un soir où nous dinons chez moi et, sûr de mon effet, je parle d'un texte de derrière les fagots que je viens de découvrir et que je pense être le seul à connaître. Mais quand au bout de quelques minutes je me suis mis à bafouiller faute de munitions, Pierre a repris le sujet en l'agrémentant de citations, de références et de commentaires auxquels je n'étais pas encore arrivé. Encore aujourd'hui, je suis très surpris qu'il ait su de quoi je parlais... et qu'il en sache tellement plus que moi.

Pierre aimait la littérature de manière charnelle et non désincarnée comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui. Et quand il a cessé de s'y intéresser en tant qu'objet d'étude, il a su encourager avec générosité ceux d'entre nous qui s'étaient engagés dans les nouvelles voies de l'analyse littéraire parce que Pierre était toujours du côté de ceux qui voulaient faire bouger les choses. Son principe de base, si toutefois il en avait un, c'était la révolution permanente, que ce soit dans le travail universitaire, l'administration, ou la réfection de la maison de Gondreville et des appartements successifs dans lesquels je l'ai connu.

Et c'est peut-être là en fin de compte son trait de caractère le plus marquant, le plus personnel et celui qui l'explique le mieux. Pierre était quelqu'un de généreux qui donnait, qui faisait, et qui apprenait aux autres à faire. Et ça c'est quelque chose d'extrêmement rare, surtout dans une Université longtemps sclérosée où les professeurs professaient d'en haut et les étudiants étudiaient d'en bas sans que les deux se rencontrent jamais. Et voilà pourquoi Pierre restera pour moi le premier prof que j'ai jamais rencontré.



## **Un innovateur et un passeur d'idées**

### **Pierre Dommergues et les politiques temporelles**

**Jean-Yves Boulin**

Bonjour,

Je suis chercheur retraité du CNRS, sociologue du travail, mais je suis toujours chercheur associé au laboratoire IRISSO (Institut de recherche interdisciplinaire en sciences sociales) à l'université Paris-Dauphine<sup>1</sup>.

J'ai connu Pierre quand il était dans sa phase de mise en œuvre des politiques temporelles. On s'est connu au milieu des années 1990 – exactement en 1996 –, sur un projet européen qui s'appelait EUREXCTER (Excellence territoriale en Europe). C'est un projet qui avait été mis en œuvre par un contrôleur général d'EDF, Robert Villeneuve<sup>2</sup>, qui en même temps a été un représentant syndical auprès des organisations patronales du secteur public à Bruxelles. A Bruxelles, il y a trois partenaires qui participent au dialogue social européen : le patronat du secteur privé, qui à l'époque était l'UNICE (Union des confédérations des industries et des employeurs

---

<sup>1</sup> NDLR. Jean-Yves Boulin est l'auteur de nombreux articles et d'une série d'ouvrages sur les questions du temps de travail et des temps de la ville, notamment : en collaboration : *Le temps de travail*, Syros, Paris, 1993 ; en collaboration : *Les nouvelles pistes du temps de travail*, Liaisons, Paris, 2000 ; codir. avec Pierre Dommergues et Francis Godard : *Temps et territoires*, eds de l'Aube, Paris, 2002 ; avec Ulrick Mückenberger : *La ville à mille temps*, eds de l'Aube, Paris, 2002 ; dir. « Rythmes et temps collectifs » dossier in *Projet n° 273*, CERAS, 2003 ; *La nouvelle aire du temps : réflexions et politiques temporelles en France*, eds de l'Aube/DATAR, Paris, 2003 ; codir. *Decent Working Time : New Trends, New Issues*, ILO, Genève, 2007 ; *Villes et politiques temporelles*, La Documentation française, Paris, 2008.

<sup>2</sup> NDLR. Robert Villeneuve avait été successivement directeur général adjoint de l'ANPE de 1983 à 1991, directeur adjoint de la Production et du transport d'Electricité de France (EDF) de 1991 à 1994, puis président de la Commission des affaires sociales, de l'emploi et de la formation professionnelle du Centre européen des entreprises publiques à Bruxelles de 1995 à 2001 avant de terminer sa carrière comme contrôleur général d'EDF.

d'Europe) – aujourd'hui Business Europe –, la CES, Confédération européenne des syndicats<sup>1</sup>, qui représente les salariés, et le CEEP, qui est le Centre européen des employeurs et des entreprises fournissant des services publics au sein duquel Robert Villeneuve était représentant d'EDF.

Robert Villeneuve avait un côté Pierre Dommergues : il montait des projets, il était capable d'agréger des gens autour de lui. Monter des projets européens, et surtout trouver des soutiens, ça n'a jamais été simple. Et là, il avait trouvé des soutiens auprès de la Confédération européenne des syndicats avec laquelle j'avais moi-même des liens puisque je participais au comité de rédaction de la revue (*Transfer*) de l'Institut syndical européen<sup>2</sup>.

En fait, l'idée de ce projet était de développer le dialogue social au plan local, territorial. C'était le projet initial, et Robert Villeneuve qui avait entendu parler de Pierre, l'a convoqué dans son bureau. Tout ça s'est fait par association d'idées, et surtout du fait que Pierre était très engagé avec les collectivités territoriales sur les questions de développement local. Il se trouve que j'étais moi aussi déjà un peu engagé dans ce projet EUREXCTER de Bruxelles avec deux collègues universitaires, un Allemand, Ulrich Mückenberger, professeur de droit à l'université de Hambourg, et une Italienne, Sandra Bonfiglioli, professeure à l'Institut polytechnique de Milan, qui comme moi travaillaient tous deux sur la question des temps : organisation du temps, harmonisation des temps, pas seulement du temps de travail – j'étais à l'époque spécialiste du temps de travail. Je réfléchissais à l'articulation des temps sociaux, à l'organisation sociale du temps, et Pierre en fait était porté sur les questions de développement local. Alors il a fallu qu'on s'entende, que l'on trouve un langage

---

<sup>1</sup> NDLR. Dans le cadre du dialogue social européen, la CES négocie avec les employeurs représentés par le CEEP et Business Europe ou par secteur à travers les fédérations syndicales européennes.

<sup>2</sup> NDLR. L'Institut syndical européen (European Trade Union Institute, ETUI) est le centre indépendant de recherche et de formation de la Confédération européenne des syndicats (CES), qui regroupe elle-même les organisations syndicales d'Europe. L'ETUI met ses compétences – acquises notamment dans le cadre de ses réseaux académiques, universitaires et d'experts – au service de la défense des intérêts des travailleurs au niveau européen et au renforcement du volet social de l'Union européenne. Source : *Notre Europe*.

commun, et c'est là que je retrouve les qualités évoquées ici à propos de Pierre, c'est-à-dire sa capacité d'écoute, son envie d'apprendre et, en même temps, ce qui par la suite a beaucoup servi, sa capacité à diffuser ses idées auprès d'autres acteurs. Au début, grâce au financement européen, nous avons organisé des séminaires internationaux dans différentes villes européennes (Brême, Hambourg, Wolfsburg, Strasbourg, Milan etc.), et surtout italiennes car les politiques temporelles étaient à ce moment-là développées uniquement en Italie. Sandra Bonfiglioli organisait déjà des formations pour ses étudiants autour des politiques temporelles. Il y avait tout un travail magnifique qui était en train de se nouer autour de ces questions et qui associait des disciplines différentes (*urban planning*, sociologie, droit, architecture...). Dans le cadre de ce projet EUREXCTER, qui était très bien doté au plan financier, nous avons, grâce à Robert Villeneuve, organisé beaucoup de séminaires internationaux qui ont été le point de départ de politiques temporelles dans d'autres pays, d'abord l'Allemagne, puis l'Espagne, la France. Pierre nous a beaucoup apporté, en tout cas en ce qui concerne la France, parce qu'il connaissait beaucoup d'agents territoriaux, d'élus locaux dans des municipalités, à Poitiers, à Strasbourg, à Saint-Denis – il avait beaucoup travaillé avec les élus locaux de Saint-Denis – et des agences locales. Je pense qu'on y reviendra tout à l'heure.

Ce qui me frappait au cours de cette collaboration avec Pierre c'est d'une part sa capacité de travail, son entêtement (tant qu'il n'avait pas obtenu ce qu'il voulait, il ne lâchait rien). Pierre était un homme de conviction et de ce fait il a joué un grand rôle pour convaincre plusieurs élus et agents territoriaux de différentes collectivités de s'engager dans les politiques temporelles. Les événements dont je vous parle se sont déroulés entre 1996 et 2000 et, s'agissant de la France, la loi Aubry sur le temps de travail faisait débat et tout le monde sentait bien qu'elle allait modifier les équilibres entre vie au travail et vie hors travail, donner plus de temps libre mais en même temps renforcer la demande de services et surtout de leur accessibilité : là, moi j'ai apporté tout ce que je savais sur le temps de travail, sur les usages du temps et sur l'articulation des temps sociaux... tandis que Pierre est allé voir des élus et agents

territoriaux à Poitiers – Jacques Santrot<sup>1</sup> –, à Saint Denis – Patrick Braouezec et Jean-Claude Vidal –, à Lille, à Strasbourg, etc. Il a réussi à les convaincre de l'intérêt de ces politiques temporelles et nous les avons embarqués dans ces séminaires internationaux à Milan, Bolzano, Crémone en Italie, à Brême puis Hambourg et Wolfsburg en Allemagne, à Poitiers (au Futuroscope) en France, à Oviedo en Espagne. Dans le cadre du projet EUREXCTER nous avons également développé des formations tant auprès des étudiants (en Italie et en Allemagne) que des élus locaux et fonctionnaires territoriaux. Nous avons aussi organisé des écoles d'été, à Steinkimmen en Allemagne, à Limerick en Irlande. C'est dans le cadre de ces formations que Pierre donnait toute la mesure de ses qualités de passeur d'idées, de transmission de méthodes et qu'il parvenait à enthousiasmer les jeunes qui s'étaient lancés dans un domaine tellement nouveau, et encore peu porteur, principalement en France.

S'agissant de la France justement, le véritable coup d'envoi a été donné lorsque nous avons répondu à l'appel à projet de la DATAR dans le cadre de son programme Territoires 2020. Preuve que nos idées avaient essaimé, une des thématiques déclinées par ce programme s'intitulait Temps et Territoires, reprenant ainsi une expression que nous avons commencé à forger, notamment dans le cadre d'une recherche que j'avais codirigée avec Ulrich Mückenberger pour la Fondation de Dublin<sup>2</sup>. Je me souviens que nous étions en 1999 en école d'été à Limerick et qu'un des participants, Luc Gwiazdzinski, jeune géographe qui travaillait au laboratoire Images et Villes à Strasbourg et était très impliqué dans la vie locale, nous a alertés sur cet appel à projet. Nous avons répondu, Pierre et moi, et avons été sélectionnés pour développer ce programme à travers un séminaire que l'on a animé pendant trois années, de 2000 à fin 2002, et qui en fait a permis de lancer les

---

<sup>1</sup> NDLR. Universitaire à ses débuts, il est maire (socialiste) de Poitiers de 1977 à 2008, conseiller régional de la Vienne de 1973 à 1988 et député de 1978 à 1993.

<sup>2</sup> Eurofound, ou Fondation pour l'amélioration des conditions de vie et de travail, créée à la fin des années 1970, dont le siège est situé à Dublin. Le rapport s'intitulait *Times in the City and Quality of Life* (J.-Y. Boulin, U. Mückenberger, 1999)

politiques temporelles en France. Alors que le patron de la DATAR, Jean-Louis Guigou, voulait que l'on organise ce séminaire à Paris, dans les locaux de la DATAR, Pierre est parvenu à le convaincre de diviser les séances (environ une tous les deux mois) entre Paris et d'autres collectivités locales. Alors qu'au départ, seulement quatre territoires (Saint-Denis, Poitiers, le territoire de Belfort, la Gironde) étaient impliqués dans ce processus, ces séminaires qui réunissaient une grande diversité d'acteurs, ceux des administrations centrales (Plan, ministère du Travail, ministère du Tourisme...), élus et agents des collectivités locales, chercheurs, syndicalistes, entreprises, ont permis d'élargir le nombre de territoires sensibilisés à ces questions temporelles. Le fait qu'ils se soient déroulés durant la campagne des municipales de 2001 a constitué une opportunité pour plusieurs collectivités (Saint-Denis, Poitiers, Territoire de Belfort, département de la Gironde, puis Rennes, Lille, le Grand Lyon, Dunkerque, etc.) de s'engager concrètement dans cette nouvelle forme d'action politique locale.

Il y a une petite anecdote que je voudrais mentionner qui traduit bien le caractère à la fois innovant et décentralisateur de Pierre, mais aussi ses capacités de négociateur. Si en 1968, comme le raconte Bernard Cassen, Pierre allait négocier avec le ministère de l'éducation nationale l'installation d'une crèche à l'université de Vincennes, en 2001 il nous a bien aidés à obtenir un soutien du secrétaire d'Etat à la ville, Claude Bartolone<sup>1</sup>. A un moment, ce dernier était prêt : « Bon, je veux voir ce que c'est qu'un bureau des temps ». On lui a expliqué qu'il n'y avait pas de « bureau » au sens physique du terme, mais que tout se faisait de façon transversale et, qu'en fait, il suffisait d'un animateur (les Italiens parlent de *time manager*) qui mette en synergie des acteurs différents, notamment ceux le plus impliqués dans le projet mais également des habitants. La transversalité que l'on développe dans des projets de ce type avec les collectivités locales est aux politiques temporelles ce que Mireille évoquait tout à l'heure, avec la pluridisciplinarité à l'université. Nous avons de fait organisé un petit commando, avec les responsables du séminaire DATAR (Pierre, Francis Godard et moi-même), Edmond

---

<sup>1</sup> NDLR. Alors ministre délégué à la ville (1998 à 2002) dans le gouvernement de Lionel Jospin, puis président du conseil général de Seine-Saint-Denis (2008-2012).

Hervé<sup>1</sup>, le maire de Rennes, deux journalistes et on a emmené Bartolone à Brême, pour voir ce que faisait le bureau des temps qui avait été créé en 1998. Pendant deux jours Bartolone est allé dans une école, dans une crèche, etc., dans différents endroits où se tenaient des réunions avec les habitants sur les questions temporelles. Ensuite avec Pierre, on a continué avec d'autres projets européens, notamment le projet EQUAL, sur l'égalité femmes-hommes, pour laquelle les politiques temporelles pouvaient être d'un apport très important. Dans ce cadre-là, Pierre a de nouveau fait preuve de ses qualités d'organisation, de sa force de conviction et de sa force de travail. En effet, pour organiser tous ces séminaires, à l'international, il fallait vraiment des qualités d'organisateur mais aussi une force de conviction pour amener des élus, souvent sous pression temporelle, à consacrer du temps pour se déplacer dans d'autres pays, observer les autres expérimentations, etc.

Et ce que je retiens en conclusion de cette expérience que j'ai eue avec Pierre, c'est aussi sa capacité à passer à autre chose. Sur les politiques temporelles, à partir de 2002 nous n'avons plus bénéficié de l'aide du gouvernement, plus eu de financements. Les collectivités se sont alors organisées en association (Tempo Territorial) pour pouvoir poursuivre leurs échanges d'expérience, monter des groupes de travail, etc. En fait, c'est ce qu'attendait Pierre, que les collectivités prennent la main sur cette thématique, qu'elles deviennent actrices du changement dès lors qu'elles avaient intégré la thématique et les méthodes qu'il avait, avec d'autres, contribué à diffuser. Dès lors, son travail était terminé, il avait fait son job d'innovateur social et pouvait passer à autre chose. Il avait ainsi cette capacité, qui m'a un peu surpris car en réalité il restait beaucoup à faire pour développer le réseau, de passer à autre chose, de se projeter dans un nouveau challenge.

De fait, il me semble que Pierre était vraiment tourné vers l'avenir (il travaillait d'ailleurs avec des prospectivistes), qu'il ne se

---

<sup>1</sup> Alors maire de Rennes, Edmond Hervé avait impliqué sa ville dans les politiques temporelles, créant un des premiers bureaux des temps. Il a été chargé par Claude Bartolone et Nicole Pery (secrétaire d'Etat aux droits des femmes) de rédiger un rapport parlementaire sur le temps des villes (2001). Par la suite, devenu sénateur il a rédigé un second rapport pour le Sénat en 2014 (« Les politiques temporelles des collectivités territoriales »).

retournait pas sur son passé. Alors que l'on travaillait ensemble depuis quatre à cinq années, je ne savais pas du tout qu'il avait créé Vincennes, qu'il avait été collaborateur du *Monde diplomatique*, qu'il avait enseigné la littérature anglo-saxonne. Il ne se livrait que rarement. C'est au cours d'un dîner à Milan, trois ou quatre années après notre première rencontre, que j'ai découvert quelques-uns des aspects de sa vie. Nous étions réunis, la petite équipe de départ, Robert Villeneuve, Sandra Bonfiglioli, Ulrich Mückenberger, Pierre et moi-même, et Robert nous a demandé « Bon finalement est-ce que chacun de nous est d'accord pour dire ce qui l'a marqué dans sa vie, les personnes qu'il a rencontrées et qui l'on marqué ou qui ont marqué son parcours, les actions dont il est plutôt fier ». Et c'est là que Pierre s'est un peu dévoilé et nous a parlé de ses diverses expériences aux Etats-Unis, au *Monde diplomatique*, à Vincennes. Pour moi ce fut une grande surprise. En fait, avec Pierre, c'était le projet en cours 7 jours / 7, 24 heures / 24 ! Parfois, avec Pierre c'était tendu parce qu'il pouvait appeler à n'importe quelle heure, dès qu'il avait une idée pour organiser tel séminaire, pour rédiger tel article, pour convaincre telle ou telle personne. Ce qui le caractérisait, c'était cette énergie, cette ténacité, cette force de travail, cette force de conviction – il avait la capacité à entraîner les gens. Mais ce qui m'avait aussi frappé, et que vous avez souligné à plusieurs reprises, c'était sa capacité d'écoute et sa capacité à faire s'exprimer les gens, c'est-à-dire à les amener à parler. C'était très important parce que la participation est au fondement des politiques temporelles. Une idée force est qu'il n'y a pas d'experts du temps, l'expert du temps, c'est l'habitant, ce sont les personnes elles-mêmes, et il faut les faire parler. Et ce n'est pas très facile d'amener les personnes à parler de la façon dont elles gèrent leur temps, surtout lorsque l'on a réuni autour de la table des acteurs très divers, allant de ceux en position de pouvoir à ceux qui sont de simples citoyens, souvent intimidés pour prendre la parole. Moi par exemple je n'étais pas très bon dans cet exercice (sauf bien sûr pour mener des entretiens, comme on le fait dans notre métier de sociologue). C'était vraiment une grande qualité de Pierre, cette capacité de réunir des gens différents autour de la table, de créer une synergie entre eux, de les faire parler entre eux. A quoi s'ajoute sa grande capacité d'écoute. Reste que parfois nos relations étaient tendues – des conflits pouvaient éclater sur la façon d'organiser les choses, sur la façon de les synthétiser ensuite sous

forme de documents. Pierre voulait que les choses soient publiées très vite, il voulait des résultats, tandis que moi je privilégiais l'approfondissement de la réflexion, la vérification, j'avais (et j'ai toujours) le doute poppérien, alors que Pierre, à ce moment-là de sa vie, voulait aller vite de l'avant.

En tout cas, Pierre pouvait être fier d'avoir contribué à mettre en œuvre les politiques temporelles en France : tous les territoires qu'il est parvenu à convaincre et qui ont développé de nombreuses actions en ce domaine s'en souviennent.

## Une pensée systémique reliée à l'action

Vincent Pacini

Bonjour,

Je me présente. Je suis professeur associé au CNAM et je suis entrepreneur et consultant en prospective<sup>1</sup>. Je dis cela parce que je suis à la fois, un peu grâce à Pierre, quelqu'un qui est dans la réflexion et quelqu'un qui est dans l'action. Noëlle Batt a, tout à l'heure, évoqué le musée Soulages et c'est drôle parce que, il y a un mois, j'étais au musée Soulages – Mireille Azzoug m'avait appelé pour participer à cette table ronde –, je me suis dit : « Qu'est-ce que je vais dire sur Pierre ? ». Et je passe dans le musée devant une phrase qui dit : « Un chercheur qui trouve en marchant ». Je rajouterais « un chercheur *curieux* qui trouve en marchant ». Mais, en passant cette porte, je me suis dit : « Non, ce n'est pas ça. C'est une pensée systémique reliée à l'action ». En fait Pierre, c'est vraiment ça : le croisement d'informations à la fois économiques, sociales, environnementales..., et ce qui est très important chez lui c'est le lien.

La manière dont j'ai rencontré Pierre est intéressante. J'ai oublié de le dire, mais je suis assis ici, à côté de Francis Wurtz – sans doute ne s'en rappelle-t-il pas – j'étais jeune étudiant et je faisais mon stage à la Communauté européenne et je faisais un rapport de stage pour ma maîtrise de géographie à Aix-en-Provence sur les accords de Lomé. On s'est rencontré avec Pierre à cette époque-là, c'est le hasard de la vie qui a fait cela. Un de mes amis venait d'être nommé à la chaire de prospective comme maître de conférences associé et il me dit : « J'ai un copain qui a un programme, je n'y comprends rien. C'est un universitaire, il vient d'écrire un livre sur la prospective des villes ». Il revenait du Wisconsin. Il faut dire qu'au Wisconsin il avait vu mener toute une expérience sur l'excellence territoriale par

---

<sup>1</sup> Consultant en prospective et stratégies, spécialiste de management et pilotage de projet, Vincent Pacini est l'auteur d'une série d'articles (seul ou en collaboration) consacrés notamment à la prospective territoriale et aux stratégies de développement des territoires dans diverses revues : *Cahiers du LIPS*, *Futuribles*, *Espaces*, *Cahiers de l'Institut d'études et de recherche en économie et management de la PME-PMI* (cf. [http://territoires.cnam.fr/medias/fichier/cv-v-pacini\\_1420726229942-pdf](http://territoires.cnam.fr/medias/fichier/cv-v-pacini_1420726229942-pdf))

EDF à Madison. Et EDF avait écrit un rapport sur l'excellence territoriale. D'où le projet EUREXCTER ultérieur.

Et moi, je n'avais pas envie de rentrer dans des discussions avec des « universitaires ». Je voulais des gens dans l'action. En rencontrant Pierre... je m'attendais à voir un universitaire et j'ai vu quelqu'un qui était imprégné de l'action et qui portait un projet pour faire bouger les choses. Et je me suis dit, c'est fabuleux car derrière il y a ces idées d'apprentissage proprement... Tout ce que vous avez raconté est très juste. Pierre était comme ça. Et à partir de là, on a commencé à monter des écoles. EUREXCTER a créé des écoles des territoires : ce sont de gros projets qui rentrent dans un dispositif de formation-action qui, à la fin, doit produire un diagnostic partagé et un programme d'action. De là sont nés l'école de temps, l'école des mutations... un tas de trucs, et chaque fois Pierre avait une idée et on avançait comme cela, on le suivait et c'était assez intéressant parce que, évidemment, on était à la fois dans la réflexion et dans l'action. C'est ce qui était jubilatoire. Parfois, comme l'a dit Jean-Yves Boulin, c'était 24 heures sur 24, il n'arrêtait jamais. Indépendamment de ça, il suffisait de débrancher et c'était bon.

Ce qui est important pour moi, c'est qu'aujourd'hui je suis carrément là-dessus. Tout ce que j'ai appris avec lui, je le continue aujourd'hui dans un programme que j'ai développé avec la région Rhône-Alpes et qui s'appelle l'Institut de management des pratiques locales : à quelque chose près, c'est l'école des territoires. On me demande maintenant de le déployer dans la France entière. Et donc aujourd'hui j'enseigne, je fais des cours, j'essaie de ne pas faire de cours magistraux – même s'il y a une partie de cours magistral –, de partir de l'expérience des gens, d'abord de privilégier l'écoute. Comment on raccroche le savoir aux pratiques, c'est de cela dont je suis imprégné, et je continue bien sûr avec mon tempérament, mes qualités...

J'ai trouvé Pierre sur mon chemin, c'est le hasard de la vie, et si j'avais rencontré un pur universitaire, je n'aurais pas fait cela.

## De l'échange au compagnonnage

Patrice Vuidel

Bonjour,

Je suis consultant et chercheur associé au laboratoire ATEMIS<sup>1</sup>. Je vais continuer à évoquer cette vie de Pierre dont ont parlé Jean-Yves et Vincent. J'étais un jeune professionnel, je travaillais à Saint-Denis à Objectif emploi !, une association portée par la ville. Saint-Denis était engagé dans ce projet de l'excellence territoriale et j'ai rencontré Pierre en faisant partie des quelques agents de la ville qui ont cheminé pendant un an en participant à une dizaine de rencontres sur différents territoires pour aller ausculter les différentes dimensions de ce qu'est un projet territorial, comment il se construit. Je sortais d'une formation au métier d'agent de développement local : ça faisait sens pour moi, c'était une formidable suite donnée à ma formation.

Une des dimensions qui était abordée dans ce parcours était celle des politiques temporelles territoriales. Cette approche par les temps a beaucoup intéressé la ville de Saint-Denis, qui a souhaité continuer à travailler sur les politiques temporelles. Quand la DATAR a lancé son programme de prospective « France 2020 » et a fait appel à candidatures pour un groupe « Temps et territoire », s'est alors construit un groupe de collectivités (élus et techniciens) et d'universitaires qui ont répondu ensemble. Pierre faisait partie des responsables de ce groupe auquel j'ai participé au titre de la ville de Saint-Denis.

Quelques années après, mon cheminement avec l'association Objectif Emploi ! se terminant, Pierre m'a dit qu'il avait créé une petite structure associative, l'AFET – l'Association française d'excellence territoriale – qui continuait de porter le projet de créer et mettre en œuvre des dispositifs d'écoles des territoires. Il m'a proposé de m'associer, aux côtés de Vincent Pacini et d'autres, au montage. On a créé tout un dispositif formatif pour une « Ecole des

---

<sup>1</sup> NDLR. Spécialiste en développement local et prospective, Patrice Vuidel est l'auteur d'études et rapports (« Villes durables : vers de nouveaux modèles économiques d'entreprise ? » (en collaboratoïn ), *L'économie politique*, dossier « Comprendre la ville » n° 53, 2012).

temps » – vous imaginez ce que ça peut coûter en énergie – pour réussir à la mettre en œuvre une seule fois ! Et l'année d'après on a remonté un dispositif d'école orienté sur les mutations industrielles, à nouveau mis en œuvre une seule fois. Je crois que l'on retrouve ici cet enthousiasme de Pierre à défricher des choses.

Le fil des politiques temporelles est un fil que Pierre a continué à suivre et qui nous a amenés à nouveau avec Vincent à travailler pour la ville de Paris sur la façon dont on pouvait amplifier l'expérience et l'action de la ville de Paris sur les temps. La ville avait créé un bureau des temps et commençait à travailler à l'interne de son administration sur les enjeux des politiques temporelles. L'idée de la ville a alors été d'explorer la possibilité de créer une agence des temps, pour sortir du périmètre administratif de la ville et pouvoir réfléchir sur les mutations temporelles à une échelle plus large, sur les enjeux qui dépassaient les frontières du périphérique, dans une logique d'association des acteurs : les syndicats, les transporteurs, les organisations patronales, certains secteurs d'activité comme ceux de l'hôtellerie, de la propreté... on a fait 150 interviews, puis on a mis les personnes en mouvement pour réfléchir à ce que serait une agence des temps. On est allé assez loin dans la formalisation, l'organisation et la forme juridique de cette Agence. Malheureusement la ville ne l'a finalement pas créée. Mais de cette dynamique sont sortis un certain nombre de projets, dont un qui a intéressé Pierre. Le quartier Paris Rive Gauche, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, portait des enjeux temporels forts : on voyait sur ce site des quartiers très différents : un ancien 13<sup>e</sup> avec une population anciennement implantée, et un nouveau 13<sup>e</sup> autour de l'avenue de France, accueillant un ensemble d'entreprises et de grands établissements publics (dont la Bibliothèque nationale de France). Ce nouveau quartier avait des moments de « plein », quand les salariés arrivaient, et des moments de « vide » quand les salariés étaient repartis. Cela ne « faisait pas quartier ». L'idée était, en partant de ce fil, de réfléchir à la façon dont on pouvait créer des espaces de rencontre, peut-être créer des services, des activités qui feraient que les différentes populations qui passent et vivent dans ce quartier se rencontrent, partagent, dans une logique de « vivre ensemble ». D'où l'expression donnée au projet : projet écocitoyen Paris-Rive Gauche.

On est parti sur l'ambition d'un quartier qui se veut exemplaire d'un point de vue environnemental, écologique, mais avant tout d'un

quartier qui « faisait quartier », qui ferait société et dans lequel les ressources qui existaient dans les entreprises d'une part, dans les associations et la population d'autre part, pourraient être partagées. Vous avez par exemple de grandes entreprises qui ont des auditoriums. Ces auditoriums ne sont pas ouverts sur l'extérieur et la plupart du temps ils ne servent à rien. Comment les utiliser pour qu'ils permettent d'accueillir des conférences et que dans ces conférences on arrive à faire venir et se rencontrer des habitants du quartier, des étudiants de l'université Paris 7, et pourquoi pas des personnes en situation de fragilité sociale, celles qui vivent dans l'avenue du Chevaleret en contre-bas (où vous avez un établissement de 150 chambres pour les personnes en situation de fragilité sociale). C'était là l'ambition du projet éco-citoyen et, comme vous l'avez raconté, Pierre a porté ce projet pendant des années avec un enthousiasme incroyable, en essayant de trouver les différentes façons de creuser ce sillon.

On est parti sur la question de la mobilité : on a monté un programme de recherche avec le PREDIT. Le thème : qu'est-ce qu'un système de mobilité durable à l'échelle d'un quartier ? A travers cette problématique, l'idée était de mettre en mouvement les acteurs, les entreprises, etc. pour essayer de déboucher sur un plan de déplacement inter-entreprises. Parallèlement, nous est venue l'idée de « pauses méridiennes » : le moment où les gens peuvent se rencontrer, c'est peut-être ce temps du midi où des étudiants, des salariés, une partie des populations sont présents et on pourrait faire des choses ensemble, créer les conditions pour que les différentes populations partagent entre-elles. Ça pouvait être une conférence, ça pouvait être une partie d'échecs grandeur nature à l'université Paris 7 et ça pouvait être une activité culturelle avec Karine Saporta qui gérait un équipement culturel sur le parvis de la BNF. On cherchait quelque chose qui permette de faire du lien, d'amener les gens à vivre ensemble, à « faire quartier » ensemble. C'était un engagement très fort de Pierre. A un moment, j'ai dit à Pierre : « Attention, on peut être des agents de développement local du quartier, mais jusqu'à un certain point : il y a un moment où il faut aussi que le relais se prenne ».

On a donc essayé de créer les conditions de structuration de cette dynamique dans laquelle serait associés aussi bien Accenture, la BNF, la BPCE, des associations du quartier, la mairie du 13<sup>e</sup>, les

aménageurs, l'université Paris 7, etc. On a travaillé ensemble jusqu'à imaginer un groupement d'intérêt public. Malheureusement, ce groupement n'a pas vu le jour : il s'est arrêté en phase de structuration parce que la ville de Paris n'a pas réussi à mettre la première mise dans le pot commun, alors même que les entreprises étaient disposées à suivre ce premier engagement... Au bout d'un moment on a considéré avec Pierre qu'on ne pouvait pas aller au-delà d'un certain engagement, d'un certain volontarisme et qu'il fallait accepter que les conditions ne soient pas complètement réunies, ce qui ne l'a pas empêché de continuer d'aller sur le quartier, de monter des initiatives.

Pour conclure et reprendre ce que vous avez dit, j'ai cheminé pendant presque une vingtaine d'années au côté de Pierre, d'une façon relativement proche puisqu'on a travaillé ensemble. Pour moi ça a été un vrai compagnonnage, qui m'a beaucoup servi dans mon parcours professionnel, ça a été un vrai enrichissement, lié au fait que, comme vous l'avez dit, Pierre avait une capacité d'écoute de l'autre. Et quand il écoutait, il était dans une écoute d'égal à égal. Je n'ai jamais senti qu'il y avait une différence entre nous, Pierre ne mettait pas en avant « ses titres de gloire ». Et d'ailleurs je rejoins ce qu'a dit Jean-Yves Boulin : je ne connaissais pas le passé de Pierre. Je savais qu'il avait été professeur à l'université, mais pendant toutes ces années les moments où il se dévoilait étaient extrêmement rares. J'étais avec quelqu'un qui était curieux, enthousiaste, qui avait une très grande rigueur : quand vous écriviez quelque chose et qu'il vous disait que c'était bon, vous étiez content parce que vous saviez que c'était bon. Quand ce n'était pas ce qu'il souhaitait, il vous proposait de revoir le contenu mais toujours dans une acceptation : je reçois l'idée de l'autre, je regarde comment elle fait sens... C'est de cette façon que l'on avançait quand on pilotait le projet éco-citoyen : c'était vraiment ce dialogue à deux, ce dialogue avec d'autres où il n'y en avait pas un qui savait plus que l'autre. Cette capacité à être en dialogue, à s'enrichir mutuellement et à avancer ensemble, cela a été pour moi quelque chose qui a été très formateur, qui me sert beaucoup aussi dans mes aventures. L'une des dernières fois où l'on s'est vus avec Pierre, il témoignait de cette fierté de voir le parcours que j'avais eu depuis le moment où il m'avait rencontré quand j'étais un jeune professionnel. Si j'ai eu ce parcours, c'est notamment parce que j'ai cheminé avec lui, et je lui en suis vraiment très redevable.

## Débat avec la salle

### Jacqueline Collette

Je suis très flattée d'entendre parler de mon mari comme cela. J'entends parler de lui comme d'un Pygmalion qui aurait aimé avoir des Galatée. Toutes les Galatée ne se sont pas laissés faire. Il y a en qui se sont laissés faire, bien entendu. Pierre, il aimait écouter, guider.

J'ai adoré la phrase de Noëlle (Batt) sur « l'insoutenable légèreté de l'être » parce que nous partageons deux titres extraordinaires, parmi les plus beaux titres qu'on peut imaginer de la littérature : *L'insoutenable légèreté de l'être* et *Mes nuits sont plus belles que vos jours* (de Raphaëlle Billetdoux). Et nous avons des discussions ardues sur le fait : est-ce que Kundera a vraiment écrit ça où est-ce que c'est le traducteur français qui s'est autorisé... Non, non c'est vraiment Kundera qui l'a écrit.

Moi, je ne me suis pas laissé faire. Pierre m'a beaucoup aidé pour des tas de choses, pour le territoire, sauf que notre territoire, maintenant, c'est trois minutes à pied autour de la maison : on a rétréci un peu le champ.

Et puis sur la littérature américaine : Pierre n'a jamais réussi à me persuader que Nabokov était un écrivain américain. Je reste convaincue, envers et contre tous, que c'est un écrivain russe.

### Lazare Bitoun

Tout le monde a parlé de Pierre, je vais parler de l'ami : Pierre, c'était un modèle d'ami, Pierre, c'était un phénomène. C'était un bon ami que ne s'embarrassait pas avec ses amis.

J'allais chez lui à la campagne travailler. Il me disait : « Entre, choisis ce que tu veux, j'ai du travail, on se voit tout à l'heure ».

Donc, il ne s'embarrassait pas avec ses amis. Il allait travailler pendant trois ou quatre heures. Puis il sortait de son bureau et on faisait la cuisine ensemble.

Je crois que c'est quand on était de ses amis qu'il agissait ainsi. Et l'une des dernières fois où je l'ai vu, j'avais besoin de bouquins pour écrire quelque chose. Il m'a dit : « Ecoute, je suis en plein milieu d'un travail, là dans le garage (qu'il avait transformé en bibliothèque) tu as tout, prends ce que tu veux et emporte-le ». Et j'ai choisi des bouquins pendant deux ou trois heures et lui est allé travailler

et après on a bu un thé au jardin et on a passé un moment ensemble...

Je ne me suis jamais vexé quand j'allais travailler chez lui et qu'il disait : « Installe-toi, je reviens dans trois jours. » Ca aussi, c'était encore généreux.

**Maurice Goldring** (professeur au DEPA, retraité, spécialiste de civilisation britannique et irlandaise)

Avec Pierre, on n'était d'accord sur rien.

Il était au cœur du mouvement de Mai 68. A l'époque, j'étais militant communiste et vous savez que les relations entre PC et gauchistes n'étaient pas vraiment harmonieuses.

J'étais angliciste, il était américaniste et ça avait un contenu idéologique. C'était une discussion politique, sur le rôle de l'histoire de l'Angleterre dans les études anglaises et des Etats-Unis. Est-ce que les Etats-Unis sont une terre américaine... ?

Du point de vue pédagogique, lui évidemment c'était Marcuse, c'était Chomsky... et, moi, j'étais traditionnel dans le domaine pédagogique. A un point, je me suis demandé « Mais qu'est-ce que je fais ici, pourquoi est-ce que je suis venu ? »

Eh bien, parce que je crois que Pierre a permis cette diversité dans le département. C'est tout simple, mais, pour moi, c'est très important. Il n'était pas tout seul, bien sûr. Mais si vous regardez autour de vous les départements de Vincennes, il y en a très peu qui étaient idéologiquement pluriels. La tendance, c'était d'éliminer ceux avec qui on n'était pas d'accord. En philo, en socio, en science po, partout c'était la recherche du monocore. Le département d'études des pays anglophones est resté pluriel, et c'est ce que j'avais envie de vous dire aujourd'hui.

**Lazare Bitoun**

La pluralité n'était pas limitée aux enseignants. Au département, il y avait plein de gens qui n'étaient pas du tout enseignants, et qui venaient y enseigner.

**Mireille Azzoug**

Au DEPA, on invitait des professionnels aussi, et à l'université, les professionnels, on n'en voulait pas, c'était le monde capitaliste qui venait perturber le microcosme révolutionnaire (« le seul pays du

socialisme réellement existant », disait avec humour Claude Frioux, le second président – communiste – de Vincennes).

### **Bernard Cassen**

Je ne pense pas que Pierre avait une ligne idéologique vraiment stabilisée.

Vous savez sans doute comment le Parti communiste a sauvé Vincennes. J'ai déjà raconté comment les choses s'étaient passées à partir de juillet 1968 au 21, rue Claude Bernard, dans l'appartement de Pierre, qui était le poste de commandement de l'opération Vincennes. Comment Pierre s'est-il retrouvé là et moi avec ? Parce que le gouvernement avait décidé de faire quelque chose pour les universités : il paniquait à l'idée que cela recommence en septembre. Aussi Edgar Faure, ministre de l'éducation nationale, avait-il décidé de créer deux nouvelles entités universitaires parisiennes. Il avait mis sur pied une commission et en avait confié la gestion à [Raymond] Las Vergnas, angliciste qui avait été élu doyen de la Sorbonne après mai 68 par des procédures démocratiques, mais non conformes aux textes. Il était la bête noire des mandarins (de droite et de gauche) qui voulaient sa tête : il ne tenait que grâce au soutien du SNESup et donc du PC car la section SNESup de la Sorbonne était dirigée par un communiste, Guy Bois, historien médiéviste de grande qualité. J'étais membre du bureau de cette section.

En cet été 1968, on avançait dans le projet Vincennes, on travaillait comme des fous, et là se produit en plein mois d'août un rebondissement sentimentalo-politique : Pierre se sépare d'Hélène Cixous. Or c'était elle qui auparavant avait persuadé Las Vergnas – seul chargé de mission officiel – de se faire remplacer par Pierre dans la commission. Ce qui, par raccord, m'introduisait dans le jeu. Pierre et moi n'avions aucun ordre de mission, aucun document écrit. Nous n'étions rien légalement, mais nous étions tout le temps sur le terrain ; nous donnions des ordres, nous engagions des budgets...

Las Vergnas convoque alors Pierre et lui signifie que c'était terminé, qu'il reprenait lui-même en main la charge qu'il lui avait confiée. Nous étions KO ! Après quelques moments de réflexion, je dis à Pierre : « Il n'y a qu'une solution pour nous tirer d'affaire, c'est le PC ». On était le 30 ou le 31 août. Vers minuit ou une heure du matin – nous fonctionnions 24 heures sur 24 – j'appelle Guy Bois, et je lui dis : « Il faut que je te voie d'urgence, c'est très important ». Aba-

sourdi, il me répond : « Je rentre à l'instant de vacances, je n'ai même pas encore défait mes valises, mais viens ».

Je me rends sur le champ chez lui à Ivry, et je lui explique le projet Vincennes. C'était top secret, personne n'était au courant car nous ne voulions pas que ce projet soit saboté par les gauchistes. Pierre avait une sympathie naturelle pour eux, moi c'était l'inverse. On se complétait... J'explique le topo à Guy Bois, ce que cela signifiait pour l'Université française. Il était sidéré et il me dit : « Si un jour on est au pouvoir, c'est à des mecs comme vous que l'on confiera le soin de faire des universités. Je vais en référer à la direction ». Je ne sais si la décision est montée au niveau du bureau politique du PC, au secrétaire général.... Quelques jours plus tard, Guy Bois nous téléphone : « Il faut que l'on se voie ». Lors de notre rencontre, il nous dit : « C'est bon, on va faire le nécessaire. En contrepartie, voici une liste de profs à faire nommer à Vincennes ». C'est normal, la politique est faite de compromis... J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour les profs communistes parce que c'étaient des gens courageux, y compris physiquement, et c'étaient en général de très bons profs. Nous avions pris l'engagement de les faire nommer et ils ont tous été nommés, pas toujours la première année, mais la deuxième année.

Guy Bois, de son côté, était allé voir Las Vergnas. Avec toute la diplomatie dont il était capable, il lui avait fait comprendre que ou bien il nous remettait en selle ou bien le PC le lâchait. Las Vergnas était bien plus attaché au décanat qu'à Vincennes. Quelques jours plus tard, il faisait savoir à Pierre qu'il y avait eu un malentendu et que, bien sûr, on continuait...

J'ai fait un papier initialement assez musclé « Comment le PC a sauvé Vincennes » publié dans le livre de Jean-Michel Djian sur l'histoire de la création du CUEV. J'ai dû l'édulcorer un peu, mais si on le lit entre les lignes, on comprend tout de suite le rôle d'Hélène. Malgré ses tentatives ultérieures pour nous en exclure, nous avons quand même pu le monter grâce au PC.

### **Maurice Goldring**

Si tu permets, je voudrais dire deux mots sur le Parti communiste de Vincennes. Il y aurait une histoire à écrire sur le PC de Vincennes, car le PC lui-même était assez partagé. Il y avait des gens qui considéraient qu'il y avait une bataille importante à mener, une bataille politique. Il voyait bien que, pour l'ensemble des partis gauchistes, Vincennes pouvait être non seulement un abcès de fixation, mais un lieu de diffusion des idées gauchistes, et le parti communiste souhai-

tait être présent et limiter au maximum leur influence. Donc, il y a eu cette bataille, politique, avec des bagarres, parfois physiques.

L'autre chose que je voudrais dire, c'est sur Pierre. Tu dis qu'il n'était pas très stabilisé idéologiquement. Il a changé mais qui ne change pas. Il était aussi journaliste, plutôt influencé par les idées gaucholibertaires, ce qui fait que, pour les gens comme moi, du point de vue idéologique, on était très opposés et en même temps on a vécu ensemble, on a travaillé ensemble et, j'insiste encore une fois, ce n'était pas le cas dans tous les départements, loin de là. Dans de nombreux départements, il y a eu des règlements de comptes terribles, on ne supportait pas la contradiction, les gens différents étaient mis à la porte. Il n'y a pas eu de règlements de comptes de ce point de vue-là dans le département d'études des pays anglophones. C'était pas seulement le fait de Pierre, d'autres aussi ont joué un rôle, mais Pierre avait un rôle pivot dans cette diversité, dans ce refus des régler les comptes idéologiques. Je voulais dire ça parce que ça me semblait important. Et ça n'avait pas été dit... Je suis venu de Biarritz pour dire ça !

### **Noëlle Batt**

Pierre était toujours intéressé par la parole autre. L'autre, il ne cherchait pas à le faire taire, il cherchait au contraire à le faire parler et à écouter ce qu'il avait à dire. Et ça pouvait aller loin.

### **Bernard Cassen**

Pierre et moi on s'entendait très bien dans l'action, malgré nos idées différentes. On pouvait avoir des points de vue différents, même des différends, mais on n'était pas fâchés pour autant.

### **Francis Wurtz**

Merci d'avoir organisé ce colloque et de m'avoir demandé d'en présider les débats.

Merci de vos interventions. Je ne connaissais pas Pierre Domergues, mais grâce à vous, je l'ai découvert, j'ai découvert quelqu'un d'exceptionnel que j'aurais bien aimé rencontrer.



**XI.**  
**Annexes**



## Faut-il démolir les bâtiments de l'université de Vincennes ?

*Le Monde*, mardi 5 août 1980

L'université de Vincennes a vécu. Elle occupait 40 000 m<sup>2</sup> dans le bois de Vincennes. A Saint-Denis, où elle vient d'emménager, elle ne disposera que de 23 000 m<sup>2</sup> réservés à l'enseignement. Jusqu'à la mi-novembre, ses services administratifs sont abrités par le rectorat de Paris, rue de l'Abbé-de-l'Épée.

A la mairie de Paris, comme au ministère des universités, on reste formel : le terrain de Vincennes sera libéré de toutes installations avant le 15 septembre. M. François Collet, adjoint au maire, nous l'a confirmé ; « Le maire est lié par une délibération du conseil municipal de 1972 : cette partie du bois de Vincennes sera restituée à la promenade et aux loisirs. »

Après les déménagements, Vincennes attend donc les démolisseurs. Mais certains doutent de la nécessité de raser les installations prévues pour durer, selon la garantie des constructeurs, cinquante ans.

### Inacceptable gaspillage

par PIERRE DOMMERGUES  
et BERNARD CASSEN (\*)

On commence à se rendre compte que les bâtiments de l'université de Paris 8-Vincennes ont de la valeur : 12 milliards de centimes selon les experts. On va bientôt découvrir que ces constructions prétendues provisoires sont faites pour durer : ne bénéficient-elles pas d'une garantie non pas de dix ans, comme c'est l'usage, mais de cinquante ans pour les matériaux et les procédés (garantie Pechiney Saint-Gobain). Des matériaux et des procédés qui ont, à la même époque, été utilisés pour la construction des centres universitaires d'Asnières, Clichy, Clignancourt et Saint-Maur, que nul ne songe à démolir.

On va aussi constater – espérons avant le passage des bulldozers de Mme Alice Saunier-Seïté – que ces bâtiments sont démontables et que l'on peut récupérer pour d'autres usages les charpentes métalliques, les façades, les couvertures, les escaliers et une grande partie des cloisons. Valeur : 30% de la construction, soit plus de 3 milliards de centimes ? Quant au reste,

il s'agit de murs de briques et d'éléments en béton armé qui ne présentent aucun signe de fatigue.

#### Que peut-il se passer ?

Plusieurs scénarios sont possibles. Le premier, celui du ministère, le seul pour l'instant officiel, est celui de la destruction. Quadruple gâchis : on détruit une université (Vincennes) qui vaut de l'argent ; on détruit à Saint-Denis un IUT qui valait 3 milliards de centimes ; on construit sur cet emplacement une université qui va revenir à près de 10 milliards de centimes ; on prive l'université de Vincennes à Saint-Denis de la moitié de son potentiel d'accueil puisqu'il y a deux fois moins de salles de cours à Saint-Denis qu'à Vincennes, où l'on était déjà trop à l'étroit...

Le second scénario – moins absurde – pourrait être celui de la récupération. La Ville de Paris découvre que, en engageant 1 milliard de centimes pour la réhabilitation, elle hérite d'un potentiel de 13 milliards, lieux utilisables par

exemple pour des activités sportives, sociales et culturelles. Et de tels équipements font particulièrement défaut dans la capitale. On peut même imaginer qu'on y installe une université du troisième âge, projet cher au maire. Une université expérimentale en chasse une autre...

On peut concevoir un troisième scénario : par exemple, le ministère des universités, dans un éclair de lucidité, prend soudain conscience de la valeur des locaux qu'il a lui-même construits au cours de l'été 1968, décide de les démonter et de les réutiliser ailleurs pour construire un ou plusieurs CES ou lycées, et pourquoi pas ?, une annexe pour l'université de Vincennes à Saint-Denis.

Quelles que soient les solutions, c'est l'université de Vincennes qui fait les frais de l'opération : elle perd son campus pour aller s'entasser sur un terrain de 2 hectares. On la prive de la moitié de sa capacité d'accueil. Son départ crée un vide dans l'Est parisien en même temps qu'une surconcentration dans le Nord, où elle voisinera avec l'université de Villetaneuse. Encore un bel exemple de la « rationalité » du ministre en matière de carte universitaire. De qui se moque-t-on ?

De telles volte-face, de telles tromperies, sont inacceptables. Inacceptable aussi l'accumulation de gaspillages en cette période d'austérité.

Inacceptables pour les contribuables, les citoyens et les usagers de l'université. Le transfert de Vincennes à Saint-Denis est une absurdité indéfendable. La destruction des bâtiments de l'université relèverait du scandale.

Il faut interrompre ces gâchis en cascade. Il faut empêcher la démolition des locaux de l'université Paris 8, à Vincennes. Il faut aussi – et en même temps, construire d'urgence les bâtiments supplémentaires qui permettraient de retrouver à Saint-Denis une capacité d'accueil comparable à celle de Vincennes (chacun sait qu'il existe à proximité de la nouvelle implantation de l'université des terrains d'Etat libres ou libérables à court terme).

Seules ces deux démarches simultanées permettraient, en l'état actuel des choses, d'apporter un peu de bon sens dans cette marée d'irrationalité.

---

\* Pierre Dommergues et Bernard Cassen, tous deux actuellement enseignants au département d'anglais de l'université de Vincennes, ont activement participé, en 1968, à la conception, à la construction et à la mise en place de ce qui s'appelait le Centre universitaire expérimental de Vincennes.

## Sélection d'ouvrages et documentaires sur l'histoire du CUEV et de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

### Ouvrages

- Michel Beaud, *Vincennes, An III : le Ministère contre l'Université*, éd. J. Martineau, Paris, 1971.
- Michel Debeauvais, *L'Université ouverte. Les dossiers de Vincennes*, Presses universitaires de Grenoble, 1976.
- Jacqueline Brunet, Bernard Cassen, François Châtelet, Pierre Dommergues, Pierre Merlin et Madeleine Rebérioux (dir.), *Vincennes ou le désir d'apprendre*, Éditions Alain Moreau, Paris, 1979.
- Pierre Merlin, *L'université assassinée. Vincennes : 1968-1980*, Ramsay, Paris, 1980.
- J.-P. Vélis (dir.), *Vincennes : vaine scène ?*, université Paris 8, 1981.
- Rémi Faucherre, *Atypie-utopie : Vincennes, naissance d'une université mai 1968-janvier 1969*, maîtrise d'histoire sous la direction de Michelle Perrot, Université Paris 7-Diderot, UFR de Géographie, histoire et sciences sociales, 1991-1992.
- Jean-Michel Djian (dir.), *Vincennes, une aventure de la pensée critique*, Flammarion, Paris, 2009.
- Charles Soulié (dir.), *Un Mythe à détruire ? Origines et destin du Centre universitaire expérimental de Vincennes*, Presses universitaires de Vincennes, université Paris 8, Saint-Denis, 2012.
- Guy Berger, Maurice Courtois, Colette Perrigault, *Folies et raisons d'une université : Paris 8. De Vincennes à Saint-Denis*, Éditions Petra, Paris, 2014.

### Documentaires

- Jean-Michel Carré, *Vincennes, le ghetto expérimental* : extraits sur <https://www.youtube.com/watch?v=R87-T4Ge2g8>
- Yolande Robveille, *Vincennes, roman noir pour une université rouge* (documentaire), Zarafa films, Zaradoc, 2008 : <http://www.filmsdocumentaires.com/films/1954-vincennes-roman-noir-pour-une-universite-rouge>
- Virginie Linhart, *Vincennes, l'université perdue*, Agat films & Cie- Ex Nihilo, 2016.

### Pour les autres livres, articles et documentaires faisant référence à divers aspects de Vincennes et de Paris 8, voir :

- Wikipédia, « Université Paris VIII », « Liste des ouvrages concernant l'université Paris 8 » : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Universit%C3%A9\\_Paris-VIII](https://fr.wikipedia.org/wiki/Universit%C3%A9_Paris-VIII)
- Archives vidéo du Laboratoire VAO (responsable : Patrice Besnard) du département d'arts de Paris 8 : <http://www.archives-video.univ-paris8.fr/>

Achévé d'imprimer à Saint-Denis  
Par Roissy Copy  
6, chemin de la Dîme  
95700 Roissy-en-France  
mai 2016  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2016